Nº 910 47e Année T. CCLXVIII 15 Mai 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



—

PRIX DU NUMÉRO

France, …al, ***5 fr. 75;*** **plein tarif, *6 fr. 50***

Prix : 10 francs

…DÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-HUITIÈME

15 Mai — 15 Juin 1936

15 Mai — 15 Juin 1936 Tome CCLXVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXXVI

LES CABINETS DE LECTURE

—

C'est une curieuse querelle, qui n'est pas encore vidée et qui, par sa vivacité même, pourrait donner à croire que la destinée du livre n'est point, en ce moment, déterminée par des problèmes beaucoup plus graves. Comme elle appelle des considérations générales, cette querelle mérite d'être examinée, du moins dans ses grandes lignes.

On nomme ordinairement cabinets de lecture des établissements privés qui donnent en location des revues et des livres. La rétribution est variable et peut faire l'objet d'un abonnement global, c'est-à-dire d'un forfait, ou d'une indemnité fixe par volume pour un certain temps de lecture, ou de toute autre convention combinant les deux systèmes. Le livre est article de commerce. Il appartient, semble-t-il, de façon définitive, à la personne qui en a fait l'achat. Cette personne a, sur le livre, un droit de propriété en apparence absolu. Elle peut le détruire, elle peut le donner, elle peut le prêter deux fois, dix fois, cent fois, selon son bon plaisir. Elle peut même, dans les conditions actuelles des lois, le louer pour de l'argent sans prendre avis de personne et tirer de cette opération des bénéfices illimités.

Certains auteurs ont estimé que cette liberté de l'acquéreur était, dans une certaine mesure, immorale et que si le livre devenait, après son acquisition, l'objet d'actes commerciaux comportant bénéfice, il était juste et raisonnable que les écrivains se trouvassent associés à tout nouveau profit.

Ce disant, les auteurs faisaient valoir l'exemple des peintres. On sait que certains tableaux, achetés par des

amateurs pour un prix convenu et définitif, ont été parfois vendus, puis rachetés, puis revendus un grand nombre de fois par d'autres amateurs ou par des marchands ou par des administrateurs agissant au nom de collectivités. Les revendeurs successifs ont fait parfois des bénéfices considérables. Sur chacune de ces opérations, l'Etat prélève lui-même des taxes. D'autres intermédiaires peuvent se trouver intéressés dans ces affaires. L'artiste seul, principe créateur de l'objet, se trouvait exclu de toutes ces opérations fructueuses. On sait que les peintres et leurs avocats ont longtemps guerroyé pour obtenir le droit de suite.

C'est à l'exemple des artistes que les écrivains ont entrepris des campagnes pour s'assurer quelque chose comme un droit de suite sur les ouvrages prêtés en location par les cabinets de lecture. Les associations littéraires sont entrées dans le débat qui n'a pas donné lieu, jusqu'à ce jour, à des solutions définitives.

La question n'est pas simple. Elle suppose même une comptabilité fort complexe. Mais les intéressés objectent que la perception des droits de reproduction ou de représentation par les sociétés compétentes a soulevé des problèmes analogues et que ces problèmes ont été, tour à tour, ingénieusement résolus.

Souhaitons que les droits des auteurs soient « comptalisables », comme disent les spécialistes; souhaitons que cette querelle s'achève sur une entente à la satisfaction des deux parties et ne craignons pas d'aller outre.

Les auteurs ont sans doute quelque intérêt, je veux bien l'admettre, à prélever un profit, si léger soit-il, sur les opérations des cabinets de lecture; mais leur intérêt majeur est d'être lus. L'intérêt des auteurs est globalement lié aux intérêts de la culture et la cause de la culture est liée à la cause du livre. Toute querelle susceptible de nuire aux destinées du livre dans le monde actuel est une querelle redoutable, dans laquelle il convient de ne s'engager ou de ne persévérer qu'avec une prudence extrême. Le livre, instrument essentiel d'une culture forte et féconde, est aujourd'hui menacé par des adversaires puissants. Le

livre est sur le point de tomber en discrédit. Je l'ai dit cent fois, la lecture agonise et sera bientôt remplacée par d'autres systèmes d'information qui n'ont pas encore fait leurs preuves et dont, personnellement, je n'attends pas de très bons résultats. Si le conflit survenu depuis quelques années entre les auteurs et les cabinets de lecture devait, en définitive, aboutir à la suppression de ceux-ci, partant à la diminution du nombre des lecteurs, je déclare tout net que ce serait un grand malheur pour la culture et, conséquemment, pour les auteurs, une catastrophe.

Il existe un certain nombre d'organismes qui pratiquent le prêt gratuit des ouvrages. Aucun écrivain de bon sens ne prétend s'opposer à cette diffusion de son œuvre. Tout au contraire, un écrivain digne de ce nom espère toujours que chacun des ouvrages qui représentent les véhicules de sa pensée sera lu par le plus grand nombre possible de curieux, et, si l'on veut, de disciples. Ce qui choque certains esprits, dans le succès éventuel des cabinets de lecture, c'est l'idée que la propriété littéraire puisse tomber ainsi, tout au moins partiellement, dans une sorte de domaine public et travailler, à la manière d'un capital, en faveur de privilégiés au nombre desquels l'auteur ne compte pas.

Cette injustice apparente n'est qu'un petit malheur. Le vrai malheur serait que le public se désintéressât tout à fait de la lecture. Il en prend le chemin. Nous ne devons pas nous lasser d'observer un tel phénomène et d'envisager les conséquences qu'il entraîne pour l'avenir de la civilisation.

Les cabinets de lecture ont, pour l' « amateur de livres », des avantages que ne comportent pas souvent les bibliothèques publiques et gratuites. Ils reçoivent les nouveautés, souvent en plusieurs exemplaires. Ils font cas des désirs de leur clientèle et tâchent à la contenter. Ils sont installés presque toujours dans des librairies. Il arrive souvent que l'amateur, intéressé par un ouvrage pris en location, souhaite de l'acquérir, soit pour le conserver dans sa bibliothèque personnelle, soit pour l'offrir à des amis. Je ne crois donc pas du tout que l'usage des abonne-

ments empêche le lecteur d'acheter des livres. On peut même considérer que le cabinet de lecture est une précieuse annexe de la librairie. Il constitue en quelque sorte un laboratoire d'essai. J'ai d'ailleurs observé que les habitués des librairies et des cabinets de lecture aimaient à s'y rencontrer et devisaient volontiers sur des points de littérature, soit entre eux, soit avec le personnel de la librairie. Il se forme ainsi des clubs où les lettrés d'une ville ou d'un quartier viennent faire leurs expériences, comparer leurs sentiments à ceux d'autrui, manier des livres et opérer ce que l'on peut appeler des prélèvements.

Tout compte fait, je considère que les cabinets de lecture sont grandement nécessaires et qu'ils servent la culture véritable. Ils sont, pour le livre en péril, de très précieuses citadelles. Si l'on découvre un système pratique et simple pour donner satisfaction aux auteurs protestataires, je m'en réjouirai sans doute; mais je pense avant tout qu'il faut sauvegarder les cabinets de lecture. Chaque fois qu'une librairie fait faillite, chaque fois qu'un cabinet de lecture est contraint de fermer ses portes, je dis que, dans la présente conjoncture, c'est une défaite pour l'esprit.

GEORGES DUHAMEL.

DU
NOM PROPRE EN LITTÉRATURE

—

Au glorieux Vachette, certain soir d'autrefois, un de mes amis recueillit de la bouche de Moréas un assez plaisant oracle. On parlait poésie et quelqu'un nomma Hugo.

— Ah! oui, Hugo, dit Moréas, oui... il a fait un beau vers.

— ...?

— *Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne.*

Ulysse eût reconnu son sang à ce camouflage double. On ne voit pas si le « un » voulait atténuer un hommage d'ailleurs sincère, ou le souligner d'une pudique litote, et en outre ledit hommage voilait une condamnation sans appel. Moréas, nécessairement, sentait que ce vers est beau et même splendide, où, en quatre anapestes, un colosse vient sur nous, grandissant à chaque enjambée, et avec lui toute l'Allemagne et tout le moyen âge.

— Mais, insinuait Moréas, ce vers prestigieux est un nom propre. Or, la technique du nom propre est peut-être le fin mot du métier. Seulement, messieurs, c'était de poésie que nous parlions.

N'allons pas ranimer la vaine querelle de l'Ecole Romane et du romantisme. Retenons seulement que Moréas, ce soir-là, s'avoua sensible aux sortilèges du nom propre, et notons aussitôt que si le poète des *Syrtes* et d'*Eriphile*, comme Hugo et bien d'autres, sut mettre en œuvre ces sortilèges, ceux-ci furent dédaignés de plus d'un écrivain, même dans le camp romantique. A quoi tenait cette différence d'attitude? L'écrivain peut-il attendre

beaucoup du nom propre? Quand et comment doit-il l'employer? Voilà des questions qui n'ont jamais été posées et qui, pourtant, semblent mériter examen. Car s'il est vrai, comme le sous-entendait Moréas, qu'elles touchent surtout au métier, il est vrai aussi que la création littéraire est œuvre vivante et que tout se tient dans le vivant.

I. Ressources du nom propre

Pour supputer les ressources du nom propre, le plus commode est de les comparer d'abord à celles du nom commun. Notre première constatation est que les gros bataillons sont du côté de celui-là.

Nous devons en effet négliger ici le foisonnement des vocabulaires scientifiques et techniques. Le savant veut régner sur les choses en surprenant leurs secrets: il tâche donc à parler leur langage, et craint également les valeurs subjectives et les termes courants. En vertu de son effort, un fait ou une loi s'inscrit identique dans tous les esprits. Mais l'écrivain est d'abord une personnalité qui recrute dans la foule des personnalités pareilles à la sienne. Il veut que son œuvre soit publique et pourtant confidentielle. Les termes rigoureusement définis des spécialistes ne sont donc chez lui que des figurants. Ses interprètes attitrés sont des mots de deux sortes. La plupart, quotidiens comme le pain, intimes comme des racines, suscitent des accords infiniment variés (et ne sont sans doute jamais reçus absolument tels qu'il les donna). Les autres peuvent, au contraire, être rares, voire à peine intelligibles: peu importe, pourvu qu'eux aussi ne tiennent pas le même langage à toutes les imaginations. Or, les critères qui excluent de la langue littéraire les termes techniques, l'ouvrent large aux noms propres, puisque nul être humain, ni aucun lieu de la terre, n'est le même pour tous et en tout temps.

Cela posé, voici des chiffres. La langue de Shakespeare atteint le record de seize mille vocables de tout ordre. Racine s'est contenté de dix fois moins de mots exacte-

ment, selon le compte de Théophile Gautier. Mais la liste des seules communes françaises, modeste élément du répertoire historique et géographique universel, comporte quarante mille noms.

§

On objectera que dans la phrase ou le vers, les noms communs sont toujours en majorité.

Toujours est exagéré, j'en atteste Corneille, ou Racine, ou Dante :

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans
. . . .
Procuste, Cercyon et Sinon, et Sinis.
. . . .
Vidi quel Bruto che caccio Tarquino,
Lucrezia, Julia, Marzia et Corniglia...

et tant de poètes avant eux et depuis, Roland chantant Durendal:

Jo l'en conquis et Anjou et Bretaigne,
Si l'en conquis et Poitou et le Maine, etc.
Jo l'en conquis Gualles, Escoce, Irlande,
Et Engleterre.

ou le peuple chantant le Val de Loire:

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme.

Il est vrai cependant que le nom commun est la pièce maîtresse du discours. Point de pensée sans lui et sa parentèle, verbes, pronoms, adjectifs, abstraits comme lui. Il y a toute la distance de la perception au concept entre le nom propre et le nom commun; l'enfant s'écrie longtemps « Papa! » avant de penser « Mon père ». Noblesse par conséquent du nom commun, signe et instrument de notre lutte avec l'univers, mais aussi faiblesse du nom commun, toujours dépassé par le réel, comme notre esprit. Il marque un audacieux prélèvement, mais rien de plus: son contenu est limité par définition et par

sa définition. Mais tout nom propre, malgré son origine épithétique (1), — nous reviendrons sur ce paradoxe, — désigne une totalité, y compris ce qu'elle recèle toujours d'inconnaissable.

Aussi, combien le nom commun paraît exsangue et flottant, au prix de l'autre, gonflé de réalités et solidement campé dans le temps et l'espace. L'un dit « cheval », et la plus noble conquête de l'homme reste une ombre. Mais l'autre, en énonçant *Bucéphale, Pégase, Epinard*, fait jaillir trois faisceaux d'images puissantes. Il est significatif que Hugo (toujours lui), célébrant la force d'incantation du mot en général:

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant;
Tel mot est un regard, et tel autre un sourire;
Le mot fait vibrer tout au fond de nos esprits;

nous réfère uniquement à des noms propres:

Il remue, en disant: Béatrix, Lycoris,
Dante au Campo Santo, Virgile au Pausilippe.

Dans cette profession de nécromant, Péguy aurait pu relever une nouvelle preuve du paganisme de Hugo, puisque toute l'antiquité croyait que le nom faisait corps avec l'être et donnait prise sur lui. Rome tenait si secret le nom de sa divinité protectrice qu'il n'est pas venu jusqu'à nous (2). Mais il est permis de trouver ici surtout une preuve de la maîtrise du poète. Il devançait les sobres assertions d'un Michel Bréal:

Si l'on classait les noms d'après la quantité d'idées qu'ils éveillent, les noms propres viendraient en tête... Au point de vue sémantique, ils sont les substantifs par excellence. (*Essai de sémantique*.)

Par conséquent, sorcellerie à part, l'écrivain manque de prudence ou de métier, qui ouvre sa porte à tout nom

(1). « Délicate à établir, la distinction entre noms propres et noms communs est artificielle aux yeux du linguiste. » (A. Dauzat : *Les noms de personnes*.)

(2) Cf. le *rau* égyptien, nom créateur et archétype; L. Lefébure, *La vertu et la vie du nom, en Egypte*.

qui passe. Tel de ces princes traîne après lui si nombreuse escorte que celle-ci fera craquer l'édifice délicat du parler abstrait. Il est remarquable que Baudelaire, même dans une *Invitation au voyage,* ne cite pas un nom!

Multiples secrets des noms mystérieux: Milton relègue l'Espagne au delà du monde connu en exhumant un de ses noms oubliés, Namancos; un autre nom évanoui, Ozymandias, permet à Shelley d'ironiser sur les gloires impérissables; toutes les évasions réelles ou rêvées sont promises par le Seringapatam de Boylesve et le Meïpe de Maurois; l'Endymion de Keats figure tout le miracle grec; Thulé situe au sein des mers et dans la brume des âges une légende de parfait amour; la parfaite amitié ne peut fleurir que sous le climat fabuleux du Monomotapa.

Persistante vertu des noms propres familiers, même quand syntaxe et orthographe ont fini par les déguiser en noms communs: un chauvin, cet espiègle, la bohème, mon sosie. Aussi quelle commodité pour l'auteur et le lecteur, que la substitution d'un nom proverbial, mais chaud et dense, à la froideur d'une analyse: « Poe? Un Hoffmann-Barnum! (3) »

C'est à cette sténographie par le nom propre que nous devons tel vers bien frappé, débordant, ou magique:

Un Auguste aisément peut faire des Virgile.

. . . .

Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome.

. . . .

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Cette Vénus tout entière, qui voudrait lui substituer l'amour, ou la passion, ou même Eros? Seule cette blanche apparition de l'Anadyomène peut rappeler à nos sens mêmes la tyrannie de l'universel désir, et Phèdre, étant femme, ne peut attribuer ses souffrances qu'à l'acharnement et aux perfidies d'une divinité femme.

(3) Définition des Goncourt, *Mercure de France,* 15 novembre 1934.

§

Un secret des grands classiques anciens ou modernes, c'est que leur mythologie, comme leurs autres matériaux, sonne le plein. Un Racine sait et retrouve les profondes raisons de l'anthropomorphisme. Sous les noms des Immortels et leur chair presque humaine, logeaient ces antinomies qui font le mystère de nos personnalités. Notre Grand Siècle, en nommant les dieux si souvent, suivait donc son habituel désir de concision. L'excuse des pseudo-classiques, enflant vers et discours d'allusions débiles, c'est que les noms des Olympiens et de leurs comparses étaient trop riches de sens divers pour mourir avec telle forme de religion ou de poésie. Janus n'est plus pour nous le dieu des portes, mais il ouvre encore nos années; Gennaro règne encore à Naples et Janeiro à l'entrée du Brésil. Or, le temps a beau estomper le sens d'un geste ou d'un nom, il ne peut en fortifier l'usage sans maintenir un peu de leur vertu, et, de même que nous n'osons pas encore lancer un bateau sans lui avoir brisé une bouteille sur le nez, de même nous ne pouvons pas encore dire sans intention humoristique « une Junon joviale ». Nous ne reconnaissons plus Vénus dans « vénération », mais nous savons encore que le « Mercure » de France est un « messager » et nous verrons demain sur nos scènes un *Amphitryon 39* ou quelque nouvelle *Proserpine*.

§

Il nous est pourtant impossible de retrouver intégralement la Perséphone sicilienne du v[e] siècle. Il y a une sémantique du nom propre. Abraham parle autrement aux chrétiens et aux juifs, Iphigénie sonne autrement depuis Gluck, Moïse depuis Michel-Ange, Verdun depuis Pétain. J'ai vu, au front, toute une tablée de Highlanders se dresser frémissants, muets, pâles, parce que l'un d'eux, tout à coup, en brandissant son verre, avait vociféré: « Cruachan! » qui est le nom d'une montagne d'Ecosse et le cri de ralliement des Campbells. Nous sommes en

droit de parler ici de frontières et de siècles, de modes, de culture, de pédantisme, de sublime, d'ironie, d'étymologies populaires, d'éclipses et de résurgences. Qu'il suffise de signaler l'importance du contexte. Il peut faire varier brusquement le sens d'un nom (« Rome n'est plus dans Rome »), rendre à un autre sa force passée (« La fille de Minos et de Pasiphaé »), ou même créer toute la signification d'un troisième. Une fameuse manifestation de ce dernier pouvoir est le cas de Jérimadeth. Tant qu'il nous fut permis d'ignorer sa détestable origine: « J'ai rime à dait », ce nom obscur nous satisfit pleinement par son obscurité même. Son contexte en faisait un nom géographique, son voisin Ur suggérait une ville. C'était tout et c'était très bien. D'autant plus épais planait le mystère sur une terre « encore humide et molle du déluge ». Jérimadeth, vide comme une caisse de résonance, amplifiait à merveille un texte auquel il devait tout.

Voilà, je crois, l'essentiel, sur le sens propre des noms propres; ce que nous pouvons appeler leur âme. Voyons ce qu'ils peuvent devoir en outre à leur corps, ou plutôt à leurs deux corps, l'un parlé, l'autre écrit.

§

La forme sonore d'un mot peut agir sur nous soit en imitant un bruit de la nature, soit en nous rappelant quelque mot analogue par le son, différent par le sens, soit enfin directement.

L'imitation des bruits de la nature est rare, même dans le parler enfantin, et plus encore parmi les noms propres (4). Même pour les appellations de chutes d'eau ou de volcans, l'homme a toujours préféré les épithètes et les métaphores. Quant aux hommes, pour qu'un bruit suffise à les nommer, il faut que ce soient des fantoches comme M. de Crac ou l'adjudant Flic. Un conte mieux qu'amusant de M. Léon Lafage, *Bal Créole,* m'apporte cette confirmation: « C'étaient trois jolies filles dorées:

(4) D'ailleurs ce que nous appelons onomatopée n'est pas reproduction, mais traduction; les onomatopées diffèrent pour un même bruit, d'un peuple à l'autre.

Zéphirine, Joséphine et Clémentine. Ces noms sonnaient comme des clochettes. » Et en effet, ces trois clochettes dorées ne sont dans le récit de M. Lafage rien de plus que des accessoires.

L'homophonie, au contraire, intervient souvent dans la vie. Et dans les lettres aussi, car le calembour et l'à-peu-près ne sont pas toujours turlupinades. Toute œuvre d'art se nourrit d'harmoniques spirituels et matériels. Que l'écrivain soit un Rabelais, sa polyphonie saura intégrer même la dissonance du quiproquo. La poésie ne doit-elle pas au vulgaire écho l'assonance, l'allitération, la rime et la strophe? Le vers antique était un retour attendu, comme notre sonnet.

L'écrivain utilise l'homophonie de deux façons. Ou bien à un nom qui s'offre il arrache bruyamment une étincelle, ou bien, sans commentaire, il laisse agir sur le lecteur un nom expressément choisi ou créé.

Le premier procédé a d'assez beaux états de services. Eschyle joue sur les noms d'Hélène, de Phébus et d'Arès. Pour un à-peu-près, l'Odusseus-Outis d'Homère nous semble un peu loin, mais le poète ne craint pas d'aggraver: « Outis... mè tis, mètis amumôn (5). » Et il a pleinement raison psychologiquement. Le vocable le plus proche de chacun de nous est son propre nom, et les mots analogues lui sont nécessairement familiers. Pressé de décliner son identité, Ulysse a donc pensé tout de suite et violemment à son nom, mais il n'est pas assez fou pour le livrer au Cyclope tant que celui-ci peut encore raisonner; un vague paronyme est là; le héros s'en empare et s'en escrime. Mais voici des jeux tout récents auxquels nous sommes directement sensibles:

On the pallid bust of Pallas

(E. POE.)

Ce faquin d'Arlequin

(VERLAINE.)

(5) Voir V. Bérard, *Introduction à l'Odyssée*, vol. II, et *Odyssée*, ch. IX.

Chère ombre de François Villon
Qui, comme un grillon au sillon...
(A. DE NOAILLES.)

Un bateau d'enfant, Ophélie au fil
De l'eau. Bats le lit, ô fée
Méchante...
(JEAN COCTEAU.)

Qu'il bat, mon cœur, aux noms de Nemours, de Senlis. Quand je me les murmure, oh! quel noble plaisir! Senlis, Nemours, tenez... je m'agenouille presque. O Nemours, tout douleur, ô Senlis, tout sourire. Mortcerf, le son du cor et tout l'automne en fresque.

PAUL FORT.

Enfin, ces trois à-peu-près de Jules Laforgue:

Et je me console avec la
Bonne fortune
De l'alme Lune.
O Lune, *Ave Paris Stella!*

Ce serait fol à moi de me dire, entre nous,
Ton Christophe Colomb, ô Colombe, à genoux?

Léthé, Lotos,
Exaudi nos!

Ceux qui ne verraient ici que déliquescence et préciosité sont priés de se reporter à l'*Odyssée;* ils y trouveront, au même Chant IX, ce *Léthé-Lotos* au vers 97 et au vers 102.

Molière n'aimait guère que l'on équivoquât sur « de bon œil » et « de Bonneuil », mais il appelle un notaire Bonnefoi, un médecin Diafoirus, un bretteur La Rapière, et deux fois, dans les *Précieuses* et dans *Sganarelle,* il inflige à un « bon bourgeois » le patronyme Gorgibus, qui est un anagramme de bourgeois et un écho de gorgé et se rengorger. Telle est la seconde façon de jouer de l'homonymie en matière de noms propres. L'écrivain use du sobriquet aussi couramment que le peuple, sinon plus. Nous verrons plus loin comment il l'applique. Cons-

tatons seulement qu'il peut comme le peuple emprunter au parler usuel (Candide, Topaze), à l'atlas (M. Jourdain), au calendrier (Vendredi), à l'argot (Gobseck) ou aux langues étrangères (Prospero, Volpone, Knock), avec pleine licence de remanier (Escarbagnas, d'Escarbotin en Picardie), d'allonger (Grandet, Pourceaugnac) ou de combiner (le triple sot Trissotin, Coufontaine ou la guillotine, César mais Birotteau, Yolande mais Cudasne). L'écrivain peut même utiliser des noms propres étrangers (Benedict et Beatrix. « C'est Tircis et c'est Aminte »).

Pour s'assurer de l'infinie variété des sobriquets, il suffit de savoir lire le Bottin, puisque tout patronyme fut d'abord un surnom (6). Le premier Lamartine fut « le fils à la Martine » et le premier Martin un « enfant de Mars ». Le dieu du vin, Dionysos (= nourrisson de Zeus), a nommé l'immense famille Denis, Denisard, Nisard, Nisardou et Sardou (branche anglaise : Dennis, Tennyson, Dyson, Tyson), alliée naturelle des Boivins et Boissonnets et, l'ironie aidant, des Boillots, Boylesves et Boutelleaux. La Fontaine et La Bruyère étaient des adresses; Faure et Painlevé signalent des métiers, etc., etc... (7). Il s'ensuit qu'en principe on ne pourrait nommer aucun personnage sans le charger d'un sobriquet. Mais en fait la plupart des patronymes sont trop répandus (Leroux, Petit), trop peu descriptifs (Moulin, Lapierre) ou trop obscurs (Bloy, Sorel), pour qualifier personne. Ce sont des patronymes neutres, de purs noms propres, distincts des noms relativement rares qui sont encore criards (Lehideux, Follejambe) ou reconnaissables (Tardieu, Flandin). En résumé, le répertoire de l'état civil suffit à l'écrivain réaliste, soit qu'il veuille qualifier ses personnages, soit qu'il préfère leur laisser un masque. Et son intérêt est de se confiner à ce répertoire, comme le faisait Balzac, car s'il forge, nous le sentirons, et ses personnages sembleront moins vrais. Les noms les plus malmenés ne le furent en effet que par la langue et portent toujours son empreinte.

(6) L'anglais dit *surname*, le latin était *cognomen*.
(7) Voir Dauzat : *Noms de personnes*, ou Weekeley : *Surnames*.

Pourtant, le nom forgé tient en littérature un rôle indispensable. Swann est visiblement une création, qui situe son personnage au-dessus de la mêlée. Et le nom inventé offre cet intérêt particulier qu'il peut être indépendant de toute étymologie, onomatopée ou homonymie, et tenir ainsi son pouvoir uniquement de sa sonorité.

Un nom peut agir directement sur nous par sa musique. A quoi tient la musique d'un mot? L'oreille s'en rapporte à la bouche et trouve déplaisants les mots imprononçables, la collaboration de l'auditeur et du parleur étant un phénomène fondamental du langage. Le climat joue un rôle ici, et aussi le stade de civilisation.

En France, depuis longtemps, le peuple et la poésie sont d'accord pour éviter les heurts de voyelles. Banville a montré que l'hiatus peut être un raffinement, mais toute voyelle, pour être émise pure et pleine, demande un effort, et quand deux se touchent, l'une nuit à l'autre. Les consonnes sont encore plus fragiles et leurs rencontres nous sont pénibles: de Stephanos nous avons fait *étiène* et du mois d'Auguste le mois d'*ou*. Un nom français harmonieux fait donc alterner consonnes et voyelles.

En outre, une syllabe est plus sonore à effort égal, donc moins fatigante à sonorité égale, si elle finit sur sa voyelle (cf. gros et ogre, Bergerat et Bergerac). Le mot est plus facile aussi, plus musical, si les sons qui le composent naissent en des points d'articulation de plus en plus voisins des lèvres, au fur et à mesure de la progression de la voix ou du souffle vers l'extérieur (sens expiratoire). Parmi les consonnes, *r, k, g* viennent donc mieux en tête; Rome est plus sonore que More, et sac plus sourd que casse. Quant aux voyelles, elles devront observer l'ordre *ou-ô-o-â-a-è-é-i,* ou les successions parallèles *eu* ouvert — *eu* fermé — *u* (peur, peu, pur) et *on-an-in-un*. Prononcées dans cet ordre sur un ton pourtant bien égal, elles semblent monter une gamme. C'est cette ascension aisée qui donne leur charme vocalique à Valère ou Ophélie. Moins facile est la succession inverse

d'Emma ou Philémon. Il y a enfin difficulté et déplaisir en cas de va-et-vient: Léocadie descend comme Léon, puis monte comme Marie; Adélaïde monte et recommence. « Un homme de goût, dit Gœthe, a plaisir à appeler une belle enfant Bertha, mais il croirait lui faire injure en la nommant Urselblandine. » Aucune oreille française, assurément, ne blâmerait cet homme de goût.

§

Mais prenons garde que cette remarque de Gœthe attribue aux sons, en vertu de leur musicalité, l'expressivité. Or, rien de plus légitime que de constater une cacophonie; mais supposer un rapport naturel entre une suite de sons et une personne, est une démarche qui peut mener loin. Nous dirons, par exemple, que ce même Urselblandine, malgré ses rudesses, conviendrait mal à une sorcière de Macbeth, parce que sa seconde portion est « douce » et « fraîche »; en revanche, Bug-Jargal ou Ortogul seraient « barbares » intégralement. Nous sentons aussi, dirons-nous, qu'Eloa ne doit pas être un monstre, mais qu'Ubu et Tartufe sont « inquiétants ».

L'usage nous justifiera. Les mêmes épithètes qu'il impose aux couleurs ou aux objets (clair, aigu, mou, léger, etc.), il les applique aussi aux sons musicaux ou aux sons articulés. Et même, la métaphore étant à la racine et à la cime du langage, nous dirons également un amour « tendre » et des idées « sombres ».

L'usage s'explique à son tour par notre propre complexité. « Nos états de conscience sont à la fois affectifs, intellectuels et actifs (8) » et notre cerveau ne cesse de classer par analogies. D'où il suit que nos gestes, y compris notre « gesticulation laryngo-buccale », comme disent Th. Ribot et le P. Jousse, devraient pouvoir tout dire.

Mais nous savons bien que le son et le sens ne sont pas nécessairement liés. S'ils l'étaient, chaque mot n'aurait qu'un sens, compris de tous les hommes. Il y a la langue et la parole, la société et l'individu. L'individu étant

(8) Luquet: *Idées générales de psychologie.*

unique et ses états de conscience étant synthétiques, les gestes visibles ou sonores que ces états peuvent lui suggérer traduisent bien ces états pour lui, mais ne suffiraient pas à le faire comprendre. Il lui faut recourir à la langue, trésor des signes sur lesquels une société s'est mise d'accord. Comme tout autre système conventionnel, la langue fait abstraction de la convenance naturelle possible du signifiant au signifié; en outre, elle réduit le signifié à des concepts purement intellectuels. Ainsi s'oppose au cri et au geste spontanés, capables d'exprimer mais inhabiles à communiquer, un système analytique, qui rend la communication possible.

Seulement, aucun élément de ce système abstrait n'exprime rien de réel. « Il y a antinomie entre la langue et la pensée », redit et démontre M. Ch. Bally.

Ici intervient la parole, qui est un acte.

Le sujet parlant use des termes arbitraires et virtuels de la langue, mais il ne peut les employer (fût-il professeur d'algèbre) sans qu'ils soient aussitôt animés et précisés non seulement par leurs rapports réciproques dans le discours, mais par le ton de voix, le geste, l'attitude, parfois une grimace, un silence, un rythme inattendu, ou simplement par la situation (ex. le gardien de la paix criant au chauffeur qui file, tous feux éteints : « Lumière! »). Et dans cet acte de la parole, la valeur expressive des sons peut intervenir aussi, *pourvu que le sens le permette.*

Un phénomène visuel fera mieux comprendre cette restriction. Il me faut bien, quand j'écris, employer l'encre, donc la couleur. Le lecteur élimine régulièrement cette constante de la couleur. Mais si, dans cette phrase: « Sur l'herbe, l'homme vit du sang et cria! » tout le reste étant tracé en noir ou en bleu, j'écris *herbe* en vert et *sang* et *cria* en rouge, alors mon lecteur constatera soudain que l'encre est couleur, donc expressive. De même, je ne puis rien dire sans employer des valeurs phoniques émotionnelles, mais l'auditeur fait abstraction de ce facteur inévitable, à moins que son et sens ne se trouvent

d'accord. Tous, et tous les jours, nous tirons parti de leur collaboration. Nous lui devons une foule de mots familiers ou populaires. Le bon poète et le bon prosateur y recourent constamment. C'est une des raisons pourquoi toute traduction trahit et pourquoi, dans une phrase parfaite, on ne peut changer un seul mot. Un sourd-muet peut philosopher, mais à quoi se réduit pour lui (et même pour nous) un livret d'opéra? A mi-chemin entre la poésie chantée, où l'expressivité culmine, et la langue désincarnée qui sommeille dans le dictionnaire, on peut situer la prose nombreuse. Que notre sourd-muet lise la fameuse pensée: « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », son esprit en saisira le sens, mais il percevra des yeux seulement, donc fort mal, le rythme de ces deux vagues identiques: article ou démonstratif + substantif dissyllabique + adjectif trissyllabique. Il ne pourra nullement imaginer le silence et l'espace évoqués par une rumeur de houle: deux fois l'arrêt d'un substantif sur une longue (la vague à bout de course), puis deux fois l'adjectif triplant sa voyelle (la vague déferlant). Enfin il ne sentira pas la menace, l'angoisse, annoncées cinq fois par *s*, ni non plus, dans le verbe terminal, les sonorités de froid, frisson, et frémir.

Il est évident *a priori* que l'expressivité naturelle des sons agira moins si le sens conventionnel est abstrait ou très familier. Elle sera donc très puissante dans les noms propres, et elle atteindra son maximum dans ces groupes phoniques entièrement inconnus et assemblés à dessein, que sont les noms propres inventés. On n'ignore pas que les enfants se délectent à répéter des mots absurdes, souvent de leur cru (9). Les poètes qu'ils sont encore jouent ainsi, comme d'un petit orchestre, des valeurs expressives de leur langage. Le poète Sébastien Voirol aimait à ressasser des mots issus de son imaginative, comme Diupivog, Quetzaltenago ou Risparminargue. « Que si-

(9) Dans *Claude*, de Mme Geneviève Fauconnier, voir le haï-kaï frais et juste où figure, entre autres, « poupillon de reparoune ».

gnifie Risparminargue? » lui demandait-on. « Rien. Mais c'est beau! » Pour tirer parti de cette ariette barbare, il lui eût suffi d'en faire un nom de personnage.

Examinons maintenant, à titre d'essai, deux noms forgés seulement, ces noms « inquiétants » d'Ubu et de Tartufe. La place me manque pour les analyser à fond, mais voici l'essentiel.

L'âme d'Ubu est la voyelle *u,* qui est mixte: pour la prononcer, il faut disposer les lèvres comme pour *ou,* tout en essayant de dire *i.* Or, nous avons vu que *ou* est situé au bas de la gamme vocalique, étant articulé au fond de la bouche, tandis que *u* et *i* naissent près des lèvres. *Ou,* dit le professeur Grammont, est une voyelle « sombre ». Elle et sa voisine *ò* sont tristes et matérielles; ensemble, elles donnent « lourdaud »; *ou* surtout est lourd, sournois, mauvais. Au contraire, *i* est vif, incisif, spirituel, rayon de soleil dans un mot, ou grain de sel; très bien placé dans *Ariane* et *Ariel,* il scintille dans *ironie, esprit, wit, Witz, quick, vite,* etc. Que la sourde méchanceté de *ou* s'unisse à la finesse de *i,* nous aurons la ruse, l'astuce. Quant à *b,* il gonfle la lèvre inférieure (« geste articulatoire » de Grammont) et respire le mépris (bagatelle! bah! bête! bécasse, bévue, baderne, berner, etc.). Enfin, la répétition de *u* confirme le *ou* caché et le *b*: la répétition est un facteur quantitatif, matériel; elle désigne la non-spiritualité (Boubouroche, Rabagas, etc.). Ubu est un méchant, juste assez fin pour être rusé, mais en définitive un imbécile. Son nom oublie de nous dire sa lâcheté; *m, n,* ou *ch* y seraient propres (cf. Muche de *Topaze*).

Tartufe commence par une occlusive qui décoche la voyelle, et celle-ci est suivie d'un roulement, qui exalte encore sa vibration. La voyelle ici est *a,* voyelle « éclatante » (Grammont) comme les voyelles de *port, peur, rang* et *brun. A,* premier son articulé par l'enfant, figurant dans le nom de tant de déesses-mères, est avide, naïf et clair. Il est ouvert et loyal. C'est lui qui dit au méde-

cin les secrets de notre gorge et de nos poumons. Il aime les pays où l'on peut dire Mahabhârâta sans risquer d'angine: Oslo remplaçant Christiana est une revanche de la brume sur le soleil latin. *A* est un passionné (10). Il soulage le cœur lourd d'amitié, de remords, ou de colère. C'est lui « le soldat qui sait mal farder la vérité » (quatre *a* dans ce vers). S'il insiste trop, il devient aussi peu spirituel qu'Atala ou un dragon d'Alcala. Mais soutenu d'un roulement, il nomme admirablement les guerriers, témoins Arès, Mars, Darius, Artaxercès, César, Charlemagne, Barbarossa, Jeanne d'Arc, d'Artagnan, Villars, Bonaparte. On le retrouve d'ailleurs dans *archer, armée, arsenal, artillerie, cartouche, rempart, marche, ça barde! étendard, charge, victoire, fanfare et gloire.* Chauny a vu quatre-vingt-dix batailles, mais Clio lui préfère Arras. De toutes nos défaites illustres (il y en eut quelques-unes depuis Alésia), la seule qui soit proverbiale est Trafalgar. Il y avait bien déjà le « coup de Jarnac », mais le « coup de Trafalgar » est beaucoup plus fort, avec ses trois *a*, ses deux *r* et ses deux occlusives. Le début de Tartufe est donc truculence et tintamarre, bonhomie, vigueur, ambition. C'est le coup de trompette qui sonne trois fois dans Tartarin de Tarascon. Avant Dorine, Molière nous annonce un gaillard qui « a l'oreille rouge et le teint bien fleuri ». Tartufe est avant tout un robuste animal, donc un appétit. Harpagon aussi commence par un *a* bien encadré, et Iago ouvre aussi une large mâchoire. Mais après *Tar*, voici un second *t*; la fanfare va-t-elle continuer? Non pas; alors que Harpagon et Iago concluent en voyelles sombres, le premier sourdement et après avoir mâché, le second avec une précipitation féroce, Tartufe, lui, tourne court et fuit vers de perfides calculs, que *f* souligne d'un murmure étouffé (cf. Marneffe).

Je ne peux continuer ces déchiffrements, mais le lecteur pourra comparer l'appel de Mme Barbe-Bleue et

(10) Bossuet: « Quand on aime, on ne parle plus, on ne sait que balbutier: *ah!* » Cité par Raphaël Cor. *Mercure de France*, 1er mars 1935, p. 240.

celui de Phèdre: « Anne, ma sœur Anne »... « Ariane, ma sœur » (conférer *large* et *fine, lame* et *fil, rapace* et *subtil*) ou essayer d'intervertir les terminaisons des mois républicains (11)...

§

La scansion doit nous arrêter un instant. Non pas que les noms propres obéissent chez nous à des cadences particulières, mais le rythme général a sur eux de curieux effets. Notre grande loi en matière d'accentuation est de *terminer en force*. Tout groupe phonique porte un « accent d'intensité » sur sa dernière voyelle prononcée. Après cette tonique, ne sont tolérés que les *e* muets ou des consonnes indispensables au sens. Pour l'oreille, « rosam » et « rosas » ont donc été écourtés en *róz*, « homo » en *õ*, « hominem » en *om*, etc. Voilà pour

(11) Je ne puis insister ici comme je serais tenté de le faire, sur cette expressivité des sons articulés. Du fait qu'elle touche aux derniers secrets du langage, elle ouvre trop de problèmes. Elle va plus loin que cette correspondance des voyelles et des couleurs qui fit jadis tant de bruit (et a pris récemment un sens tout nouveau). « Nous n'en sommes plus à René Ghil », dit M. Bally. Le lecteur qui s'intéresse à cette question devra donc consulter, pour la physiologie des sons: le *Traité de Phonétique* de Maurice Grammont (1933); pour leur valeur psychologique: la troisième partie de ce Traité, *Phonétique impressive*, *Le Vers français* (même auteur, Champion, 1923), *Le Langage et la Vie*, de Ch. Bally (Payot, 1926), *Le Style oral*, du P. Jousse (Grandchesne, 1933), *Le Langage et la Pensée*, de H. Delacroix (Alcan, 1933), et enfin les ouvrages de Lévy-Brühl sur la psychologie des primitifs et l'*Evolution des idées générales*, de Th. Ribot (1897). Je ne pouvais pas même résumer ces remarquables travaux, encore moins les citer largement; *Le Vers français* de M. Grammont, en particulier, est révélateur. Voici quelques lignes tirées des uns ou des autres: Ch. Bally: « La phonétique expressive est encore à faire, mais les matériaux sont tout prêts... Il est hors de doute que des possibilités expressives se cachent dans la matière phonique (p. 115). Il conviendrait de commencer l'étude des valeurs phoniques par des mots qui, tout en étant conformes au système phonétique de la langue, n'ont aucune ou presque aucune signification pour celui qui les entend; c'est le cas... des noms propres de personnes ou de localités dont nous ne savons presque rien... Pourquoi, par exemple, suis-je affecté par des noms comme Lanjuinais, Guénégaud, Arnichand, Labourdette, etc.? (p. 118). — M. Jousse: « Le langage oral est un langage manuel à échelle réduite ». — Ribot: « Il n'est guère douteux qu'il y ait chez l'enfant (et le cas a dû se rencontrer chez l'homme primitif) une période de dénomination pure et simple où, en face des objets qu'il perçoit, il émet un mot, par action spontanée et comme réflexe, sans affirmation sous-entendue »... « Nous partageons les voyelles avec les bêtes; elles sont chantables; les consonnes sont l'élément stable du discours. » — Grammont: « Le rôle des consonnes dans les mots expressifs est plus considérable que celui des voyelles ».

Last, not least, je rappelle le profond petit livre de Philéas Lebesgue, paru chez Sansot en 1904: *L'Au-delà des Grammaires*.

l'action chez nous de l'accent tonique hérité du latin. En outre, une particularité de notre langue est « l'accent d'insistance », qui tombe sur la première consonne en renforçant éventuellement la voyelle précédente. Comparer la sereine affirmation: « C'est un idiot » et les exclamations: « *i*Diot! *im*Bécile! »

Cela dit, voici quels sorts divers nous faisons aux noms venus du dehors, presque tous accentués chez eux sur la pénultième. Les immigrés récents, grâce à la diffusion de la lettre imprimée, ont gardé leur graphie, mais leur accent, où qu'il fût, doit tomber sur la finale (Mozárt, Murilló, San Franciscó). Au contraire, les noms d'importation ancienne ont gardé leur tonique d'origine, mais ont dû sacrifier leurs finales (Miláno, Corrégio, Carthá*ginem*). Ce massacre d'atones s'est compliqué souvent de remaniements graves, comme dans London ou Antwerpen, que nous écrivons Londres et Anvers, et prononçons *lõdr* et *ãvèr*. Quant à l'accent d'insistance, il agit ici aussi. Napoléon, par exemple, pour les musiciens, se scande sur *Na* et *on*. De même, l'énergie barbare qui sommeille dans Sardanapale ou Carthaginois se manifeste dès que le début reçoit un accent.

Beaucoup d'étrangers s'y trompent, parce que nous n'aimons pas à crier, mais la seule scansion de nos noms propres, bien déclamés ou chantés, atteste que notre accentuation est rigoureuse et délicate.

Lorsqu'en s'acclimatant chez nous un nom modifie son aspect, sa signification ne change-t-elle pas aussi? Le gamin corse écolier à Brienne signait Napoleone di Buonaparte. Sauveur de la Révolution, il sera Bonaparte pour les républicains, Buonaparté pour les monarchistes. Et Rome aujourd'hui revendique l'ancien maître de l'Europe en dédiant une de ses places à Napoleone. Quand, dans un ouvrage allemand, nous voyons Louis XIV appelé Ludwig, ou Charlemagne Karl, nous sommes brusquement ramenés aux origines franques de nos dynasties. En règle générale, mieux un nom étranger s'est assimilé

à nos termes courants, plus on doit douter qu'il ait encore tout son sens.

Pour remonter cette pente, Leconte de Lisle eut le courage d'écrire Iahvèh, Qidrôn (Cédron), Khirôn, Oita, Klytaimnestra, Pendj-Ab, etc. Il faut avouer que certains changements n'étaient que pour les yeux (Turk, Qaïn); d'autres introduisaient dans de belles pages des lignes rocailleuses:

> Herboga s'étant tue, Ullranda dit: — O reines...
> Zéphiros, Iapyx, Euros au vol si frais...

et surtout, le poète aurait pu épuiser l'alphabet sans nous dissuader un instant d'accentuer les finales ni obtenir de nos gosiers un esprit rude. Bref, les graphies archaïsantes ou exotiques du scrupuleux artiste passèrent, et passent encore souvent, pour de l'érudition inutilement déroutante.

Leconte de Lisle déroute, soit, mais non pas en vain. Dérouter, dépayser, est une des ambitions de l'art. Or, nous venons de voir, par l'exemple de Napoléon, qu'une seule voyelle suffit à changer le contenu historique d'un nom. L'épopée a donc le droit d'user de graphies anciennes. Sébastien-Charles Leconte les employa; il n'avait rien d'un pédant. Verlaine pas davantage, qui pourtant, dans son *Prologue*, courte épopée de la Poésie, écrit Akaïos, Hektôr, Théroldus. Quand Heredia, épique sonnettiste, écrit Meschacébé ou Cipango, il nous rappelle qu'au temps des Conquistadors, Mississipi et Japon ne se disaient pas encore.

Plus subtile me paraît la graphie de Jocelyn. L'*i* final s'écrivit longtemps *y*, pour l'élégance, mais la finale *yn* est très rare chez nous. Jocelin par un *i*, comme Josselin en Bretagne, était sec et rustique. Par un *y*, il était moyen âge, anglais et décoratif. Peut-être même était-il ainsi secrètement féminisé. Jocelyn fait penser aux entrelacs de graveurs qui ornaient les romances en 1830, et aux grâces penchées des jeunes filles d'alors.

§

Faudrait-il donc tenir compte même de la forme des lettres? « Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom », a dit Vacquerie de Hugo. Dans sa récente biographie de l'aviateur Mermoz, M. Paluel-Marmont écrit: « Ce nom dont ce n'est pas pour rien que la première lettre est dessinée par une arche sublime aux deux colonnes latérales bien assises (12), et dont la dernière zigzague en fulgurant éclair!... » Nous voyons ici se reproduire ce qui se passait avec les sons: des signes régulièrement indifférents deviennent actifs quand le sens le permet. Un des maîtres du nom propre, Balzac, approuverait pleinement. Il va plus loin encore, beaucoup plus loin, dans une page si curieuse et si opportune que je me permettrai de la citer presque entière, comme conclusion à cette première partie de mon étude. Elle figure au début de la nouvelle intitulée *Z. Marcas*. Je crois difficile de la lire sans songer que les noms Marcas et Balzac sont de structure phonique très analogue, sauf que le second porte en lui-même le *Z* fatal.

Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce *Z* qui précède Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres, et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

Marcas! Répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes, n'y trouvez-vous pas une sinistre signifiance? Ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doive être martyrisé? Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller à la postérité; il est bien composé, il se prononce facilement; il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres. N'est-il pas aussi doux que bizarre? mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il

(12) M. Noël Dupire veut bien me signaler que le moyen âge rima des alphabets symboliques. Huon le Roi de Cambrai, par exemple, vers 1250, voyait dans *m* une image de la Trinité, etc.

est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines, mais efficaces, sont révélées. Notre globe est plein; tout se tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

Ne voyez-vous pas dans la construction du *Z* une allure contrariée? Ne figure-t-elle pas le zig-zag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? Quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots?...

Examinez encore ce nom: *Z. Marcas!* Toute la vie de l'homme est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans, ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas! N'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute avec ou sans bruit?

II. Mise en œuvre

Dans la cervelle de l'auteur, un personnage se promène, qui lui semble neuf et digne de vivre. Il s'agit de le nommer. Ici se manifeste une profonde supériorité de l'art sur la vie. Ce qui est impossible aux simples mortels ne l'est pas à l'écrivain. Il a le monopole du nom propre.

Pour constater notre inaptitude à nommer, considérons seulement ce que devrait être le nom propre et ce qu'il est d'ordinaire. Destiné à désigner tel être ou tel objet à l'exclusion de tout autre, il devrait qualifier exactement. Or, il est toujours si vague qu'il serait inutile sans le secours d'additions, de conventions et de hasards.

Voyons le cas, par exemple, de ce petit retraité qui, après mûre réflexion, baptise sa maisonnette *Sam-Suffy*. Ce n'est pas, ma foi, un nom plus sot qu'un autre. Il a autant de valeur sentimentale pour l'intéressé qu'en avait Sans-Souci pour Frédéric. En outre, il désigne mieux, puisque nous sommes convenus en France de le réserver à des habitations, alors que Sans-Souci désigna maintes fois un cheval ou un bateau. Autrement dit, Sam-Suffy a une ombre de sens parce qu'il est, au fond,

un nom propre assez commun. Notre retraité s'est d'ailleurs assuré que le village où il se fixe est, par hasard, encore vierge de Sam-Suffy, et il table sur deux probabilités: que pas un habitant n'aura le mauvais goût de le plagier et que, si un second Sam-Suffy surgissait, ce ne serait pas dans sa propre rue. Que l'un ou l'autre pari soit perdu, le nom de la rue, ou ce nom et un numéro, devront entrer en jeu. Mais, de toute façon, l'Administration des Postes exigera le nom du village. Et celui du département, les villages eux-mêmes étant trop mal nommés. Heureusement, il est convenu que Var ou Vienne, écrits dans le coin sud-est d'une enveloppe, indiquent des territoires et non des cours d'eau. En résumé, Sam-Suffy, comme nom, ne suffit presque à personne. Or, c'est de la même façon et, par conséquent, tout aussi mal, que *Gloire de Dijon* peut désigner une rose, *Démon* ou *Coquette* un cheval, *Blanc* une montagne, ou *Bidon V* un habitat humain.

Notre propre cas n'est pas meilleur. Au fond, nous sommes plus mal dénommés que nos chevaux de course. Tout nouveau-né, étant unique, devrait recevoir un nom unique. Et ce nom devrait être ou bien profondément descriptif — donc prophétique — ou au contraire aussi franchement neutre qu'un numéro de téléphone. Mais je doute que même un Sébastien Voirol eût osé appeler son héritier Risparminargue, sans plus. L'enfant qui joue à crier des mots inédits sent lui-même obscurément la distance entre ses fantaisies et le solide univers, et ne baptisera pas souvent de ses inventions sonores le chien ou la poupée. Nous aussi, pressentant que le vivant nous dépasse, nous évitons de nommer véritablement l'enfant. Nous nous bornons à marquer sa place dans une série humaine au moyen de quelques « épithètes ». Il restera *X* toute sa vie, mais un patronyme dira sa filiation charnelle, et deux ou trois prénoms ses affiliations spirituelles. La vie sociale n'en demande pas plus. Désormais, à l'appel de ce chapelet de surnoms, *X* répondra présent, comme le coffre-fort obéit à sa combinaison. Notre Pi-

cardie, mère des libres communes, aime les prénoms rarissimes, l'Anglais trace deux ou trois initiales devant son nom de famille, l'Oriental change de nom aux grandes étapes, l'artiste recourt au pseudonyme et le peuple au sobriquet; mais tous ces expédients sont illusoires. Le seul nom qui ne dérobe ni n'amoindrisse personne est *Je,* que nous redisons toute notre vie sans en épuiser le sens, comme le marin nomme la mer. *Je* est trop grand pour nous, nos noms officiels sont d'emprunt, et au fond nous sommes tous anonymes, parce que vivants.

Il en va autrement des personnages d'un auteur. L'art implique un choix et peut même, comme le disait Mallarmé, n'être qu'une allusion à la vie. Tout personnage est donc limité, définissable, nommable. Et son créateur a cet autre avantage sur un père, qu'il dispose de tous les noms réels et peut, au besoin, en forger de tout neufs.

Réels ou forgés... cette distinction nous avertit que le fourmillement des personnages littéraires pourrait s'ordonner, nuance par nuance, d'un maximum d'authenticité à un maximum d'irréel.

A l'extrême droite se grouperaient les protagonistes de l'histoire, de l'Agamemnon d'Homère au Pasteur de M. Sacha Guitry; dans leur cas, l'auteur n'a pas plus à créer qu'à nommer; son imagination doit se faire compréhension.

A la gauche de cette haute noblesse viennent des figures moins célèbres, avec qui l'auteur pouvait prendre ses libertés. Lear, Hamlet, Cyrano étaient peu connus et différents avant leur accession à la scène.

Au centre s'équilibrent la fiction et le vrai: le personnage a été inventé pour les besoins de l'ouvrage, mais il y représente une catégorie sociale ou psychologique. Parfois, alors, nous le voyons impersonnel jusqu'à l'anonymat : la « Nourrice » de Joas, le « Capitaine » de la *Tempête,* le « Docteur » de *Knock.* Le plus souvent, le personnage est nommé, mais son nom incolore atteste

qu'il représente une classe obscure (13), comme Marthe Baraquin ou Lucie, ou qu'il répète un type courant: Cléante désigne aussi bien le jeune premier dans l'*Avare* que le raisonneur dans le *Tartufe*.

En résumé, les figurants et confidents de toute catégorie, honnêtes porte-parole de M. Tout-le-Monde, « s'appellent comme tout le monde ».

Il nous faut distinguer pourtant, parmi cette foule quasi anonyme, certaines figures si puissantes qu'elles ont rendu éloquents leurs noms d'abord muets. Les unes étaient précisément d'une complexité protéenne, d'autres évoluaient au cours du récit, et d'autres devaient rester des œuvres de l'esprit, hors du temps: leurs créateurs, par subtil orgueil, timidité ou pudeur, ont préféré nous les présenter masqués. Parmi ces refus de nommer, je signalerai seulement le nom d'Alceste, si noblement réservé, et celui de Julien Sorel, qui annonce uniquement un Français, roturier.

A la gauche, les personnages ne sont plus équilibrés, médiocres ou voilés; ils incarnent, ils affichent des passions ou des ridicules, et leurs noms le disent. Chicaneau et Purgon sont des titres sous des caricatures. Si Iago est un fauve, Rodin est le rat, omnivore, omniprésent, et silencieux, apparenté à Gobseck et à Lechat. Mme Bovary avait été pour les gens des Bertaux « la fille au père Rouault ». Or, Rouault est un brave paysan moyen. Son nom est sans doute rustique, on y trouve les voyelles matérielles de « lourdaud », mais sa graphie nordique (14) atteste la sympathie de Flaubert. Rouault échappe au ridicule du maire Tuvache, de l'huissier Hareng, ou du fossoyeur Lestiboudois. Et même à la pesanteur de Bournisien, où l'on sent la borne et la dévotion trop naïve (Flavien, Gratien, Donatien, Symphorien)... « La fille au père Rouault » pouvait être heureuse. Mais,

(13) La classe est obscure, mais le personnage est supposé intéressant, puisque son nom sert de titre. Le cas est autre pour les *Plaideurs*, le *Menteur*, les *Déracinés;* ou même pour l'*Avare;* Harpagon cumule toutes les formes de l'avarice.

(14) Voir A. Longnon: *Noms de lieu de la France*, 805 et 1054.

hélas! la première mention que fait d'elle Flaubert (Edition Fasquelle, page 13) nous la présente comme « sa *demoiselle* » en soulignant demoiselle, et la page 15 accentue: « mademoiselle Emma », prénom à la fois romanesque et mou (deux *m*): la demoiselle épousera un Charles (gaucherie de *ch*) Bovary (lourdeur bovine qui se retrouvera dans Bouvard), et ses amours tomberont d'un Rodolphe romantique, mais Boulanger, à un simple Léon qui n'a pas d'autre nom. Quant à M. Homais, voici comment il nous est présenté à la page 78: « Mais ce qui attire le plus les yeux, c'est, en face du *Lion d'Or,* la pharmacie de M. Homais! » Or, Flaubert ne prodigue pas les points d'exclamation; celui-ci paraît bien porter sur le nom. Dans la suite du passage, Homais trône « derrière ses bocaux rouges et verts... comme dans des feux de Bengale » et son nom, sur l'enseigne, brille deux fois en lettres d'or. Homais (pardon: Monsieur Homais) est l'homme qui s'étonne de peu et qui veut étonner.

Tous ces noms, et mille autres, pris à des êtres ou à des choses, sont des sobriquets comme on en donne au village; ceux qui les portent sont caractérisés sans cesser d'être réels. Mais l'écrivain peut imposer à des fictions totales des noms entièrement inédits. Nous avons alors, à l'extrême gauche de notre hémicycle, Ubu, Meïpe, Mytyl, Tyl, Ariel, etc. Toutefois, une dernière distinction est possible. Dans Ubu, il y a de l'hurluberlu; dans Tyl, Mytyl, quelque chose du décor végétal, de ces tiges, vrilles et pistils, qui verdoyaient vers 1900; mais Meïpe, création d'enfant, offre un mystère impénétrable (15).

§

L'*auteur* ayant reçu de l'histoire, emprunté à la vie, ou forgé à son gré, tel ou tel nom, comment l'*écrivain* va-t-il le manier? Cela dépendra beaucoup de la nature de l'œuvre, car, à la base de toute œuvre littéraire, on

(15) Pour être complet, il faudrait dire un mot des noms de lieux. Mais ils sont rarement inventés. Cochons-sur-Marne annonce une satire particulièrement virulente dont la justice pourrait avoir à connaître. Racine préférait dire: « Une petite ville de Basse-Normandie. »

trouve ou le conte, ou la chanson, lesquels ne font pas du nom propre le même usage.

Dans la catégorie du conte, — histoire proprement dite, épopée, tragédie classique, roman de tous les temps, — un point indispensable est la crédibilité. Pour l'obtenir, l'écrivain doit consentir de grands sacrifices, car il ne serait pas écrivain, son œuvre resterait en deçà de la littérature, s'il n'y avait en lui un chanteur, et pourtant l'homme qui raconte ne doit pas trop chanter. Combien Saint-Simon se fait mieux croire que Jean-Jacques ou Michelet! Homère et la *Chanson de Roland* se contentent de la mélopée mnémonique des aèdes ambulants. Le raffinement de la « rima terza » serait une faute si Dante parlait de la terre. Les deux épopées de Milton écartent la rime. Corneille jugeait avec Aristote que le théâtre doit employer « les vers qui sont le moins vers (16) », c'est-à-dire, chez nous, l'alexandrin, et rimé sans éclat. Aussi Corneille vieux blâmait-il sa lyrique jeunesse pour avoir inséré, parmi les alexandrins à rime plate, des mesures plus savantes qui nuisaient à l'illusion.

C'est par là, dit-il, que les stances du *Cid* sont inexcusables, et les mots *peine* et *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poète, qui n'a rien de naturel du côté de l'auteur.

Nous voici bien au centre de notre problème: Corneille oppose l'auteur qui veut trouver créance au chanteur qui voudrait « jouer », et il se trouve justement que l'un des jeux des stances du *Cid* est le rappel obsédant d'un nom propre.

Ainsi, le fidèle conteur doit s'effacer, faire semblant d'ignorer les secrets variés des noms de ses personnages, et ne nommer ceux-ci que selon les besoins de son exposé. En matière de noms, un seul procédé lui est permis, qui est à peine un artifice: l'accumulation. Il lui arrive en effet d'avoir à représenter une bataille, un conseil de

(16) Emile Henriot, *Retour à Corneille*, le *Temps*, 13 novembre 1934.

guerre, ou toute une suite d'opérations; alors l'énumération pressée donnera une impression de grandeur qui peut atteindre au sublime, au vertige ou à l'horrible. Il serait trop facile d'en citer des exemples. Le lecteur peut se reporter à ces vers pleins de noms propres que je citais au début. En voici un de plus, qui montre l'histoire installée dans la satire :

Maupas, Morny, Magnan, Saint-Arnaud, Bonaparte,
Cinq hommes, cinq bandits!
(*Les Châtiments.*)

L'essentiel est que l'énumération, par sa naïveté vraie ou feinte, son pouvoir massif, quantitatif, donc grossier, désarme la défiance, et par là convient au narrateur. Passagère, elle marque un moment épique, brève incursion dans le temps ou l'espace; c'est Villon énumérant les Dames d'antan, ou Vigny, dans sa *Frégate,* faisant défiler les ports de France. Mais si elle est coutumière, elle atteste un tempérament épique. Jugé sur ce critère, Hugo est transparent. Tout chez lui, depuis l'Espagne (*Les Orientales,* Grenade) ou l'Asie (*Ballade XV*) jusqu'aux polémiques sociales ou religieuses, tout prend la forme de l'esquisse colossale brossée à coups de noms propres (17).

Mais le lyrique, lui, parle surtout de soi; il ne fait nul semblant d'impartialité, ni de parler à ses auditeurs leur langage le plus dépouillé. Les trésors de l'art font partie de ses secrets, et plus il en déploie, mieux il se révèle. Si donc il a conscience des valeurs du nom propre, il ne manque pas de nous en faire part. C'est un trait de lyrisme que cette peinture de l'orgueil par un nom qui s'étale:

Guglielmo Aldobrandesco fu mio padre
(*Purgatoire,* XI, 59.)

(17) Pendant à la ballade de Villon:
« Où donc est Thèbes? », dit Babylone pensive;
Thèbes demande: « Où donc est Ninive? » Et Ninive
S'écrie : « Où donc est Tyr? »
(*Contemplations,* VI.)

Lyrisme encore, ce déclenchement de sonorités grotesques:

> Gambade, ô Dombidau, pour l'onomatopée!
> (*Châtiments.*)

et cette subtilité de Jules Laforgue, que je crois sans parallèle:

> Un air divin, et qui veut que l'on s'aime,
> S'in-Pan-filtre, et sème...

et lyrisme encore, cette atrocité, dans *Othello:*

> And of the Cannibals that each other eat:
> The Anthropophagi!

La secrète puissance d'un nom n'est pas seulement soulignée chez le lyrique par le sens du contexte; elle est encore généralement exaltée par la place qu'il lui assigne. Une forte position est le début. Le nom ainsi placé plante le décor et donne le ton. « Jérusalem! ô l'éclat mourant de ce nom! » Ainsi commence un livre de Loti. Dans le vers, ce coup de baguette est souvent doublé:

> Italie! Italie! ah! pleure tes collines!
> (LAMARTINE.)
>
> Sinaï! Sinaï! quelle nuit sur ta cime!
> (*Id.*)
>
> Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée.
> (VIGNY.)

Exceptionnellement, le poète pourra même frapper trois coups:

> Lazare! Lazare! Lazare!
> Lève-toi!
> (*Châtiments.*)
>
> Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
> (*Ibid.*)

Mais le nom n'a toute sa force qu'en fin de période et particulièrement en fin de vers, surtout si le vers est rimé. A cette place, au lieu de communiquer sa vibration

au texte, c'est lui qui est annoncé et mis en vibration, et, dans le silence qui le suit, ses échos se prolongent indéfiniment. Voici Roland sonnant du cor:

> Non sonó si terribilmente Orlando
> (*Inferno*, XXXI, 18.)

Cortez, contemplant le Pacifique (fin d'un sonnet) :

> Silent, upon a peak in Darien.
> (KEATS.)

un ressac décrit par un nom en *s* et *r*, annoncé deux fois par *s* et *r* :

> Sur la plage sonore où la mer de Sorrente

le chant de la mer et du vent sur des rivages éloignés, rendu par deux *i*, dont le second est long et se perd dans une sifflante douce et longue:

> Whether beyond the stormy Hebrides...
> (MILTON.)

Même effet, mais final, donc plus fort:

> ...Among the farthest Hebrides.
> (WORDSWORTH.)

Effet analogue chez Baudelaire, mais distance dans le temps (un *u*, deux *i* et un *r*) :

> Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre.

Les hémistiches de l'alexandrin peuvent aussi commencer ou finir sur des noms, mais alors l'espace manque et on touche à l'énumération épique :

> La fille de Minos et de Pasiphaé

ou panoramique :

> Rocs de la Fragona, cirque du Marboré.

Si les quatre points stratégiques sont occupés, l'encombrement est pénible, en raison de la densité particulière aux noms propres:

> Larcher contre Arouet et Cicchi contre Dante.
> (*L'Ane*.)

En outre, on perçoit un double mouvement de bascule. L'effet de roulis est encore trop marqué dans

Young, le penseur des nuits, Wordsworth l'esprit des lacs.
(*Ibid.*)

A quoi sert Cracovie, à quoi sert Salamanque?
(*Ibid.*)

Cloîtré dans Loriquet et muré dans Laharpe
(*Contemplations.*)

Mais ce balancement peut décrire avec bonheur un dilemme:

Pourquoi Charybde-tragédie
Si près de Scylla-comédie?
(*Lysistrata.*)

Voici enfin deux cas tout différents:

Après Turenne, après Xaintraille, après Lahire,
(*Châtiments.*)

Soudain, joyeux, il dit: « Grouchy! » — C'était Blücher!
(*Ibid.*)

Dans le premier vers, énumération épique, mais élan lyrique, associés par un rythme ternaire. Dans le second, plus de balancement sur place, mais montée haletante (deux syllabes quatre fois), puis écroulement.

§

Comment le traducteur doit-il traiter les noms propres? En leur appliquant la règle d'or de son art: *une traduction doit s'efforcer de communiquer tous les plaisirs que dispensa l'original au moment où il parut.* Trois cas se présentent ici.

Tantôt, le nom envisagé est de ceux qui désignent sans qualifier. Il faut le transcrire aussi exactement que le permettent les différences éventuelles d'alphabets, le temps étant passé, nous l'avons vu, où nous en prenions à notre aise avec les noms étrangers. Toutefois, il faut tenir compte des usages des peuples et de l'esprit du texte. Rafaelo ne surprend pas en Italie; donc, chez nous, son équivalent psychologique est Raphaël, comme notre

Orcades rend Orkney si le texte anglais est normal. Tout usage ayant ses petits mystères, nous rejetons Island et Ireland, mais acceptons Shetland, et traduisons White House, bien que nous gardions White City. Il faudra parfois un peu d'adresse et ne pas traduire mot pour mot « The Duchess of Argyle was not English ». Ici, en somme, aucune difficulté sérieuse.

Il n'y en a pas davantage quand le nom est clair sobriquet, pur Avis au Lecteur. Dans ce cas, ne pas traduire est trahir. Mais que de traducteurs n'y ont pas songé! Pour les Anglais, le pasteur de Wakefield — et non le vicaire — est le frais et naïf Docteur Primevère. Balzac a soin de nous dire au sujet de Gaudissart: « Jamais nom ne fut plus en harmonie... Vêtement, corps, esprit, figure s'accordaient pour mettre de la gaudisserie, de la gaudriole en toute sa personne »; après cela, quel translateur a le droit de conserver Gaudissart?

Le dictionnaire enseigne que « twist » signifie torsion, corde, tresse, mauvais pli mental ou moral, et même tabac à chiquer tordu en cordelette. Donc, perpétuel contraste, dans l'original, entre le prénom chevaleresque et harmonieux Oliver, et le nom tortueux, sifflant et bas, imposé par une brute. Dans une même pièce de Shakespeare, le *Second Henry IV,* des juges sont appelée Borné et Silence, des recors: Croc et Piège, des recrues: Moisi, Ombre, Verrue, Faiblard et Taurillon, une fille d'auberge: Poupette Brûle-Draps, et sa patronne: Mme Vivement; tout cela doit-il nous échapper? Nous écrivons Pança à l'espagnole et l'accentuons à la française; ainsi, chez nous, il n'est plus rien, alors que l'Espagne entend Lapanse ou Pansu. Le Chevalier aussi porte un nom parlant, puisque M. L. Aranjo a révélé dernièrement (*Epoca,* juillet 1934) que « quijote » a désigné une pièce d'armure, le cuissart. Quant au cheval, c'est contre-sens de l'apparenter aux rosses, car son maître avait « rêvé huit jours à lui trouver un nom grand à sa fantaisie, éclatant et magnifique », et l'avait tiré de « rocin » (en arabe « rosin ») qui désigne un étalon de selle, à peu près un

destrier... De pareilles bévues, on composerait vite un petit livre.

Enfin, le nom a bien l'allure d'un sobriquet, mais l'intention de l'auteur est incertaine ou voilée. Il y a ici des cas embarrassants, où le traducteur doit se montrer. Daudet, par exemple, avait d'abord nommé son tueur de lions Barbarin, mais la protestation d'une famille de ce nom lui fit adopter Tartarin. Il tenait donc à ces sonorités belliqueuses, et sans doute à l'évocation des Barbaresques ou des Tartares. Est-ce que, dans toutes les langues, Tartarin produit les mêmes effets? C'est douteux. Mais d'autre part Daudet n'aurait-il pas défendu à un traducteur d'étouffer cet écho des Alpilles (redoublé par Tarascon) et compté sur le livre pour éclairer le titre? Voici Copperfield, qui signifierait « terrain cuprifère » s'il était au dictionnaire; c'est un barbarisme clair, comme le serait « cuivrière ». Peu importe qu'avant Dickens il eût servi ou non comme patronyme. Pourquoi Dickens s'en est-il servi? Voulait-il, comme pour Oliver Twist, suggérer une ascension sociale difficile (il a souvent rappelé sa propre jeunesse misérable) en accolant à un prénom lyrique un nom matériel? Ou bien ne voulait-il qu'un nom bien neutre, presque muet, comme Wakefield et tant de noms en -field? Traduire ou ne pas traduire? Pour mon compte, j'estime que la nuance ne valait pas la transposition. En tout cas, un nouveau traducteur ne pourrait plus toucher à Copperfield. En revanche, il devrait assurément nous interpréter le nom sinistre du parâtre Murdstone. L'intention de Dickens est criante; il s'agit d'un Rochemeurtre ou d'un Turoc.

Ces voisinages de noms étrangers et de noms français ne choqueraient pas. Le lecteur sait bien qu'il n'a dans les mains qu'une traduction et il serait reconnaissant. Ou devrait l'être.

Et maintenant, bonne chance aux romanciers, poètes, traducteurs et lecteurs. Puisse mon essai d'analyse leur faciliter leur tâche ou leur jeu. Il y a souvent plaisir à

déchiffrer un nom de personnage ou un pseudonyme d'artiste. Il est curieux que les héroïnes de Vigny portent des noms en *a*, comme sa femme. Il est peut-être significatif que le Pauvre Lélian ait d'abord grécisé comme Leconte de Lisle, puis créé des noms du Nord que Maeterlinck semble avoir imités...

En résumé, j'aimerais avoir établi que le nom propre, négligé de certains, et que les autres ont employé avec plus ou moins de discrétion ou d'adresse, est un authentique élément de style, capable de nous renseigner sur un artiste, une œuvre ou une époque.

ÉMILE SAILLENS.

L'ACCORDÉON SOLO

—

VISITES

A Charles Vildrac.

Le paradis délègue son oiseau
A mes songeries et me tire
Hors du monde abscons et falot
Où — foin des modes! — je soupire.

L'ange gardien de ma tristesse,
— L'ange gardien des enfançons —
Me suit, forme vague et traîtresse
En ectoplasme ou en coton.

Me visitent, avec les songes,
Les souvenirs infortunés
Qui s'asseyent — s'ils ne s'allongent! —
Autour de mon cœur nouveau-né.

Mais l'espoir fait-il des visites?
Las, las! Voilà que vient l'été!...
S'il venait!... Il sonne... J'hésite :
...On ne nous a pas présentés.

—

COTE

S'agite le Crédit Foncier.
— Les champs ondulés par la brise. —
La rente affole l'épicier,
Les potasses sont indécises.

Vive hausse des mines d'or.
— Prospecteur las raclant sa terre —
Le produit chimique s'endort,
Reprise aiguë des cuprifères.

Les bleus chemins de fer hésitent
— Dans leurs flancs partir d'un seul coup! —
Dans d'assez étroites limites
Valse le pétrole à Bacou.

Fermes valeurs métallurgiques
— Les cubilots sont infernaux.
Le sang de l'acier satanique
Bat au cœur blanc des hauts-fourneaux. —

Les diamantifères progressent.
— Brute ardente du Transvaal
Qui joint son claim, saoul sans ivresse,
Equestre, au cri sûr du chacal. —

Résistent les Pang-Mexico.
La Pechblende a baissé en Bourse.
— A Chinkoblow, dans les Congo
Le radium tapi dans la brousse... —

— Un singe crie comme à la bourse des voleurs,
Les ananas mûrissent sous les palmes.
Un singe crie comme à la bourse des valeurs. —
Caoutchoucs calmes.

—

PHILOSOPHIE DU CALEMBOUR

Tapie au fond du calembour
Dort la sagesse déguisée;
Ainsi la graine humble et rusée
Se terre au flanc gras d'un labour.

Le monde est une poupée russe
Qui se dédouble à l'infini.
Prestidigitateur, emmi
Le jeu ventru, sois plein d'astuce.

Au creux des mots, de leur cocasse
Accouplement un rien pervers,
Trouve Minerve aux yeux de fer
Ou l'Evidence épaisse et grasse.

Poëte, sois pas négligent
De l'or du Hasard que déverse
Cette tonne, le mot en perce.
Le dieu Calembour est d'argent.

L'homme marche dans les symboles.
— Baudelaire a dit. — Chaque jour
Correspondance pour l'Humour
Au train des mots et des paroles.

Le contenu alme et divin
Transfigure le vase indigne.
La sagesse n'a pas de signe.
Dans les petits pots le bon vin.

La vérité n'est qu'un hasard
Gisant au zinc des mots-poubelles.
J'ai trouvé ces rencontres belles.
Vider le calembour? Un art.

Dieu mineur, Calembour, je t'ai
Sondé les flancs avec mes pinces.
L'appel vivant d'un cri qui grince
C'est ton enfant qui l'a jeté.

Tout est en tout, je dis en tout.
Le jeu des mots n'est pas hostile
Aus sagesses drues et viriles
Le désert s'égale au Pérou.

Le hasard est prémédité
Par un dieu malin qui ricane
Des mystères verbaux émane
Le souffle appelé vérité.

—

ACCORDEON INTIME

A Madame Georges Duhamel.

(Eon : émanation éternelle de Dieu.)
PHILOSOPHIE GNOSTIQUE.

Bien sûr, on peut être guitare
Etre flûte ou bien tympanon,
Tambour de basque, orgue, mais non
On est cet instrument bizarre.

Le luth solitaire gazouille
La harpe rêve en do fa mi,
L'orgue d'un seul bloc a frémi,
Le cor s'égosille et bredouille.

Mon accordéon se replie
Sur son secret, son râle, son
Rythme lent, sa veule chanson,
Son rêve et sa mélancolie.

O, parler comme séraphiques
La syrinx, la trompe d'airain!
Ah! pouvoir tirer de ses reins
Des ferveurs moins mélancoliques.

L'accordéon qui fait aux filles,
Lasses des nuits, les pieds ardents
— L'accordéon des tangos lents
Et du vin noir sous les charmilles. —

Cache mon âme dans un ventre
De cuir fourbu noir et plissé
Et moud un rythme harassé
Où le feint désespoir est chantre.

En mes replis dorment des mondes
Qu'on éveille en touchant du doigt
Le clavier, éveilleur sournois
De soupirs et de chants immondes.

Dans mes replis court la vermine
Des secrets grouillants et sans nom,
Impudicités de guenon
Et soudain des pudeurs d'hermine.

Insomnieuses, mes pensées
Dansent des bostons nasillards
Et mes borborygmes épars
Se groupent en javas lassées.

Quoi! tout le monde est-il le maître
D'être tuba, triangle ou cor?

Allez, c'est des drôles de corps
Que ces gens, jamais contents d'être...

Un dieu, quand même, est en moi-même
Dieu mineur qui souffle le vent,
Dieu bref, dieu humble, dieu vivant
Dieu que j'adore et dieu qui m'aime.

Mon âme est dans l'accordéon
Et fait ce qu'elle peut, en somme
Pour chanter l'orgueil d'être un homme,
Mon âme est dans l'accord d'Eon.

—

OREILLE

Il a dit : « C'est une conque
Un coquillage de chair... »
Ah! la plus pure des conques
A sauver des flots ouverts!...

C'est une coupe à murmures
Dédiée aux purs secrets.
Il n'y faut point la souillure
Du mot louche ou inquiet.

Chasse la volupté trouble
Qui rôde au contour des mots
Filtre ta candeur et double
L'alme paix de tes propos.

Faut choisir les confidences
Et châtrer tous les serments
Et les dangereux silences
Sensuels, tièdes et lents.

Car les silences perfides
Vibrants aux matins d'amour
Rosiraient l'ourlet limpide
Plus qu'un mot torride et lourd.

Crains l'audace pourpre et sombre
Des mots d'odeurs surchargés

Laisse au jardin la fleur d'ombre,
Le faux lis d'ardeur gorgé.

Ne faut mettre dans l'oreille
Que des mots roses et blancs,
Des mots de nacre vermeille
Pareils à des fronts d'enfants.

Il faut bien qu'on sache qu'onques,
— Serrés en de frais bouquets —
On ne trempa dans la conque
Que la rose et le muguet.

SUZANNE PEUTEUIL

LA PRÉTENDUE POLITIQUE DE PAIX DE BISMARCK

—

Les conditions de paix qui nous furent imposées en 1871 ne paraissent avoir été débattues dans aucun Conseil. En dessous de l'Empereur, le gouvernement prussien se composait de trois dignitaires *en réalité* indépendants l'un de l'autre : Bismarck, Roon et Moltke. Roon était resté à Berlin. Guillaume ne tenait pas à Versailles de Conseils où il ait entendu contradictoirement Bismarck et Moltke : il recevait leurs « rapports » séparément, les approuvait ou en exigeait la modification. En ce qui concerne les conditions de paix, Bismarck a toujours prétendu avoir fait une concession à « l'opinion des militaires » : il consentit à l'annexion de Metz. « Pour moi, le principe dominant dans le tracé, c'est l'idiome, » dira-t-il plus tard à Courcel. Pourtant, dès le 7 août 1870, il annonçait qu'il exigerait Metz (1). Il a donc bien peu résisté à son annexion.

Le 21 janvier 1871, Thiers ayant protesté contre la cession de Belfort, Bismarck consulta Moltke avant de proposer à l'Empereur de consentir à nous laisser cette ville. Mais après la signature des préliminaires de paix, les généraux les blâmèrent et le général de Fabrice dit à Jules Favre : « Le parti militaire critique les préliminaires de paix et juge opportun de profiter de la guerre civile pour en aggraver les clauses. » Le plus éminent de ces critiqueurs était Moltke. Il en résulta des froissements entre Bismarck et lui. En février 1872, Unruh notera que ces deux hommes « ne se parlaient plus,

(1) Lucius : *Bismarck-Erinnerungen*, p. 35.

s'ignoraient » (2). Mais on aurait tort d'en conclure que leurs idées étaient fort différentes : il n'y avait dissentiment entre eux que sur des questions d'opportunité et des points de détail.

Les différences de vues entre Bismarck et Guillaume étaient certainement plus grandes; dès le 18 avril 1871, Lucius notera que Bismarck parle de l'empereur « sans ménagement ». Mais les péripéties précises de leurs dissentiments nous sont en général inconnues. Bismarck, quand il allait présenter ses « rapports » à Guillaume, causait avec lui de l'avenir. Les rapports présentés représentaient la réalisation des points sur lesquels ils étaient tombés d'accord précédemment. Sur les points restés litigieux, nous ne sommes renseignés que d'une façon accidentelle et incomplète, et cependant ce seraient ces points litigieux qui feraient connaître la vraie pensée de Bismarck. L'erreur des historiens, quand ils ont abordé l'étude de la politique de Bismarck d'après les textes de la *Grosse Politik,* a été de croire qu'ils représentaient le fond de sa pensée. Ils représentent seulement ce qu'il jugeait utile d'en faire connaître à ses collaborateurs. Quand, en mai 1888, le kronprinz Guillaume écrira une remarque compromettante sur un rapport de Reuss, Bismarck annotera : « A mettre aux documents secrets à cause des notes de S. A. I. » Les remarques qui eussent pu faire connaître le fond de sa pensée, Bismarck évitait de les écrire. Pour la reconstituer, il faut raisonner en s'appuyant sur les quelques indices qui en restent. Les écrivains modernes ont répété à l'envi que ce qui caractérisait Bismarck était qu'il avait toujours annoncé publiquement ce qu'il voulait faire : c'est absolument faux depuis 1871, et ce n'était vrai auparavant qu'avec bien des réserves.

Les critiques des militaires au sujet de l'insuffisance des conditions de paix trouvèrent d'abord une confirmation dans ce qu'annonça à l'envi la presse française en 1871, « que nous prendrions notre revanche ». Guil-

(2) *Erinnerungen*, p. 321; Matter : *Bismarck*, III, 317.

laume en fut fort impressionné et son inquiétude se marqua dans sa résistance à consentir à l'évacuation anticipée du territoire. Bismarck en 1871 opposait aux critiques l'intérêt qu'il y avait à avoir un gouvernement français fort pour pouvoir en obtenir le paiement de l'indemnité de guerre. Mais ce point de vue sordide ne fut pas ce qui décida surtout Guillaume, il avait des sentiments plus élevés : « Je tiens à ne négliger aucun moyen de maintenir la paix, dit-il à Gontaut-Biron le 10 janvier 1872; c'est dans ce sens que mes instructions sont données à mon chancelier. » Guillaume se trouva donc vite en désaccord avec Bismarck : ce dernier était d'accord avec Moltke sur la nécessité d'aggraver les conditions de paix, mais conseillait d'attendre la fin du paiement de l'indemnité pour y procéder, tandis que Moltke passait pour plus pressé. L'Empereur, au contraire, voulait simplement l'exécution *loyale* des conditions de paix, mais naturellement sous condition que nous ferions de même. Il était d'accord avec Bismarck pour admettre que Thiers semblait en avoir l'intention, mais il ne prêtait pas les mêmes intentions à Gambetta. Aussi le prince Charles, frère de Guillaume, le 12 janvier 1872, ne croyait-il pas au maintien de la paix si le tribun arrivait au pouvoir. Le 23 avril suivant, Moltke exprima à Gontaut la pensée de la plupart des chefs allemands quand il lui dit : « M. Thiers s'occupe joliment de refaire votre armée; au printemps prochain, elle sera sur un pied formidable et très en état de recommencer la guerre... Votre avenir n'est pas rassurant. Voilà M. Gambetta qui a exercé la dictature, à qui personne ne peut refuser au moins une très grande énergie; il a de la popularité, il peut reprendre le pouvoir. Ah! si la fusion était faite, ce serait bien plus rassurant. » Quand Moltke parlait ainsi, l'Assemblée Nationale discutait l'adoption du service obligatoire. Bismarck, pour l'empêcher, avait fait répandre par le *Daily Telegraph* le 18 précédent le bruit qu'il ne donnerait pas aux Français le temps de se rendre dangereux et qu'il prendrait les devants; « ce n'était peut-être pas très chevaleresque, mais avec des bêtes féroces,

les procédés chevaleresques ne sont pas de mise »; le comte d'Arnim allait quitter Berlin, porteur d'un ultimatum; il exigerait l'engagement de renoncer au service obligatoire, sinon, la France serait envahie, condamnée à une indemnité formidable et à une nouvelle cession de territoire. Deux jours auparavant, Arnim avait été chargé de prévenir que toute tentative de la France de contracter une alliance provoquerait de la « méfiance ». La manœuvre échoua cependant parce que, dès le 19, une communication du gouvernement allemand (par ordre de qui?) avait démenti les bruits de mésintelligence avec la France.

En France, en 1872, on discutait dans un esprit de parti le régime politique à adopter; en Allemagne, on causait de ce sujet en se plaçant au point de vue de l'intérêt de l'Allemagne. Le 23 octobre, Arnim proposa de retirer à M. Thiers « l'appui moral » qui lui avait été fourni jusqu'alors, de façon à favoriser nos dissensions. Bismarck le désapprouva, « la République française servant utilement d'exemple à ne pas suivre. » C'était la première fois qu'il exprimait cette idée. Mais il ne donna à Arnim aucun ordre spécial d'appuyer M. Thiers. Celui-ci, mis en minorité par les monarchistes de l'Assemblée le 18 novembre et le 5 décembre 1872, fut renversé par eux le 24 mai.

Bismarck fut mécontent de la chute de Thiers; dès le 5 décembre précédent, il avait exprimé l'idée que le « principal danger à l'avenir commencerait au moment où la France paraîtrait de nouveau capable d'alliance aux cours monarchiques d'Europe. » Le gouvernement de Mac-Mahon, établi pour introduire la Monarchie, pouvait amener la réalisation de ce danger; Guillaume, au contraire, avait de la sympathie pour Mac-Mahon et anonçait partout qu'il n'avait pas la moindre intention de faire la guerre à la France. Bismarck en juin annonça de nouveau qu'il allait démissionner; personne n'y crut; mais cette menace de démission n'était-elle pas l'indice de divergences de vues sur la politique extérieure entre l'Empereur et le Chancelier?

Le 3 août, le comte de Paris alla à Frohsdorf : la « fusion » était faite. Le rétablissement de la Monarchie semblait imminent. Or, le comte de Chambord, ce vieux naïf qui se croyait le « pilote nécessaire » et ne comprenait rien à la politique, avait écrit le 10 mai 1871 : « L'indépendance de la papauté m'est chère et je suis décidé à lui obtenir d'efficaces garanties. » Les Italiens en avaient pris note et c'était par ménagement diplomatique que le comte de Launay, ambassadeur d'Italie à Berlin, déclara à Gontaut : « On ne redoute pas M. le comte de Chambord, mais le parti sur lequel il s'appuiera... La guerre peut en sortir. » Bismarck ne comptant pas sur le Tsar pour empêcher une restauration, prit à Vienne ses précautions pour ce cas : les conférences qui y eurent lieu entre les deux empereurs et leurs ministres « eurent pour résultat d'assurer, sinon dans un écrit, du moins par des paroles ressemblant fort à des engagements, l'entente entre l'Allemagne et l'Autriche et leur union au cas où la France voudrait faire la guerre » (3).

Le 15 septembre 1873, l'armée allemande devait évacuer la France, le paiement de l'indemnité de guerre devant être achevé ce jour-là. Gontaut, ayant vu l'impératrice Augusta le 12 septembre, elle lui dit : « Votre situation dans l'avenir sera peut-être plus délicate et plus difficile qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, c'est-à-dire *tant que vous avez été en compte avec l'Allemagne* ». En parlant ainsi, elle rapportait évidemment ce qu'elle avait appris de l'Empereur. Un « titulaire élevé de l'armée allemande » avait aussi parlé à Polignac de la guerre comme prochaine. Le sujet choisi par Bismarck pour la provoquer fut des mandements d'évêques critiquant le Kulturkampf. Les militaires allemands, pour justifier les menaces de guerre à ce sujet, disaient que leur armée n'était plus supérieure à la nôtre que par son artillerie et qu'il fallait en profiter pendant qu'il en était encore temps. Les griefs contre les évêques paraissaient cependant de plus en plus insuffisants pour justifier une guerre quand, le 10 février

(3) Gontaut-Biron : *Mon ambassade*, 407-415.

1874, la reine Victoria écrivit à Guillaume une lettre pour blâmer cette campagne. Bismarck l'arrêta le 19 suivant.

Du 4 mars au 17 avril, Bismarck fut douloureusement malade. En mai, il inventa un nouveau moyen de déchaîner la guerre; le renouvellement d'une candidature allemande au trône d'Espagne. Andrassy fut stupéfait quand le comte Karolyi, l'ambassadeur d'Autriche à Berlin, le lui annonça. D'après Karolyi, Bismarck était homme, s'il avait eu une fois un désir, à y revenir dès que l'occasion s'en présenterait. « Humilier la France, écrivit-il le 13 juin, est un des buts de sa vie, et si pour l'exécution de ses plans il avait besoin d'une nouvelle guerre, il ne reculerait pas devant elle si le moment lui semblait propice. » Bismarck s'entendit sous main avec Serrano, mais une difficulté se présenta : en février, les trois cours impériales avaient convenu de ne pas le reconnaître; Andrassy eut de la peine à faire violer cet engagement par François-Joseph; quand au Tsar, il repoussa les insinuations de Bismarck. Les manœuvres se prolongèrent jusqu'au 17 octobre, mais ce jour-là, Guillaume en témoigna de nouveau sa désapprobation si publiquement que, le 18 ou 19, Bülow annonça au chargé d'affaires de Russie que l'Allemagne « retirait son épingle du jeu ».

Le 25 suivant, Hohenlohe étant allé voir l'Empereur, celui-ci lui parla de la phrase finale du discours du trône, préparé par Bismarck : elle réfutait les soupçons par lesquels les puissances étrangères « calomniaient le gouvernement allemand ». L'Empereur « exprima la crainte que l'on puisse en conclure que l'Allemagne voulait de nouveau faire la guerre à la France. Cela, il ne le voulait pas. Il était trop vieux pour commencer une guerre et il craignait que Bismarck ne l'entraîne peu à peu à en faire une. De là, sa méfiance ». Il semble bien cependant que la phrase fut prononcée le 29 suivant telle que Bismarck l'avait proposée : la Bourse baissa.

Tout prétexte de faire la guerre à la France manquant, fin janvier 1875, Bismarck s'accorda le plaisir d'ennuyer le chancelier Gortchakov et la Russie. Il profita d'une

absence de l'ambassadeur Reuss pour envoyer Radowitz à Pétersbourg avec l'ordre de « dire aux Russes toutes les choses désagréables qu'un fonctionnaire attaché d'une façon définitive n'aurait pas pu dire sans se rendre impossible ». Radowitz s'acquittait comme il le pouvait de cette commission ingrate quand, le 26 février, Bismarck reçut un renseignement qui changea le cours de ses idées : on lui dit que des marchands de chevaux avaient reçu l'ordre d'acheter en Allemagne 10.000 chevaux sans limite de prix. En vain le gouvernement français déclara cet ordre imaginaire, en vain l'ambassadeur et l'attaché militaire allemands à Paris déclarèrent-ils qu'ils ne pouvaient apercevoir chez nous aucun dessein de guerre; Bismarck affecta d'être fort inquiet et fit défendre l'exportation des chevaux. Hohenlohe étant venu à Berlin, le ministre de la guerre von Kameke lui dit vers le 21 mars : « Il faut attaquer la France avant qu'elle nous attaque; puisque la guerre ne peut plus être évitée, il vaut mieux la commencer l'année prochaine. » D'autres chefs militaires parlèrent de même. Le 24 mars, le grand-duc de Bade ayant dit qu'il espérait encore qu'on pourrait éviter la guerre, Hohenlohe lui répondit : J'en doute; c'est possible, mais pas vraisemblable. »

La crise se calmait cependant quand un nouvel incident la ralluma. Le 22 mars, l'Assemblée Nationale vota que les régiments d'infanterie (jusqu'alors de 3 bataillons et 21 compagnies) seraient désormais composés de 4 bataillons et 18 compagnies. L'infanterie française *sur le pied de paix* n'en était pas plus forte pour ça. M. de Moltke affecta d'y voir une *certitude* que notre armée compterait 144 bataillons de plus sur pied de guerre, jusqu'alors indéterminé. Il signala ce danger à Bismarck le 3 avril. Celui-ci fit commencer aussitôt une campagne de presse. Le 5 avril, le chef du Bureau de la presse (le conseiller Aegidi), publia dans la *Koelnische Zeitung* un premier article sonnant l'alarme; le 8, un article de la *Post*, intitulé : « La guerre est-elle en vue? » le commenta; le retentissement fut immense. Bismarck a toujours nié avoir inspiré ces deux articles, mais le 10, il fit publier dans la

Norddeutsche Allgemeine Zeitung un article approuvant leurs conclusions en ce qui concernait la France. De nouveau cependant, à l'orage succéda une accalmie : le 15, Guillaume dit à Polignac : « On a voulu nous brouiller; maintenant, tout est terminé. »

Vers le 17, Guillaume partit faire une cure à Wiesbaden. Les bruits de guerre recommencèrent à courir. Geffcken, le confident du kronprinz, a raconté ce qu'ils provoquèrent :

La grande duchesse de Bade attira l'attention de l'Empereur son père sur les bruits de guerre répandus par la presse. Il en fut très colère et revint à Berlin. Le lendemain matin (4 mai), il convoqua (pour le soir) un Conseil des ministres, ce qu'il faisait rarement et leur dit qu'il était très mécontent des rumeurs de guerre propagées par la presse, qu'il n'y avait pas le plus léger fondement réel à ce bruit et qu'il était résolu fermement à maintenir la paix. Il parla d'une façon si décidée que Bismarck vit aussitôt qu'il ne lui restait qu'à se soumettre, fit en conséquence volte-face et dit que les rumeurs de guerre étaient semées par la Bourse et les ultramontains. L'Empereur écouta d'abord cette explication avec méfiance, mais finalement fut persuadé par Bismarck qu'il en était ainsi...

Bismarck rentra chez lui et écrivit une lettre où il donnait sa démission, mais ne l'envoya pas. Il est probable qu'il méditait sur le moyen de forcer la main à l'Empereur. C'est du moins ce que supposa le kronprinz. De passage à Munich, il dit le 8 à Morier (l'envoyé anglais) :

« L'Empereur et moi nous sommes sans pouvoir à l'égard de Bismarck. » — « Je soutins, écrivit Morier, que ce n'était vrai que quand toute la nation est clairement du côté de Bismarck, ce qui ne serait certainement pas le cas pour une guerre d'agression contre la France. Nous échangeâmes alors quelques mots au sujet de la Belgique. Le Kronprinz dit que les intrigues ultramontaines auxquelles on s'y livrait étaient presque insupportables, je répondis que je n'en doutais pas, mais qu'il fallait tout de même les supporter... Le prince dit

ensuite que le pis de la situation était que son cher et bon ami Moltke, qu'il considère comme le plus grand génie militaire existant actuellement, est entièrement dénué d'idées politiques, que des arguments comme les miens seraient sans effet sur lui et qu'ayant imaginé que la France n'était pas assez battue et se relève plus rapidement qu'on n'aurait supposé, il ne cesse pas de représenter la nécessité d'une nouvelle guerre. »

Mais pendant ces derniers temps, les ambassadeurs français avaient répandu l'alarme à Londres et à Pétersbourg avec succès. L'Empereur de Russie était attendu à Berlin; le 9 mai à 2 h. 10 du matin, Lord Derby télégraphia à Russell d'appuyer ses efforts pour le maintien de la paix.

Le lendemain 10, le Tsar et Gortchakov arrivèrent à Berlin. Le second se rendit aussitôt chez Bismarck. Russell y était en train de s'acquitter de la mission confiée par la dépêche du 9; il y avait donné la forme d'une offre de bons offices. Bismarck les avait aussitôt refusés. La visite de Gortchakov ayant été annoncée, Russell partit aussitôt, mais rencontra le chancelier russe dans l'antichambre et fut ramené par lui chez Bismarck où tous deux insistèrent pour que l'on mette fin aux alarmes. Bismarck dut le promettre, et ayant compris que cette partie-là était définitivement perdue par lui, se décida le lendemain à envoyer la démission écrite le 4. Elle fut naturellement refusée.

Dans cet échec de Bismarck, les Anglais avaient eu plus de part que les Russes; ils avaient sollicité, en vain d'ailleurs, l'appui d'Andrassy et de Visconti-Venosta; de plus l'intervention anglaise fut justifiée publiquement par Derby à la Chambre des Lords; mais Bismarck ne se laissa pas entraîner à se montrer hostile contre l'Angleterre pour cette raison. Il se borna à témoigner une haine plus vive à Gontaut et à Gortchakov, et cela parce qu'il croyait pouvoir le faire sans inconvénient. Le but qu'il s'était proposé de tout temps était une Triple Alliance. « Nous sommes cinq grandes puissances en Europe, dira-t-il plus tard à Sabourov (il ne considérait

pas encore l'Italie comme une grande puissance en 1878); je veux être du groupe de trois parce qu'il est le plus fort. L'antagonisme de l'Angleterre et de l'Autriche contre la Russie étant à mes yeux irréductible et une alliance franco-allemande impossible, je dois chercher à être l'allié des deux autres. » C'était déjà la politique de Metternich, de Castlereagh et de Hardenberg. Bismarck était convaincu qu'il ne devait jamais l'abandonner que momentanément, mais c'était précisément ce qui avait fait la différence de ses idées politiques et de celles de ses compétiteurs prussiens de 1850 à 1866. Ceux-ci ne croyaient pouvoir cesser d'être les clients de l'Autriche que s'ils devenaient ceux de la Russie. Depuis 1867, Bismarck comptait sur la question d'Orient pour faire reprendre à la Prusse sa place entre l'Autriche et l'Angleterre; l'alliance russe n'était pour lui qu'un pis-aller, un moyen d'obtenir des services de la Russie, tout en évitant le plus possible de s'engager avec elle. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, réfléchissant à la ligne de conduite qu'il allait suivre, il se demanda quelle serait sa situation au lendemain d'une guerre de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Allemagne contre la Russie. Cette coalition serait victorieuse, c'était évident; mais, quand il s'agirait de partager le butin, il serait sûr que l'Autriche et l'Allemagne ne s'entendraient pas, et, comme Bismarck se savait suspecté par les Anglais de desseins sur les Pays-Bas, il s'attendait pour ce cas à une coalition anglo-franco-autrichienne contre l'Allemagne. Bismarck comprit que, pour l'éviter, il lui fallait de toute nécessité *écraser la France pendant la lutte de l'Autriche et de l'Angleterre contre la Russie*. La guerre en Orient serait bien plus indécise et l'Allemagne, débarrassée de la France, imposerait aisément en Orient les solutions qui lui seraient les plus avantageuses. La situation rêvée pouvait se produire spontanément et Bismarck était bien convaincu que ça arriverait, mais comme il désirait fort la voir se produire, il était résolu à y aider. Les artifices qu'il employa dans ce but, non moins que quelques-unes de ses notes marginales nous aident à comprendre les motifs de ses ma-

chinations et les dangers qu'elles nous ont fait courir.

A peine Bismarck avait-il conçu ce plan que des circonstances se produisirent qui semblaient devoir en permettre la réalisation : en juillet 1875, une insurrection ayant éclaté en Bosnie et en Herzégovine, les divergences de vues entre l'Autriche et l'Angleterre d'une part, la Russie de l'autre, rallumèrent leur antagonisme. Vers janvier 1876, Bismarck essaya d'en profiter et envoya le conseiller intime Lothar Bucher en mission à Londres pour y offrir de conclure une alliance. Le comte de Munster, l'ambassadeur allemand, « sachant que l'Angleterre n'était pas mûre pour une alliance, conseilla en vain avec instance de ne faire aucune démarche dans cette direction ».

Quoique encouragé par Beaconsfield à négocier, Derby fit attendre six semaines sa réponse parce qu'il voulait voir plus clairement quelle assistance on attendait de l'Angleterre en échange de celle qu'on offrait; et finalement cette réponse fut négative. Derby croyait que Bismarck visait à annexer la Hollande et même d'autres pays : affaiblir la France équivalait pour Derby à créer une situation rendant plus difficile à l'Angleterre d'accomplir sa tâche primordiale: défendre les Pays-Bas. Evidemment, il avait deviné dans les propositions de Bismarck, dont on ignore complètement la teneur, une tentative pour lier par des promesses les mains à l'Angleterre afin de nous écraser de nouveau sans qu'elle intervienne, ou même avec son aide.

Mais l'Angleterre poursuivait un autre but : empêcher la Russie de s'emparer des Détroits; pour y réussir plus aisément, Beaconsfield voulait en conserver la possession à une Turquie forte. Les menaces d'une intervention russe en Orient augmentant, Beaconsfield songea à obtenir l'appui de l'Allemagne pour tenir la Russie en échec. Le 4 septembre, il écrivit à Derby : « Que désire Bismarck? Veut-il une compensation? Est-ce dans les parties allemandes de l'Autriche ou même dans celles de la Russie? » On ne sait si Derby répondit à cette question, mais le 17 octobre, Beaconsfield la réitéra en quelque sorte en

demandant à Derby : « Que penseriez-vous de la conclusion d'un traité avec l'Allemagne pour le maintien du *statu quo* en général? » Il semble que pour obéir à cette suggestion, Derby fit sonder Bülow par Russell, mais en termes si prudents que le secrétaire allemand ne comprit pas et que sa réponse n'éclaira en rien sur les intentions de Bismarck. Mais, la crise se développant et les négociations ayant pris fin par suite du refus opposé par la Porte le 20 janvier 1877 aux propositions de la Conférence des ambassadeurs, la déclaration de guerre de la Russie à la Turquie devint imminente. Bismarck essaya de profiter de cette situation pour aider à la réalisation de son plan : il commença par déchaîner une polémique de presse contre nous (23 janvier); puis il affecta d'être inquiet des armements et des intentions d'alliance de la Russie avec nous et demanda à Schweinitz « d'envoyer des rapports approfondis permettant de soumettre à l'Empereur les décisions à prendre »; le 30 janvier, Bülow écrivit à Schweinitz : « L'attitude de la Russie nous force d'entrer avec l'Autriche et l'Angleterre dans des rapports que nous avions évités jusqu'à présent. » En réalité, Bismarck avait déjà engagé avec l'Angleterre une négociation qui n'est connue que par quelques confidences anglaises. La première est révélée par un télégramme d'Harcourt (notre ambassadeur) à Decazes du 26 janvier.

Derby vient de me prévenir confidentiellement que tous ses renseignements tendent à prouver que *l'Allemagne regarde la guerre comme inévitable* et qu'elle la désire. Il ajoute qu'il reçoit toutes sortes d'insinuations officieuses venant du même pays pour engager l'Angleterre *à s'emparer de l'Egypte. Il m'a renouvelé l'assurance que le Cabinet britannique n'y avait jamais songé.*

Un rapport de Russell et d'autres renseignements poussèrent Derby à de nouvelles confidences aussi résumées par d'Harcourt le 7 :

Bismarck a fait à Londres des ouvretures en vue d'une alliance anglo-allemande qui, en même temps qu'elle donne-

rait aux deux Etats des garanties contre la Russie, assurerait à l'Allemagne une complète liberté d'action contre la France.

Derby compléta ces précautions par des confidences à Schouvaloff; celui-ci télégraphia le 19 février :

Bismarck a proposé à Derby une alliance offensive et défensive contre la France. Derby l'a refusée sans hésiter, prétextant que le sentiment national y serait contraire. Bismarck changea subitement son langage en disant que l'Empereur et lui allaient prouver au Tsar que son honneur était engagé à déclarer la guerre au Sultan et que la Russie pourrait compter sur l'appui de l'Allemagne à deux conditions : si la Russie se détachait de la France et si la guerre était courte.

Ce télégramme provoqua l'annotation suivante d'Alexandre II : « Cet homme est décidément fou. »

Bismarck dut se remettre à attendre. La déclaration de guerre de la Russie à la Turquie le 24 mai ayant aggravé la situation, il recommençait à chercher un prétexte de nous chercher querelle, en se montrant alarmé au sujet « des masses de troupes que nous avions en cantonnements sur notre frontière ». Le 16 mai ayant éclaté, il posa en principe « que l'ultramontanisme, c'est la guerre et que le gouvernement du 16 mai conduisait à l'ultramontanisme... Nous devons, déclara-t-il, nous opposer autant que nous le pouvons au raffermissement de la France. Je crois que nous y arriverons mieux si la maladie interne de la France devient chronique : une crise aiguë, comme un coup d'Etat, peut échouer, mais peut aussi conduire à la guérison. » Bismarck prêcha sur ce thème à Guillaume; ces arguments ne séduisirent guère le vieux monarque : il approuvait Mac-Mahon; il finit cependant par céder pour le cas d'un coup d'Etat; peut-être même le consentement de Guillaume à nous faire la guerre en cas de coup d'Etat était-il antérieur au 16 mai; dans ce cas, en effet, les Français se battant entre eux au moment de l'attaque allemande, celle-ci devait réussir plus facilement. Un empereur d'Allemagne

ne pouvait pas plus refuser de profiter de cette occasion qu'un Führer ne pourrait aujourd'hui refuser de tirer parti d'une lutte entre les deux Fronts.

La Russie étant en guerre, l'Angleterre et l'Autriche absorbées par la nécessité de garder la main libre pour s'y opposer, Bismarck pouvait agir sans danger d'intervention, mais il songea de plus à se procurer une alliée dans l'Italie, qui se montrait inquiète de ce que Mac-Mahon était regardé comme l'instrument du parti clérical. Vers juillet, il fit demander à la Consulta « s'il ne serait pas possible d'arriver à une alliance plus intime entre l'Allemagne et l'Italie. Le ministre des affaires étrangères d'Italie n'hésita pas à donner son adhésion à l'idée d'une union pour la défense commune ». Bismarck n'alla pas plus loin dans ses propositions. Il avait pour principe que les alliances qui ont le plus de chance d'être fécondes sont celles que l'on contracte en vue d'une prompte action. Le gouvernement italien, ennuyé de ne pas voir continuer la négociation, lui dépêcha Crispi. Bismarck lui promit de solliciter verbalement les ordres de l'Empereur pour une alliance « offensive et défensive ». L'a-t-il fait? C'est probable. Mais Guillaume para le coup. Ayant appris que Mac-Mahon formait un ministère Batbie-Depeyre pour faire son Coup d'Etat, il envoya un officier prévenir le maréchal que le Coup d'Etat, *c'était la guerre*. Mac-Mahon y renonça (3 *bis*). Bismarck a-t-il su qu'il avait échoué cette fois par suite d'une intervention de son maître? Je ne le crois pas. Je pense que celui-ci avait fait recommander le secret à Mac-Mahon.

Bismarck dut se remettre à guetter la conjoncture. L'arrivée des Russes devant Constantinople, l'entrée de la flotte anglaise dans la mer de Marmara, le traité de San-Stefano, le remplacement de Derby par Salisbury parurent la ramener. Schouvaloff para le coup. Le 30 mai, il signa en secret avec Salisbury un compromis modifiant le traité de San-Stefano; le Congrès qui devait s'assembler n'aurait plus à délibérer que sur des points secondaires. Il restait à Schouvaloff à faire approuver ce compromis

(3 *bis*) *Mercure de France*, CCLIX, p. 295-305.

par le Tsar. Allant à Pétersbourg, il s'arrêta à Friedrichsruhe.

Le Chancelier, dit Schouvaloff dans ses *Souvenirs,* fut très surpris lorsque je le mis au courant de mes arrangements avec les ministres anglais; il se montra, de prime abord, fort préoccupé de ce que nous avions négocié avec l'Angleterre au lieu de traiter avec l'Autriche...

Cette préoccupation se conçoit quand on songe que Bismarck venait de se faire payer des promesses faites par lui à l'Autriche en faisant signer par cette puissance son consentement à l'annulation de l'article 5 du traité de Prague concernant le Schleswig. Il dut attendre le Congrès de Berlin pour rendre publiquement à l'Autriche des services justifiant la concession que celle-ci avait faite.

Pendant ce Congrès, Bismarck, quoi qu'il en ait dit plus tard, ne fit rien pour aplanir les conflits entre l'Angleterre et la Russie. Le Congrès débuta par une crise au sujet de la Bulgarie méridionale; elle dura du 17 au 22 juin; pendant ce temps, Beaconsfield vit Bismarck plusieurs fois, mais ni dans ses lettres, ni dans son journal, ne dit que le chancelier lui ait parlé en faveur de la Russie. Leur conversation pendant un grand banquet chez Bismarck le 17 fit même noter à Beaconsfield : « Il est lié pieds et mains à l'Autriche, qu'il lui donne tort ou qu'il lui donne raison; et toujours il ajoute : Je me suis offert à l'Angleterre; pendant six semaines, Derby ne s'est point occupé de ma proposition, et après il l'a rejetée. » Le 21, ils se revirent chez Beaconsfield; celui-ci assura au chancelier qu'il ne céderait pas à la Russie sur la question en suspens. Bismarck invita alors Beaconsfield à venir dîner chez lui en famille. Après le repas, ils se retirèrent seuls dans une chambre et eurent ensemble une conversation d'une heure et demie, « la plus intéressante possible et uniquement politique ». Sur cette conversation Buckle n'a rien trouvé dans les papiers de Beaconsfield, mais l'essentiel en fut révélé à Eckardstein par Montague Corry (lord Rowton), le secrétaire parti-

culier de Beaconsfield, et Herbert de Bismarck confirma l'exactitude de ces confidences. « Bismarck, à brûle-pourpoint, proposa à Beaconsfield une alliance anglo-allemande. Beaconsfield fut d'abord « consterné » et répondit qu'il devait réfléchir avant de pouvoir répondre. Le même soir, il examina la proposition à fond avec Corry et résolut finalement d'accepter de la discuter. Dès le lendemain, une entrevue secrète eut lieu entre les deux hommes d'Etat. Beaconsfield y déclara qu'appréciant les grands avantages d'une telle alliance pour les deux parties et pour le maintien de la paix, il était prêt à examiner la proposition de près, mais qu'il devait demander un espace de temps assez long pour gagner peu à peu le Parlement et l'opinion publique à cette idée. Là-dessus, Bismarck demanda à Beaconsfield s'il permettait qu'Andrassy soit invité à prendre part aux pourparlers secrets subséquents. Beaconsfield y consentit et Andrassy fut présent aux négociations ultérieures. L'impression que Beaconsfield en eut fut que ses deux interlocuteurs avaient déjà pesé entre eux l'utilité d'une alliance austro-allemande et que la pensée d'y faire participer l'Angleterre venait d'Andrassy... Ayant raconté cela, Rowton ajouta que Beaconsfield pria Bismarck et Andrassy de ne pas parler de l'idée d'alliance à Salisbury. » Cette précaution n'augmenta pas la sympathie de Bismarck pour le second plénipotentiaire anglais : il le qualifia un an plus tard de « clergyman laïque, obstiné et maladroit ».

Le soir du 21, Beaconsfield avait appris que la Russie cédait; les entrevues secrètes eurent donc lieu dans une période où il ne restait plus de difficulté sérieuse; il n'y eut en effet de nouveau de débats un peu vifs que sur la question de Batoum, qui fut la dernière examinée par le Congrès. Mais bien des points avaient encore donné lieu à de petites discussions et c'est sous prétexte d'incliner Beaconsfield et Andrassy à faire des concessions aux Russes que Bismarck eut avec les premiers ces pourparlers qui leur donnaient toute sûreté de n'être pas gênés par l'Allemagne en cas de rupture avec la Russie. Il n'y a donc rien de vrai dans ce qu'a si souvent dit Bismarck

« qu'il avait été en quelque sorte le quatrième plénipotentiaire russe ». Mais comme il pouvait encore faire beaucoup de mal à la Russie, les représentants de cette puissance (qui d'ailleurs ignoraient ce qui s'était passé exactement) durent lui laisser accréditer cette légende.

Bismarck ne déploya ostensiblement d'énergie pendant le Congrès que contre les Balkaniques, et en particulier contre la Turquie, surtout pour la faire céder sur la question de la Bosnie et de l'Herzégovine, dont il voulait faire concéder l'occupation à l'Autriche. Seul, le plénipotentiaire italien Corti chercha à s'y opposer. Bismarck en fut très mécontent. Il avait, d'après Corti, fait entrevoir à ce diplomate la possibilité de l'occupation de la Tunisie par l'Italie. « Vous voulez donc nous brouiller avec la France? » lui aurait répondu l'Italien. Cette réponse aurait fait changer Bismarck et il se serait montré dès lors favorable à l'occupation de la Tunisie par la France. Il a donné comme raison de cette nouvelle attitude son désir de détourner la pensée de la France de l'Alsace-Lorraine en lui procurant une compensation ailleurs. Mais en réalité, ce qui l'incita surtout à se montrer favorable à nos entreprises coloniales est qu'elles dispersaient nos forces et augmentaient les surfaces de frottement entre nous et les autres puissances. C'est ce qui advint avec l'Angleterre et plus encore avec l'Italie.

Le Congrès de Berlin n'avait cependant pas provoqué la guerre anglo-russe désirée par Bismarck. Pour conclure une alliance contre la Russie ou contre la France, il fallait des prétextes et il n'y en avait pas à ce moment-là. L'explosion de mécontentement en Russie au sujet des résultats du Congrès vint fournir des arguments. Bismarck y trouva une raison pour de mauvais procédés envers cette puissance. Le traité de Berlin n'avait pas tout réglé : dans les commissions chargées de fixer les points de détail, les délégués allemands reçurent petit à petit des ordres de voter contre la Russie, qui se trouva par suite presque toujours en minorité, les délégués français et italiens paraissant, eux, n'avoir pas reçu d'ordre de voter toujours du même côté. Le Tsar fut exaspéré et,

le 15 août 1879, envoya à Guillaume une lettre où « il ne cachait pas les craintes qui le préoccupaient et dont les conséquences pouvaient devenir désastreuses pour les deux pays ». Bismarck affecta de voir une menace de guerre là où Alexandre II ne menaçait que de la fin de l'amitié entre les deux souverains : il extorqua à Guillaume la signature d'un traité d'alliance avec l'Autriche, où le seul adversaire désigné était la Russie (octobre 1879).

Pendant cette période, Bismarck avait changé d'attitude à notre égard. Il était très satisfait de la docilité de Waddington, notre ministre des affaires étrangères, qui croyait que l'attitude qui convenait à la France était de se placer à la suite de l'Allemagne et de l'Angleterre. En janvier 1879, Bismarck invita Saint-Vallier à venir le voir à Friedrichsruhe, lui exprima son mécontentement de l'appui que l'irrédentisme trouvait dans le gouvernement italien et lui dit : « Je crois que la poire tunisienne est mûre et qu'il est temps pour vous de la cueillir. » La Tunisie commençait à préoccuper fortement notre gouvernement. Waddington s'efforça de conserver l'appui de Bismarck. Quand le grand refroidissement de septembre 1879 entre la Russie et l'Allemagne devint un sujet de conversation, Waddington accourut à Dieppe voir Salisbury. Ce dernier écrivit à Beaconsfield le 19 :

J'ai eu Waddington toute la journée ici. Il est venu de lui-même, et semble-t-il pour me convaincre que si la Russie et l'Italie faisaient des plans pour attaquer l'Allemagne et l'Autriche, la France n'y prendrait point part; il a assuré à Bismarck dans les termes les plus positifs *qu'il pourrait compter sur la neutralité de la France.* Il me semblait tout à fait en peine de mettre en évidence son attachement à Bismarck.

Mais Bismarck voulut aussi savoir s'il pourrait compter sur l'appui de l'Angleterre contre la Russie. Le 27 septembre, Münster alla demander à Beaconsfield s'il serait disposé à contracter une alliance anglo-austro-allemande. Le Premier répondit « qu'il était toujours favorable à une entente avec l'Allemagne, mais qu'il ne pouvait se

dissimuler que toute démarche de la Grande-Bretagne qui semblerait hostile à la France serait envisagée avec défaveur et suspicion par la nation anglaise ». Münster n'étant pas revenu pour continuer la négociation, Beaconsfield lui fit dire par Salisbury le 15 octobre 1879 qu'en cas d'attaque de la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche, ces dernières pourraient être sûres de l'appui de l'Angleterre. « Je suppose, ajouta le Lord, que le service que vous désirez de nous serait de décider la France et l'Italie à garder la neutralité. » — « C'est cela. Metz et Strasbourg nous garantissent assez contre une attaque par le sud de notre frontière, mais elle est ouverte du côté de la Belgique et nous désirons être sûrs que vous ne toléreriez pas une attaque contre nous par là. » — « Vous pouvez le croire; je suis sûr que nous pourrions empêcher le gouvernement français de se joindre à la Russie contre vous. » Bismarck ne répondit pas à cette invitation indirecte à continuer la conversation. Evidemment, il croyait que l'Angleterre ne consentirait pas encore à signer le traité abandonnant la France qui était celui dont il avait besoin. *Il résolut d'attendre une conjoncture où l'un des deux pays aurait besoin de l'autre.* Quant à Beaconsfield, voici ce que Rowton raconta à son sujet à Eckardstein :

> Après son retour à Londres [en juillet 1878], Beaconsfield travailla sans cesse à familiariser le Parlement et l'opinion publique de l'Angleterre avec la pensée d'une telle alliance. Peu avant la chute de son Cabinet, pendant la campagne électorale d'avril 1880, il rédigea un projet de traité que je devais, le cas échéant, aller présenter en secret à Bismarck... C'était une alliance défensive avec toutes sortes de clauses.

Comme Bismarck s'y attendait, les maladresses de ses adversaires vinrent empirer leur position. En mars 1880, le gouvernement français mécontenta Alexandre II en refusant l'extradition du nihiliste Hartmann, auteur de l'attentat de Moscou. Si le remplacement de Beaconsfield par Gladstone en avril 1880 fut une grosse déception pour Bismarck, la signature du traité du Bardo le 12 mai

1881 nous aliéna l'Italie, puis la signature de celui des Trois Empereurs le 18 juin 1881 constitua un abandon de la France et de l'Italie par la Russie. Il y était dit en effet : « Dans le cas où l'une des trois Puissances se trouverait en guerre avec une quatrième grande puissance, les deux autres maintiendront à son égard une neutralité bienveillante. » Puis, par le traité de Belgrade du 28 juin 1881, la Serbie devint pour quelques années l'alliée de l'Autriche. L'Italie chercha alors à contracter une alliance avec l'Allemagne. Bismarck montra d'abord peu d'empressement à y consentir et exigea que l'Italie « passe par Vienne » pour obtenir ce qu'elle désirait : le traité de la Triple Alliance austro-germano-italienne finit cependant par se conclure; il fut signé le 20 mai 1882 à Vienne. Bismarck avait-il compris tout de suite la valeur décisive de l'alliance italienne pour l'Allemagne? On peut en douter, car il avait des préjugés sur la valeur militaire de la flotte et de l'armée italiennes, mais il vit l'importance de l'appui qu'il avait ainsi gagné, et l'année suivante il poussa l'Autriche à conclure un traité d'alliance avec la Roumanie (30 octobre 1883). Le Sultan, en novembre 1883, exprima à Radowitz son désir de contracter aussi une alliance avec l'Allemagne, mais Bismarck ne voulait la lui accorder qu'à l'heure où l'Allemagne en aurait besoin. Le roi d'Espagne Alphonse XII, qui avait été hué par les Parisiens quand il traversa notre capitale en septembre 1883 à son retour des manœuvres allemandes, désirait aussi contracter une alliance contre nous, mais Bismarck la lui fit attendre.

La situation de l'Allemagne était devenue aussi splendide que celle de la France était périlleuse. Mais Bismarck ne nous provoqua cependant pas à cette époque. Il savait en effet que Guillaume s'y opposerait et il n'avait pas l'intention de risquer de perdre sa place pour avoir le plaisir de nous écraser de nouveau : Bleichröder dira à Hohenlohe le 27 juin 1888 : « Avant tout, Bismarck songe à mettre son fils solidement en selle. C'est le principal mobile de ses actes et de ses pensées. » Bismarck se résigna d'autant plus facilement à nous laisser en paix

qu'une des conditions favorables pour nous attaquer manquait encore : le ministère Gladstone était encore au pouvoir et il n'y avait aucun espoir d'obtenir sa coopération contre nous. Quoique depuis le 13 septembre 1882 l'occupation de l'Egypte créât des difficultés incessantes entre l'Angleterre et nous, les libéraux anglais persistaient dans l'application de leur doctrine de se tenir le plus possible en dehors des querelles continentales. De plus, la Russie, depuis l'avènement d'Alexandre III, (13 mars 1881), était moins sûre que précédemment. Le nouveau Tsar avait, il est vrai, signé le traité des Trois Empereurs, négocié par son père, mais il n'avait pas hérité de celui-ci ses sympathies pour la Prusse qui avaient été si mal récompensées. En février 1882, il imposa, il est vrai, silence au général Skobeleff qui avait tenu des discours germanophobes, mais les Allemands auraient voulu qu'il fût disgracié, ce qui n'eut pas lieu. Quoique Bismarck, *avec une adresse prodigieuse*, fût arrivé à dissimuler aux Russes que l'alliance austro-allemande avait été conclue contre eux, ceux-ci avaient compris la nécessité pour eux d'avoir sur leurs frontières austro-allemandes des masse de troupes pouvant faciliter leur mobilisation et, disaient certains d'entre eux, troubler celle de leurs adversaires. Par suite, en 1882 et en 1883, des bruits alarmants coururent en Allemagne. Moltke et sa clientèle de l'état-major se déclaraient également alarmés des préparatifs français ou russes et réclamaient une guerre *préventive*. « Vous conviendrez que les Français devraient être fous s'ils vous attaquaient », disait à Moltke l'ambassadeur Odo Russell. « Parfaitement, répondait le maréchal, mais qui me garantit qu'ils ne deviennent pas fous? » (4) Dans l'hypothèse d'une guerre sur deux fronts, Moltke avait fait exposer à Bismarck son plan de guerre : il voulait, appuyé sur Strasbourg, Metz, Mayence et Coblentz, rester sur la défensive du côté de la France et prendre au contraire l'offensive contre la Russie. Bismarck était de l'avis opposé, objectant que, du

(4) Schweinitz, *Denkwürdigkeiten*, II, 127.

côté de la Russie, il n'y avait pas d'objets dont la prise de possession pût terminer la guerre (5). Son plan était avant tout d'éviter le plus possible la guerre sur deux fronts; s'il avait une grande préférence pour commencer la guerre par l'opération contre nous, cette préférence n'était pas absolument exclusive. Il comprenait bien qu'il serait possible que nous restions neutres en cas de guerre germano-russe (on a vu plus haut que Salisbury eut l'impression, fausse, semble-t-il, que Waddington avait donné à Bismarck l'assurance que nous resterions neutres dans ce cas), mais le second croyait que c'était très improbable, et pour ne pas être obligé par l'opinion publique d'attendre notre attaque en cas de guerre austro-russe, il déclarait que notre attaque, en cas de guerre germano-russe, était certaine; néanmoins, en joueur habile, il ne négligeait pas ce qu'il fallait faire pour se réserver la chance de notre neutralité dans ce cas et il y a là une des raisons pour lesquelles il avait des prévenances, tantôt pour la Russie, tantôt pour nous. Une autre cause des variations de son attitude était les sentiments de Guillaume; Bismarck se rendait compte de l'impossibilité de le décider à attaquer la Russie sans provocation de sa part. Il savait peut-être aussi que le kronprinz « était prêt, le cas échéant, à écrire *in extremis* au Tsar, lui rappelant l'entretien historique qu'ils avaient eu en juin 1880 et en appelant à son bon sens » (6). La préférence de Bismarck était donc toujours une attaque contre la France et il guettait toujours la survenance du cas où son maître avait pris l'engagement de nous attaquer. Le 13 mai 1883, il en prévenait Waddington.

Je n'ai pas à me mêler de vos affaires intérieures, lui dit-il, il n'y a qu'une éventualité que je suis forcé de surveiller : c'est celle d'un pouvoir nouveau s'établissant chez vous et obligé de chercher sa consolidation dans une guerre extérieure. Si votre gouvernement avait manqué d'énergie il y a deux mois au moment de l'anniversaire de la Commune, ce que je craignais serait arrivé; il se serait trouvé un général

(5) *Ibid.*, 174.
(6) *Ibid.*, 249.

pour prendre la tête du mouvement et peut-être des *princes* pour s'y associer (7).

De ce dessein de Bismarck de nous attaquer si un général ou un prince s'emparait chez nous du pouvoir, l'ambassadeur russe à Berlin Sabouroff entendit parler. Il comprit combien l'article I du traité du 18 juin 1881 (dont il était l'instigateur) était dangereux et il suggéra à son gouvernement de demander tout au moins la suppression de la fin de cet article qui était ainsi conçue :

Dans le cas spécial où l'une des parties contractantes obtiendrait de l'un de ses deux alliés un concours plus positif, la valeur obligatoire du présent article [neutralité bienveillante] restera en vigueur pour la troisième.

Il semble que Sabouroff conseilla directement au Tsar d'exiger pour le renouvellement du traité la suppression de cet alinéa. Giers eut l'impression que Sabouroff cherchait à le supplanter. Obéissant à l'ordre du Tsar, au cours d'un voyage en Allemagne et en Autriche il demanda la suppression de l'alinéa, mais en faisant savoir que l'initiative venait de Sabouroff dans l'espoir que Bismarck, mécontent de cet ambassadeur, se joindrait à lui, Giers, pour demander son remplacement. Il fit dans ce but à Kalnoky des confidences que celui-ci raconta ainsi à Reuss le 21 janvier 1884 :

Dans la conversation d'hier où Giers m'a fait toutes sortes de questions naïves [pour obtenir la suppression du 3e alinéa], il est devenu clair petit à petit que Sabouroff a fait remarquer que le maintien de cet article imposait à la politique russe des liens inquiétants. Cet ambassadeur a posé comme article fondamental que le prince de Bismarck n'attend qu'un moment aussi favorable que possible pour déclarer la guerre à la France [*Bismarck :* Non-sens]. Ce moment viendrait si les choses devaient incliner en France au rétablissement de la Monarchie. La politique allemande ne saurait le tolérer [*Bismarck :* Bah!] et l'Allemagne dégainerait contre la France pour cette raison [*Bismarck:* Risible]. Dans une telle

(7) *Doc. dipl. fr.*, 1re série, V, 41.

guerre, à laquelle l'Autriche devrait prendre part, s'offrirait à la Russie l'occasion d'affermir de nouveau sa situation en Europe si elle mettait son mot dans la balance lors de la conclusion de la paix. Le 3e alinéa l'empêcherait, il doit donc tomber.

Les citations qui précèdent et celles qui suivent prouvent que Sabouroff était *informé* avec exactitude. Ses *Mémoires* démontrent d'ailleurs qu'il n'avait pu inventer ces raisonnements; car ils dépassaient beaucoup la médiocre compréhension que l'ambassadeur russe avait de la politique du Chancelier de fer. Mais les notes de Bismarck reproduites ci-dessus sont particulièrement intéressantes : elles le montrent reniant sa pensée pour tromper qui : l'Empereur ou ses collaborateurs ou l'histoire? Tous peut-être. Il concéda d'ailleurs sans difficulté la suppression du 3e alinéa. Le traité fut renouvelé avec cette modification le 27 mars 1884.

La conjoncture en 1884 n'étant pas encore propice pour une guerre contre la France, Bismarck s'appliqua au contraire à enhardir celle-ci en l'appuyant dans ses entreprises coloniales. Lui-même à partir du commencement de 1884 commença à soutenir des prétentions de sujets allemands à des acquisitions coloniales. Dans une note de fin mai 1884, il écrivit : « Si nous ne pouvons pas obtenir de l'Angleterre le respect de notre droit, nous devrons chercher le contact avec les autres peuples navigateurs, y compris la France. » En réalité, il nous poussait toujours en avant, faisant valoir aux Anglais qu'il leur était plus facile de s'entendre avec lui qu'avec nous, car il ne demandait des concessions que dans les colonies à l'exclusion de l'Egypte, tandis que nous, nous leur en demandions partout. Simultanément, une partie de la presse française provoquait en 1885 et 1886 des accès d'anglophobie dans certaines parties de la population française. La position de la France devint de plus en plus dangereuse. Vers le milieu de 1885, Courcel, notre ambassadeur à Berlin, faisait la remarque que si Bismarck voulait se retourner contre nous, notre situation serait bien périlleuse. Les rodomontades du général Boulanger,

devenu ministre de la guerre et au sujet duquel Lord Lyons écrivait le 2 juillet 1886 : « On ne sait pas s'il vise à être un Cromwell ou un Monk, » parurent à Bismarck fournir la situation rêvée, celle où Guillaume consentirait à la guerre *à cause d'un coup d'Etat.* Il se décida à tenter l'aventure et utilisa dans ce but des rapports alarmistes envoyés de Paris par le lieutenant-colonel von Villaume, l'attaché militaire allemand, au sujet de l'activité du général Boulanger. Ces rapports faisaient prévoir que la France commencerait la guerre sous peu. Waldersee le 16 novembre crut devoir prévenir Bismarck qu'il croyait que Villaume se trompait, car l'armée allemande était d'environ un an en avance sur l'armée française dans la fabrication du fusil à répétition. Mais comme nous étions à ce moment en très mauvais termes avec l'Angleterre, Bismarck voulait profiter de cette circonstance, jointe à ce qu'il paraissait probable que Boulanger voulait faire un *pronunciamiento,* ce qui procurerait le consentement de Guillaume à la guerre. De plus, nous étions à ce moment très mal avec la Russie (le Tsar venait de refuser de recevoir un ambassadeur de France), et le traité des Trois Empereurs expirait le 18 juin 1887; le désir d'utiliser ses clauses *léonines* pour éviter la guerre sur deux fronts a certainement contribué aux manœuvres de Bismarck à la fin de 1886. Enfin, la fin du septennat approchait; pour obtenir une nouvelle augmentation de l'armée, il fallait faire du bruit autour des désirs de revanche de la France et des visées du panslavisme russe. En ce qui concernait ce dernier, la querelle d'Alexandre III avec la Bulgarie faisait espérer à Bismarck la situation souhaitée par lui. La Russie, il est vrai, n'était pas voisine de la Bulgarie, mais si elle prenait la voie de terre pour attaquer cette principauté, elle violait le territoire roumain et provoquait le *casus foederis* austro-roumain; si elle attaquait la Bulgarie par voie de mer, la retraite des troupes russes leur serait coupée dès que la flotte anglaise apparaîtrait. C'est ce qui arriverait aussi si la Russie commençait ses opérations par l'attaque du Bosphore. Bismarck avait pour peindre la situation des forces russes

dans ces différentes hypothèses une comparaison juste : il disait qu'elles seraient « dans l'impasse », l'offensive des forces autrichiennes, anglaises et roumaines devant leur couper la retraite. La situation était donc telle que Bismarck avait pu la rêver. Les maladresses de Freycinet vinrent achever de créer l'occasion complète.

Cet homme d'Etat avait comploté avec M. Herbette, son chef de Cabinet, de remporter une victoire diplomatique en faisant sortir les Anglais d'Egypte à l'aide de l'Allemagne. Le baron de Courcel, notre ambassadeur à Berlin, ayant été transféré à Londres, Herbette fut nommé à sa place pour exécuter ce grand dessein. Au commencement de septembre, un Russe dont on n'a point découvert le nom jusqu'à présent, passant par Paris, préconisa au quai d'Orsay une alliance franco-russe : Freycinet crut habile de répandre le bruit qu'il avait refusé des propositions d'alliance du gouvernement russe. A cette confidence inexacte et maladroite, Herbette en ajouta une autre à Ressmann, le chargé d'affaires d'Italie à Paris (elle fut communiquée à Herbert de Bismarck le 17 octobre par de Launay, l'ambassadeur d'Italie) :

« Je viens d'être nommé ambassadeur à Berlin; je vais volontiers en Allemagne et j'espère y faire une bonne politique; le peuple français n'est en aucune façon belliqueux; l'idée de revanche *n'a pour le moment* d'écho que chez ce fou de Déroulède et quelques-uns de ses partisans sans importance. La guerre de revanche et la question d'Alsace *appartiennent au domaine des « contingences lointaines de l'avenir »*. La question de la Méditerranée est incomparablement plus importante pour la France. » Dans le même esprit, Freycinet avait dit à Ressmann : « La Méditerranée devrait appartenir à la France et à l'Italie. » (14 octobre). En réalité, Freycinet voulait seulement plaire au Parlement en décidant les Anglais à évacuer l'Egypte; pour cela il courtisait deux gouvernements qui étaient *à ce moment* nos ennemis irréconciliables. Il allait nous mettre tout le monde à dos. Sa seule excuse était que, depuis Waddington, on suivait plus ou moins cette politique absurde.

Arrivé à Berlin, Herbette se hâta d'aller voir Herbert de Bismarck et lui demanda « que le prince de Bismarck déclare ouvertement qu'il voulait faire valoir son énorme autorité pour le maintien du *statu quo*... Une énorme détente se ferait chez nous tout de suite; tous les yeux se détourneraient de l'Est ». Sur les chances qu'une pareille politique avait de réussir, le prince de Bismarck fut renseigné par une dépêche du 26 octobre : Randolph Churchill avait dit à Hatzfeldt : « Je ne songe pas à faire des concessions à la France. » Mais Herbette, comme Freycinet, ne se doutant de rien, retourna le 18 novembre demander l'appui de l'Allemagne dans la question d'Egypte. Herbert de Bismarck rédigea un résumé de ce qu'avait dit Herbette. Son père ordonna de le communiquer à Churchill et l'annota ainsi :

Une médiation ne peut intervenir que si l'Angleterre le désire; nous ne pouvons appuyer à Londres aucunes propositions françaises, mais bien des propositions anglaises à Paris.

Herbette s'en tint là dans l'exécution du dessein d'obtenir l'appui de Bismarck en Egypte, mais les négociations à Londres au sujet de l'appui que l'Angleterre pourrait fournir aux ennemis de la France et de la Russie en avaient subi une impulsion. Les Anglais n'avaient d'abord voulu envisager de s'engager que si l'Allemagne s'engageait aussi, ce que Bismarck voulait éviter. Petit à petit cependant, ils commencèrent à admettre la possibilité de la conclusion d'une alliance avec l'Autriche et l'Italie pour la défense du *statu quo*.

A la fin de 1886, la campagne de Bismarck pour une nouvelle augmentation de l'armée avait commencé. Simultanément, le bruit se répandit « en Allemagne et notamment à Berlin que la guerre était pour le printemps » (Münster à H. de Bismarck, 20 décembre). Les menaces bismarckiennes parurent si graves à Münster qu'il écrivit le 30 décembre deux lettres, l'une à Herbert de Bismarck, l'autre à l'Empereur lui-même pour certifier que le gouvernement français voulait bien sincèrement la paix :

« Il ne se trouve aucun ministre pour allumer le flambeau de la guerre et déchaîner le cri de revanche, moins que tout autre Boulanger, » écrivit-il. Des avertissements nous vinrent que l'Allemagne allait nous faire la guerre (le 15 janvier notamment). Les journaux (et en particulier, la *National Zeitung* le 23) commentèrent avec une inquiétude de commande de prétendus préparatifs de guerre faits en France et en particulier des achats de planches pour construire des baraquements dans l'Est. Le 24, il y eut panique dans les Bourses, causée par la nouvelle donnée par le *Daily News* que l'Allemagne allait demander à la France des explications sur des mouvements de troupes à la frontière. L'émoi fut augmenté par la nouvelle que 72.000 réservistes allemands étaient convoqués pour une courte période en Alsace-Lorraine afin d'être exercés au nouveau fusil. Le 28, Herbette étant reçu par Bismarck, ce dernier lui dit : « Eh! bien, aurons-nous la paix ou la guerre? » ... » — « Je ne vois pas comment la guerre pourrait naître. » — « Avec le cabinet actuel ou avec des Cabinets *ejusdem farinae*, Ferry ou Freycinet, c'est-à-dire des hommes d'Etat prudents et raisonnables, soit; mais si le général Boulanger devient président du Conseil ou président de la République, *ce sera la guerre* (8). » Cette idée, que « Boulanger, c'était la guerre », Bismarck l'exprima dans le Conseil des ministres prussiens le 30 janvier; après y avoir parlé « de la possibilité que celle-ci éclate, pendant les semaines prochaines », il annonça que, la « semaine suivante, il présenterait au Landtag prussien une loi autorisant un emprunt de 300 millions pour faire face aux premiers besoins de la guerre. C'est, nota Lucius ce jour-là, une mesure qui agira comme un coup de tonnerre. Il n'est guère croyable que Bismarck emploie une mesure aussi grave comme manœuvre électorale. Elle signifie la

(8) Après la démission de M. Grévy, notre attaché militaire (le commandant Hue) ayant été reçu par l'Empereur, le 25 novembre, celui-ci « prononça au sujet de l'éventualité d'un candidat militaire [à la présidence] quelques mots rappelant assez clairement » les considérations exprimées par Bismarck le 28 janvier. (*Doc. dipl. fr.*, I, VI, 651.)

guerre! Tout au moins, on y verra le premier pas vers celle-ci. »

Le 3 février, la Bourse apprit le projet d'emprunt : La « déroute y fut grande ». Le 4, Lucius nota : « Le projet d'emprunt a été approuvé par le ministère, *mais il ne l'a pas encore été par Sa Majesté.* » Le 6, la *Kölnische Zeitung* démentit « que l'on ait jamais eu l'intention de présenter un pareil projet ». Evidemment, l'Empereur avait refusé de signer. Comme, de son côté, le Conseil des ministres français obtint de Boulanger qu'il s'abstienne de répondre par des mouvements de troupes à l'appel des 72.000 réservistes, Bismarck se trouva avoir échoué une fois de plus à provoquer la guerre.

Il essaya aussitôt d'un autre moyen que Corti (*Alexandre von Battenberg*, p. 294) raconte ainsi :

Le comte Hatzfeld, ambassadeur d'Allemagne à Londres, à l'aide de toutes sortes d'arguments fit des efforts visibles pour obtenir à tout prix que Salisbury conseille aux Bulgares la politique aventureuse consistant à proclamer l'érection de leur principauté en royaume et à rappeler le prince Alexandre. Salisbury fut persuadé que cette politique, diamétralement opposée à celle poursuivie précédemment par Bismarck, avait pour but de détourner sur la Bulgarie la haine que la Russie avait contre l'Allemagne. On y voyait aussi en Angleterre une conséquence de ce que Bismarck désirait vivement utiliser l'avantage du nouveau fusil qui venait d'être introduit en Allemagne pour tomber sur la France qui avait encore l'ancien armement. (Lettres de Salisbury à la Reine, 31 mars-1 avril 1887. En France, en 1887, l'infanterie était encore armée de fusils Gras, modèle 1874. Seuls les bataillons de chasseurs avaient un fusil à répétition.)

Le 24 mars, le professeur docteur Langenbuch, homme peu versé dans la politique, mais loyal, franc et aimant sa patrie, vint trouver le prince Alexandre de Battenberg à Darmstadt... Il annonça avoir une mission à Vienne. A la question : « Qui vous envoie? » il répondit que c'était un secret d'Etat, mais que ce qu'il dirait aurait la même valeur que si c'était dit par Bismarck lui-même. Le prince lui en

demanda la preuve... Langenbuch, là-dessus, retourna tout honteux à Berlin, mais non sans avoir raconté sa mission au secrétaire privé du prince : elle consistait à inciter le prince à retourner en Bulgarie.

Le 29 mars, un diplomate autrichien, le baron de Biegeleben, envoyé par François-Joseph et par Kalnoky, vint donner au prince des conseils de prudence. Un peu après, la délégation bulgare chargée de trouver un prince et conduite par Stoilov, arriva à Vienne. Langenbuch y vint aussi et dit à Stoilov que la violation du *statu quo* dans la péninsule balkanique entraînait le *casus foederis* austro-allemand, que les Bulgares pouvaient donc choisir qui ils voulaient et même un autre prince qu'Alexandre. Kalnoky, que Stoilov vit le lendemain, fut moins encourageant, ce qui amena Alexandre de Battenberg à persister dans son refus. Cette manœuvre de Bismarck pour provoquer Alexandre III à intervenir en Bulgarie échoua donc. Mais pendant qu'il y avait recours, un incident imprévu survint tout d'un coup qui faillit mettre le feu aux poudres. Schnæbelé, le commissaire français de Pagny, servait d'intermédiaire entre le Bureau des renseignements de notre Etat-Major et un Alsacien nommé Klein. Ce dernier ayant été arrêté par les Allemands, l'avoua. Un mandat secret d'arrestation fut signé contre Schnæbelé. Celui-ci était en relation de voisinage avec le commissaire allemand d'Ars-sur-Moselle Gautsch. Un poteau marquant la frontière près de Novéant ayant été renversé, Gautsch donna rendez-vous à Schnæbelé pour aviser à son relèvement. Tautsch, le commissaire allemand chargé d'arrêter le commissaire français, l'ayant appris, envoya des agents déguisés qui se jetèrent sur Schnæbelé dès qu'il eut fait un pas au delà de la frontière pour voir s'il n'apercevait pas Gautsch et l'arrêtèrent malgré sa vive résistance (Schnæbelé semble pendant la lutte avoir réussi un instant à regagner le territoire français). Pourquoi Gautsch n'était-il pas là est resté inexpliqué. (Herbert de Bismarck alla jusqu'à dire que « les autorités allemandes avaient des indices de sa complicité avec Schnæbelé pour l'espionnage ».) Quoi qu'il en ait

été, la découverte des deux lettres par lesquelles Gautsch avait donné rendez-vous à Schnæbelé força Bismarck à remettre le dernier en liberté le 29 avril, mais le 9 octobre 1887, Wilmowski parlait encore « de l'irritation de l'Empereur contre Herbert dans l'affaire Schnæbelé ».

Depuis le commencement de janvier, le Kronprinz était atteint d'un enrouement. Vers le 21 mai, les médecins allemands déclarèrent qu'il était causé par un cancer qu'il fallait opérer immédiatement. L'opération n'eut pas lieu et le Kronprinz fut dès lors considéré comme perdu. La vieillesse de l'Empereur faisant penser qu'il n'irait pas loin non plus, on considéra comme prochain l'avènement du prince Guillaume, fils aîné du Kronprinz. Les idées du prince étaient tout à fait différentes de celles de son père et passaient pour être les mêmes que celles du général Waldersee, le quartier-maître général, qui était considéré comme devant remplacer Moltke. Waldersee, qui avait réfuté les craintes d'agression française de Villaume le 16 novembre 1886, changea ensuite d'idée et le 28 décembre nota : « Après mûr examen de toutes les chances, je pense que le meilleur serait que nous provoquions une guerre contre la France; attendre que nos ennemis trouvent l'occasion favorable n'est certes pas bon. » Waldersee persista dans cette opinion; il y joignit seulement les mois suivants qu'il serait peut-être bon de commencer la guerre *préventive* par des opérations contre la Russie. Cette dernière, à la fin de 1887, paraissait plus menaçante que la France, mais la guerre contre deux fronts n'effrayait pas plus Waldersee que Moltke. Comme à Czernahora en juillet 1886, ils préconisaient de se fier à la supériorité militaire de la Prusse. Bismarck, au contraire, voulait que la victoire fût due non seulement à cette supériorité, mais aussi et surtout à l'habileté des manœuvres diplomatiques qui amèneraient la guerre. Comme, depuis la fin de mai 1887, Boulanger n'était plus ministre de la guerre, il n'y avait plus guère d'espoir de réussir à faire commencer la guerre par la France, mais M. Grévy avait maladroitement imité Waddington et Freycinet et donné l'assurance, le 15 juin, qu'il consi-

dérerait comme une faute une alliance franco-russe. Bismarck persista donc à vouloir attendre que la Russie « entre dans l'impasse » et à s'opposer à toute promesse que l'Allemagne appuierait l'Autriche si celle-ci attaquait la Russie. Il ne dévia pas un seul instant de sa résolution, *d'attendre qu'une imprudence russe ou française provoque l'Angleterre*. Le 17 mars 1887, il dit au Kronprinz Rudolph (et il l'a répété maintes autres fois) : « Vous devez, bien préparés et rassemblés, attendre que l'Angleterre tire le premier coup [quand la Russie attaquera Constantinople] ; alors le moment favorable pour l'action sera arrivé pour vous; si vous commencez avant l'Angleterre, le danger est toujours proche, que celle-ci se contente de regarder et vous laisse combattre pour ses intérêts » (9). A la fin de 1887, l'Autriche s'inquiéta du mécontentement de la Russie et laissa voir l'intention de devancer son attaque. Elle alléguait des raisons stratégiques, reconnues comme exactes par l'Etat-Major allemand. Cette intervention de Moltke et de son Etat-Major irrita fort Bismarck. Pour obliger l'Autriche à attendre l'intervention anglaise, il posa avec plus de véhémence que jamais que l'intervention armée de la Russie dans la péninsule balkanique n'entraînait pas le *casus foederis*. Le 15 décembre 1887, il annonça ainsi qu'il suit ses intentions dans ce cas : « Si la guerre avec la Russie était déclanchée par une attaque autrichienne, nous ne devrons pas, selon moi, y participer; *ce qui sera indiqué pour nous sera d'attaquer aussitôt la France :* notre attitude à l'égard de la guerre russe dépendra de nos succès contre la France. »

La mort de Guillaume Ier ne changea rien à cette situation. Pendant le court règne de Frédéric III, eut lieu un incident significatif. Le 3 mai 1888, Bismarck écrivit à Reuss : « Par une attaque contre la Russie actuelle, nous consoliderions sa structure; en attendant son attaque, nous verrons peut-être sa décomposition se produire auparavant, et cela d'autant plus vite que nous ne l'empêcherons pas de s'enfoncer dans l'impasse orien-

(9) Bismarck, *Werke*, VIII, 558.

tale ». Le Kronprinz Guillaume, ayant lu la lettre, écrivit en note : « Malheureusement elle a vu que c'était une impasse et elle montre terriblement peu de goût d'y entrer. » Cette note provoqua cette autre note de Bismarck : « Elle y entrera dès que l'Autriche cessera de l'en empêcher. »

Une pareille politique n'était pas une politique de paix comme le soutiennent actuellement les historiens allemands, c'était simplement une politique de nuance différente de celle de Moltke et de Waldersee. Bismarck lui-même l'expliqua à Bötticher le 26 juin 1889 :

Le but de notre politique est *provisoirement* le maintien de la paix, au moins jusqu'au moment connu de S. M. où nous aurons terminé nos préparatifs en fusils et en munitions, et, si c'est possible, *jusqu'au moment où l'Angleterre aura cessé d'être dans l'état relativement désarmé où elle se trouve actuellement et où l'on pourra compter plus que jusqu'à présent sur sa coopération en cas de crise.* De ce besoin actuel de paix découle la nécessité de ménager et de soigner nos rapports avec la Russie, du moins jusqu'à ce moment-là (9).

Bismarck fut renvoyé en mars 1890, mais uniquement parce qu'il y avait incompatibilité de caractère entre lui et l'Empereur. Pour la politique extérieure, il fut convenu que l'on continuerait celle de Bismarck. Son successeur, Caprivi, prit donc l'attitude d'un ami de la paix et on le crut sincère. Mais un incident prouva le contraire. Le 31 juillet 1893, pendant que Guillaume était aux régates de Cowes, on annonça que, par suite d'un incident au Siam, la guerre allait éclater entre la France et l'Angleterre. Ce jour-là, Caprivi envoya cette dépêche qui prouve qu'il avait adopté le plan de Bismarck :

Pour nous, le meilleur commencement de la prochaine grande guerre serait que le premier coup soit tiré par un navire anglais. Nous aurions alors la certitude de pouvoir convertir la Triple en Quadruple Alliance. Nous devons

(10) Laloy : *La Guerre mondiale* (Paris, Klincksieck), p. 3.

éviter d'envoyer l'Italie en avant : elle recevrait les coups et notre tâche ensuite serait d'autant plus dure. Ainsi, d'abord engager l'Angleterre irrévocablement, puis selon que la Russie s'en mêle ou non, engager toute la Triple-Alliance ou seulement l'Italie et l'Allemagne. C'est la seule façon d'agir juste au point de vue militaire et il faut agir de même diplomatiquement.

Cette fois-là encore, la guerre n'éclata pas. Mais en 1898, Fashoda vint de nouveau faire espérer à Guillaume II la situation rêvée. Il savait bien ce qu'il ferait, mais que ferait la Russie? Etant à Jaffa, il télégraphia à Nicolas II : « J'apprends de Londres et de Paris que les deux pays mobilisent leurs flottes. Paris semble se préparer pour un coup d'Etat. Il serait fort important pour moi de savoir ce que vous ferez s'il y avait la guerre. » Nicolas répondit le 3 novembre : « Je n'ai eu aucun avis d'un conflit imminent. Il est d'ailleurs toujours mauvais de se mêler des affaires des autres sans en être prié. »

Le conflit n'ayant pas éclaté, une fois de plus le gouvernement allemand dut se remettre à attendre l'occasion rêvée. Il comptait toujours sur la question d'Egypte et sur les autres « surfaces de frottement » entre la France et l'Angleterre pour la produire. Le traité du 8 avril 1904 les ayant réglées, Bülow et Holstein durent trouver la solution d'une situation sur laquelle Bismarck ne leur avait pas laissé de plans : c'est alors qu'ils inventèrent la querelle au sujet du Maroc.

EMILE LALOY.

LOUIS LE CARDONNEL
DANS SES PROPOS FAMILIERS

—

Au fond d'une de ces ruelles étroites de l'ancien Avignon, au pavé anguleux et sonore, creuses comme un puits ou comme un canal, le vieux palais du Roure veille dans un silence d'autrefois, dans une méditative pénombre. Sa figure austère tient du moine et du soldat. Elle guette ou elle prie, toute en dedans, en proie au tragique de la passion ou du songe.

Quoique construit au XVe siècle, ce bâtiment sévère garde la solide beauté des palais romans. Il ne mendie pas l'attention par des airs de coquetterie excentrique. Il est sans afféterie, sans sourire, aveugle et nu jusqu'à l'étage, concentré et hautain, beau de la noble ordonnance de ses lignes, de la patine de cendre et d'or de ses murs. Son seul ornement, outre les meneaux des hautes fenêtres, c'est la porte voûtée surmontée d'un tympan où des branches de chêne flamboyantes, entrelacées comme des arabesques, rappellent les armes de Jean de la Rovère, qui devint pape sous le nom de Jules II.

Cette demeure pensive s'apparente à la grandeur solitaire de son hôte. Depuis quatre ans, Louis Le Cardonnel habite ici, chez Mme Jeanne de Flandreysy, dont il est le compatriote et, pour ainsi dire, le frère aîné.

En tête de ces pages qui apporteront aux amis lointains du poète quelques échos de sa pensée, il est juste de rendre hommage, comme il l'a fait souvent lui-même (1), à cette

(1) Il a dit d'elle par exemple : « Madame J. de Flandreysy a le cœur intelligent et l'intelligence cordiale », ou encore, dans ses moments de bonne humeur : « C'est une muse qui sait se museler elle-même. »

femme de cœur et de talent, digne sœur des nobles patriciennes qui protégèrent l'humanisme et la Renaissance italienne. Elle a rendu aux lettres et aux arts de grands services mal récompensés dont il faudra bien un jour que l'on fasse le compte. Son culte pour Louis Le Cardonnel, l'attention vigilante dont elle l'entoure, la sécurité qu'elle procure à son inspiration, sont la forme la plus actuelle et peut-être la plus touchante de cette charité intellectuelle qu'elle a vouée depuis vingt ans à la défense de l'esprit. De la belle demeure historique des Baroncelli, rivaux des Médicis de Florence, qu'elle a restaurée avec tant de goût, elle a fait un musée et une bibliothèque consacrés au souvenir de Dante, de Pétrarque et de Mistral, aux traditions et à l'histoire de la Provence. Quinze mille lettres inédites du chantre de Mireille, classées et commentées, attendent dans ses cartons d'être publiées. Barrès qui, trois ans de suite, vint le consulter, déclare, dans sa lettre à Gyp sur le printemps à Mirabeau, qu'il faut tenir dès maintenant ce précieux trésor pour une des gloires de la France. De grandes ombres hantent encore ce palais : cardinaux de la cour pontificale, compagnons du roi Henri IV, le brave Crillon, les de Sade, Diane de Poitiers. Puis sont venus les temps héroïques du félibrige qui lui donnèrent un regain de jeunesse. Le 7 janvier 1891, Mistral y crée son journal *l'Aïoli,* aidé par Roumanille, Aubanel, Félix Gras, avec pour baïle le marquis Falco de Baroncelli qui, plus tard, gagna la Camargue pour y élever des taureaux et pour y écrire de beaux vers lyriques. Alphonse Daudet, Paul Arène, Maurice Barrès, Henry de Groux, le cardinal de Cabrières, ont séjourné là, pour ne citer que les disparus. Le Roure où se croisent les Louis Bertrand, les Espérandieu et les Pierre de Nolhac, les Marinetti et les Eugénio d'Ors, est le point de rencontre, le foyer des représentants de l'idée latine.

§

Poussons la porte cochère. Un vestibule voûté résonne de cloches à l'arrivée. Les cloches sont les oiseaux du Roure. Mme de Flandreysy a l'art de les apprivoiser. Sa

maison en est peuplée comme une volière fabuleuse. Diverses de formes et d'esprit, elles s'accrochent aux murs comme des colombes ou reposent sur de beaux socles de pierre, ainsi que des fées endormies. Celle-ci rêve au seuil du vieil escalier tournant, celle-là aux pieds de la Vierge, dans la cour, près du figuier centenaire. Ici le carillon de la Chartreuse de la Valbonne, avec sa vieille armature de fer forgé, là des cloches florentines, niellées d'or et d'argent et timbrées aux armes des Médicis. Voici celle qui tinte à l'entrée de la chapelle consacrée à saint François d'Assise et qui porte le nom de Claire, avec un beau vers de Louis Le Cardonnel; voici la dernière venue, la Romaine, offerte et baptisée par Pierre de Nolhac; et la plus rare, don de l'évêque d'Assise, toute semblable, avec ses dents de peigne, à la cloche du Couvent de Saint-Damien. Des cloches âgées, exténuées, des aïeules ornées d'inscriptions et d'images, provenant de l'ancien Monastère de Montrieux où Pétrarque résida avec son frère le Chartreux ou encore de l'abbaye de Montmajour. Toutes, jeunes ou vieilles, répandent autour d'elles un pouvoir mystérieux, et quand elles n'enchantent pas par leurs mélodies, elles protègent par leur vigilant silence.

Laissons la cour, sa madone et son figuier, et montons l'escalier monumental. Mistral nous y accueille par le chant à la Race latine, gravé au bas des degrés et, jusqu'à la galerie, les neuf papes d'Avignon nous font escorte. Une salle à droite, une salle à gauche, où triomphe Henry de Groux, avec des dessins puissants comme ceux de Michel Ange : portraits de Léon Bloy, de Pierre de Nolhac, du commandant Espérandieu, de Louis Le Cardonnel, belle série d'interprétations des *Triomphes* de Pétrarque; avec ses peintures célèbres : le Christ aux outrages, la Barque du Dante.

A l'étage supérieur, on change de siècle. Les escaliers étroits s'enfoncent dans des murs aux épaisseurs mystérieuses. Le vieux logis reprend son air fermé de cloître et de donjon. C'est là, dans une de ces cellules monacales, au fond d'un couloir ogival, que je vis pour la première fois Louis Le Cardonnel en mai 1929, en compagnie d'Henry

de Groux et de sa fille Elisabeth. D'où venait-il alors, de quelle poussière était-il chargé, ce pèlerin éternel, en quête de la Jérusalem mystique? On le sentait posé là comme un oiseau de passage, mais prêt à reprendre son vol. Pour ce cœur insatiable, les refuges ne sont jamais que des haltes d'un instant sur la grand'route qui mène au ciel; le voyageur fatigué boit une gorgée d'eau aux fontaines, les yeux tournés vers une autre patrie.

Il me reçut avec ce visage un peu froncé dont il accueille les visiteurs inconnus qu'il soupçonne d'être des importuns. Mais la conversation prit vite un tour sérieux qui lui convint. Nous parlâmes, je m'en souviens, de l'automne qu'il appelle d'un beau mot, la « purification de l'année », et de l'hiver provençal, si délicat, et que méconnaissent les peintres grossiers, amateurs du clinquant vulgaire de l'été. Et puis, par une pente naturelle, nous nous rencontrâmes sur les mystiques. J'en parlai sans doute avec animation; il m'engagea à revenir. Je promis et je tins parole. Ce premier contact me donna comme la révélation éblouissante d'un guide, d'un grand initiateur, capable de rassembler les fragments dispersés de la sagesse pour les couler dans le grand moule de l'unité catholique.

Je devais revenir bien souvent puiser à sa parole comme à une source d'eau vive. La petite chambre aux airs de cellule qu'il occupe et qui fut tant de fois témoin de nos entretiens spirituels, m'est devenue chère comme un lieu sacré. Il s'y tient clos, volets tirés, dans la pénombre, à cause de ses yeux. La pièce est grave et recueillie comme il la désire, simplement meublée d'un petit lit, d'une table chargée de livres de théologiens et de philosophes qu'il se fait lire, et qui vont de la Somme de saint Thomas d'Aquin jusqu'aux penseurs plus ou moins indépendants, à Sedir ou à Guénon, dont il extrait, pour les rendre à l'Eglise, les paillettes de vérité.

Aux murs, une statuette de la Vierge, le beau masque funéraire de Pascal, des images naïves de saint François et de sainte Claire d'Assise, le Bossuet des Offices peint par Rigaud, un saint Bonaventure et un Dun Scott, copiés sur ceux des Cordeliers de Valence, forment autour de lui le

cercle de ses gardiens spirituels. Ces grandes âmes doivent le reconnaître et l'aimer. Lui-même, devant son prie-Dieu et son crucifix, dans la robe grise du Tiers-Ordre franciscain, avec son beau visage si mobile et si concentré, il porte le double signe de l'extase et de la vaillance, et évoque quelque ancien moine plein de haute science, de méditation et d'ardeur. Dans son regard traversé d'éclairs veille à l'ordinaire la flamme sereine de la certitude et de la douceur. La porte fermée nous sépare du monde moderne. On plonge ici dans le moyen âge de saint Bernard et des cathédrales, on se laisse couler hors du temps dans la région des pensées éternelles.

§

En présentant aujourd'hui quelques-uns des propos familiers de Louis Le Cardonnel, je dois au lecteur une explication qui sera en même temps une profession de foi.

Qu'on ne me prenne pas pour un gazetier : je suis inapte au document pur, et je méprise les anecdotes futiles de collectionneurs. Je ne travaille pas pour les curieux. Si ces notes ne devaient servir que de pâture aux dilettantes, que d'aliment aux conversations des oisifs, je me tairais, parce que je sais qu'il se tairait. Je les offre au public qu'il aime, à ceux qui sont dignes de partager avec lui le pain de l'esprit.

Cet homme est grand, j'en atteste la brûlure de son contact spirituel, j'en atteste ce signe infaillible qu'aucun intérêt, qu'aucune affaire ne l'attache, et que les idées sont sa seule proie. Il est grand comme écrivain, nul n'en doute, et j'ai tenté ici même de dire là-dessus mon sentiment (1), mais c'est un privilège qu'il tiendrait pour négligeable, s'il n'était au service de quelque chose de plus haut. Louis Le Cardonnel n'est pas de la race des gens de plume, des maîtres à danser de la rhétorique, il est de la race de Dante, mystique et visionnaire, qui unit le sens de la vie terrestre au pressentiment de l'au-delà.

Ce prêtre au corps dévoré par l'esprit, ce poète qui sait

(1) « Louis Le Cardonnel, humaniste chrétien et poète mystique » (*Mercure de France* du 15 décembre 1932).

être si tendre, porte une science de cathédrale et une puissance d'ouragan. En d'autres temps, il aurait eu la voix tonnante d'un fondateur d'ordre, d'un grand moine prédicateur de croisade, il eût retourné comme un soc les foules populaires. Notre époque, si elle savait le comprendre, trouverait en lui la colonne de lumière capable de confondre ses faux docteurs. Mais on ne lui fait pas encore sa vraie part. Il ne rassure ni les amateurs raisonnables qui, selon le mot de Chesterton, loueraient volontiers François d'Assise, mais ne lui pardonnent pas d'être un saint, ni les dévots dont le goût médiocre s'arrête aux confiseries de Saint-Sulpice. Le génie se porte comme une crinière, il épouvante les tièdes, il scandalise les satisfaits, il est un attentat contre les bienséances mondaines.

La conversation de Louis Le Cardonnel, comme sa vie, est une œuvre. Selon les dispositions du moment, elle prend un tour malicieux ou véhément, un ton de grave élévation ou de bonhomie familière. On trouve en lui du Ruysbroek et du saint François de Sales, les élans d'un mystique qui, tout en planant, ne perd pas de vue la terre, une participation à nos misères soutenue par une certitude ardente. Mais à travers les élégances concises de l'humaniste maître du verbe, la sensibilité du poète, la boutade imprévue et spirituelle, on retrouve partout la sûreté d'un diagnostic qui, comme une flèche bien lancée, frappe la cible. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce qui donne à cette forme tant de relief, c'est l'unité foncière d'une âme admirable qui repose sur des assises inébranlables. Sa méditation, d'un regard, fait le tour des choses, elle entend d'un plan à l'autre se chercher et se répondre les échos de la vérité éternelle. Suivons chacun des rayons de cette sphère, ils nous ramènent tous vers le Centre.

Ces fragments de conversation, ces lambeaux d'idées, c'est presque le hasard qui préside à leur réunion. Mme Jeanne de Flandreysy en a recueilli un bon nombre, qu'elle m'a obligeamment communiqués. J'y ai joint quelques-uns de mes souvenirs. Ainsi détachés de leur atmosphère, du mouvement de l'idée, de l'élan du geste,

de la chaleur communicative de l'accent, conserveront-ils encore quelque chose de leur prestige? Cela dépendra, pour une part, de l'attitude du lecteur. Qu'il veuille bien considérer que je transcris pour lui sans retouche le premier jet de l'expression. Qu'il considère aussi que le petit nombre des propos que je cite aujourd'hui ne peut pas permettre sur leur auteur une vue complète. Le portrait qu'ils nous donnent de lui est plein de lacunes et de disproportions : certains aspects, et non des moindres, de sa pensée, y sont à peine entrevus et ne figurent pas à leur place. Pour la juger dans son ampleur, il faudrait exposer toute sa doctrine, reconstruire toute la personnalité si riche de notre héros. La tâche serait passionnante, mais l'heure n'en est pas encore venue. J'ai seulement tenté, en publiant ces fragments, de dégager certaines directions, de faire entrevoir quelques lignes essentielles, de donner en somme une ébauche que des retouches futures viendront compléter, en attendant la synthèse qui s'impose.

Cette étude n'aura donc pas, pour le moment, de conclusion. Simple visite de passage, simple cueillette. Sans nous dissimuler son imperfection et sa portée limitée, nous pensons pourtant qu'elle n'est pas vaine, si l'on admet comme nous que rien n'est indifférent de ce qui touche à un esprit si original, à une si lumineuse conscience.

§

— Allons retrouver un peu l'humilité du silence.

— Quand j'entends sonner, je me dis : « Qui est-ce qui vient encore chasser Dieu de notre solitude? »

— (Coup de cloche d'un visiteur :) Les gens qui travaillent attirent les gens qui ne travaillent pas. Ce sont des frelons qui vont prendre le miel à la ruche.

— Une lettre, c'est une action. Ceux qui la lisent en seront grandis ou déprimés.

— Voici le moment où le vin va déposer sa lie... Il ne faut pas que la vieillesse vienne trop vite. Je voudrais que Dieu m'accorde un long couchant où naîtraient mes pensées les plus profondes et les plus dépouillées.

(Sa prière quotidienne depuis qu'il habite le Roure) : « O Sagesse, levez-vous en moi comme l'Etoile du matin! Faites que tout ce qui entre en moi, quoi que je mange, ou quoi que je boive, ne serve pas à détruire votre temple, mais à l'édifier plutôt dans l'Esprit-Saint!

— Mes yeux reviendront, mon âme me les rendra.

Avignon, quelle ville, avec ses angélus, ses heures chaque fois marquées. On sent que la tradition des papes continue sourdement comme une épine dorsale.

— Ces heures redoutables, qui frappent le tympan de l'âme...

— O saintes cloches d'Avignon, que je vous aime, épouses de bronze du Saint-Esprit!

— Ah! Voici le vent fier d'Avignon!

(Sur son père mort) : Il avait l'air d'un templier d'autrefois. Il avait l'air d'un chevalier étendu sur son tombeau. Il lui manquait seulement l'épée.

— A Florence, je me fluidifiais, je me diaphanéisais. L'Italie, jamais je ne me suis senti chez moi comme là. Ç'a été pour moi une terre de libération.

— Il faut avoir tous les crus spirituels.

— Il ne faut pas demander à une âme d'être une autre âme. Chacune a sa destinée et sa grâce propres.

— On a le corps de son âme.

— Nous voyons les saints en bois doré, dans leurs niches. Ils ont été de chair, pourtant, comme nous. Mais cette chair a été peu à peu héroïquement pénétrée, consumée, transfigurée par l'esprit.

— Qui se confesse soi-même confesse l'homme éternel, fait de grandeur et de misère.

— Chacun gagne le ciel par son escalier propre.

— On ne peut pas digérer pour les autres.

— Quel sacrifice que la vie! Comme elle est douloureuse!

— Le temps est une purification.

— Un esprit généreux naît plein d'imperfections, afin qu'il ait une matière à dominer.

—Plus on se purifie, plus l'âme devient difficile à elle-même.

— On passe, pour arriver au salon où est le Maître, par bien des antichambres où l'on doit plus ou moins attendre et souffrir.

— Il ne faut garder en soi que ce que l'on doit emporter dans l'autre monde.

— Il faut de la vertu pour savoir vieillir. Il faut beaucoup de confiance en Dieu.

— La vieillesse devrait être une jeunesse décantée, l'aube d'une jeunesse éternelle et qui grandit toujours jusqu'à la mort, et même après la mort.

— Que c'est beau, la jeunesse, quand on vieillit et qu'on reste jeune!

— Les événements nous trahissent, les hommes nous mentent, mais nous serons jugés sur notre cœur.

— Je songe à mon enfance... lorsque j'étais enfant de chœur, — lorsque je servais la messe... Je m'embrasse dans mon enfance.

— Notre corps, c'est le Sancho Pança de don Quichotte.

— Seigneur, délivrez-moi du pauvre corps que je porte et qui est bien lourd pour mon âme.

— Un moment de distraction fait perdre une destinée.

— Le diable est très fin. Il cherche à nous tromper. S'il ne nous a pas vaincus le matin, il le fera le soir, dans les ténèbres qui lui sont favorables.

— Une des plus grandes saintes, c'est sainte Patience.

— Il y a des puissances d'extase dans la vie et des puissances de chute. C'est l'Arbre du Bien et du Mal.

— La vie parfaite est un équilibre des contraires.

— Il faut beaucoup de force pour demeurer doux.

— Il faut aimer ceux qui nous aiment, parce qu'on les complète et qu'ils nous complètent.

— Notre cœur est trop grand, la vie est trop petite.

— S'il n'y avait que le devoir tout nu, sans l'amour, et

la formule sans la vie qu'elle contient, ce serait le cadavre de la loi, la letire morte, le pharisaïsme.

— Il faut vivre avec les âmes.

— Il faut un air vierge pour les grandes créations de l'esprit.

— La politesse, si elle n'est pas menteuse, est un commencement de charité.

— Les êtres d'élite ne peuvent pas se nuire.

— Les grands esprits se rencontrent, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est la vérité.

— C'est bien facile de rire!

— Un cœur profond est toujours plein de larmes.

— Je commence à sentir en vieillissant que je porte les autres, mais aussi que les autres me portent.

— La malignité humaine est surtout faite d'inintelligence. Indulgence et intelligence riment ensemble.

— L'homme a besoin d'être contrôlé. Il faut qu'il se cite souvent lui-même à la barre de sa conscience.

— N'ayons pas peur, le bien est plus fort que le mal.

— Dieu n'est jamais à court de miséricorde.

— Je serai jusqu'à la fin l'unique religieux de l'ordre que j'avais rêvé : le seul cardonélien.

— C'est un martyre d'avoir une âme portée aux choses idéales.

— Je suis une âme qui veut aller librement au devoir. Moins vous m'imposerez de choses, mieux je les ferai.

— Les grandes âmes ne peuvent tomber bassement.

— L'extrême simplicité rejoint l'extrême sagesse.

— Il y a dans les saints de saintes prudences, dictées par la prudence céleste, qui vient d'en haut et de loin.

— Personne ne nous aime mieux que ceux qui nous aiment contre nous-mêmes.

— Il y a des chrétiens dont les ailes sont repliées.

— Il ne faut pas rester dans les vestibules de son âme. Il faut prendre la grande nef et aller jusqu'au sanctuaire.

— La confession est un grand puits perdu, un puits perdu qui est un puits baptismal, en même temps.

— Je monte à l'autel avec crainte, espérant en descendre avec amour.

— Le bréviaire est une prière d'autant plus admirable qu'elle est l'œuvre des siècles. Elle est, dans la ruche de l'Eglise, le miel anonyme distillé par toutes ses abeilles.

— Les cloches : la pulsation du cœur éternel de l'Eglise.

— Un mystique allemand disait : Le diable que je crains le plus, c'est le diable pieux.

— La morale bourgeoise est cruelle et immorale. Elle est pleine d'orgueil et d'hypocrisie.

— Il m'a été très coûteux de m'habituer à mon siècle. Nous sommes dans une ère d'agitation stérile et j'ai besoin d'action spirituelle et de contemplation.

— J'ai besoin de vivre en apparence hors de la vie pour pouvoir vivre dans la vie.

— Je suis né, comme tout le monde, pour le Paradis, pas pour autre chose. Il faut que je mène une vie d'ermite au milieu du monde.

— Je ne m'estime pas beaucoup, mais je me connais, — et je monte.

— La mort a quelque chose de majestueux.

— Les morts travaillent pour nous.

— Il y a la femme Dalila qui trahit et perd, et il y a la femme qui console et qui sauve.

— Les aliments bibliques, le pain, le miel, le froment, l'huile, le vin, sont des aliments purs, puisqu'ils sortent de la terre et du soleil.

— Les heures du matin sont des heures virginales, la jeunesse du jour, un nouveau départ pour la vie.

— Quel dimanche sinistre! On dirait qu'on a assassiné le bon Dieu — on ne le sent plus dans la ville.

— Une roue, ça tourne, mais le moyeu ne tourne pas.

— Tout est incomplet dans cette vie. Les grandes âmes elles-mêmes ont un point faible.

— On ne s'évade que par le dedans.

— Je suis las de la figure du monde.

— Je suis en contact avec tout, j'ai la perception des plans invisibles.

— Laissons le silence travailler pour nous.

— La vie est à base de raison, mais de raison ailée.

— La joie est le signe des âmes délivrées.

— Il faut de la joie. Vive la joie, même dans la douleur!

— (Fragment de dialogue.) Mme de Flandreysy : « Il n'y a pas de mot qui ait été plus profané, plus souillé que le mot amour. » — Louis Le Cardonnel : « C'est un mot à plusieurs étages, comme une maison; il y a le rez-de-chaussée, le premier, — et puis il y a aussi les cabinets, où l'on jette les détritus et les déjections. »

— Savez-vous le secret de la vie? C'est d'abolir l'instant pour le recréer.

— Une tâche inaccomplie, c'est un enfant qui meurt dans notre sein et qui nous empoisonne de son cadavre.

— Les grandes choses sont les petites choses faites grandement.

— La langue, c'est une conscience nationale.

— Les brouillons, ce sont des langes dont on entoure l'enfant qui naît.

— L'épithète, c'est souvent le feuillage inutile.

— Notre œuvre nous dépasse toujours, parce que notre œuvre, c'est Dieu.

— Ce que je vois dépasse ce que je dis.

(Sur une de ses poésies :) — C'est le sang d'une veine ouverte, — le baptême des larmes.

— Ils me coûtent, ces vers. Je souffre en les faisant. Je suis à la fois l'orgue, l'organiste et le souffleur.

— On est poète dès qu'on épouse avec amour une chose et qu'on la rend vivante.

— (Sur Renan :) Un vieil épicurien et un vieux pyrrhonien à la fois, qui se trouvait par hasard, et c'est le meilleur de son œuvre, assez poète. Il le devait à son Armorique. Il y avait chez lui une sorte d'Athénien blasé, épris de la mélodie des phrases plus que de la justesse, de la suite et de la profondeur des idées. — Des arabesques sur du vide, des airs de flûte, au bord du néant.

— (Sur Stendhal :) Ce charmant homme, hélas! Son œuvre me laisse un goût de cendre.

— (Sur Virgile :) C'était une âme qui ne semblait pas avoir de sexe; et c'est pourquoi on peut dire le divin Virgile.

— Dante n'est pas un homme de lettres, c'est un croyant, un visionnaire.

— Pétrarque est déjà presque tout à fait un humaniste. J'en excepte ses admirables *Triomphes* et ses *Psaumes pénitentiaux*.

— Mistral a chanté les éléments éternels de la vie. Il était poète, non pas dans le sens littéraire, mais dans le sens éternel, un aède, un vates.

(Sur Victor Hugo :) Il y a des pages de lui qui pourraient être de la Bible.

— Corneille a été poète surtout dans l'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Bossuet a fait chanter la théologie.

— Bossuet, ce sont les grandes orgues de la pensée chrétienne.

— Bossuet semble parler du haut des Pyramides. Il vous prend, il vous domine, on n'a pas le temps de réfléchir. Tandis qu'avec saint François de Sales, on parle avec un ami, avec un confident qui vous veut du bien.

— Bossuet écrit un français vivant. Il modèle en pleine pâte.

— Bossuet convertit toujours les âmes. Il prêche encore du fond de la mort.

— Verlaine confesse son mal et il le chérit à la fois; il ne veut pas y renoncer. Il y a tout Verlaine dans le Mystère de Jésus, de Pascal. Le meilleur Verlaine vient de là.

— Pauvre Verlaine! Il a dû vaincre le cœur du Christ!

— Anatole France, c'est de la calligraphie littéraire.

— André Chénier a créé le vers français tel qu'il est maintenant. Ce fut un printemps miraculeux après cet hiver académique. Images harmonieuses, souplesse du rythme : c'est divin. Depuis Ronsard, on n'avait pas entendu pareille musique.

— Bergson a fait de Dieu un Juif-errant éternel. Ces juifs n'ont pas le sens de la permanence depuis qu'ils ont perdu le temple de Jérusalem. C'était leur point de ralliement.

— Théodore de Banville : Un jour, je suis allé sonner à sa porte. On me dit qu'il était là, et je me suis sauvé.

— Flaubert, — *Salammbô*. Ça a la couleur brutale et mystérieuse de l'Orient. Tout y est plausible. Ça pourrait être ça — et ça suffit.

— Baudelaire a confessé son siècle, avec Alfred de Vigny et Leconte de Lisle.

— Baudelaire : Il ne faut pas le mettre entre les mains des jeunes filles; il n'y a que des Carmélites qui pourraient le lire.

— Stéphane Mallarmé disait à Louis Le Cardonnel : « Mon art est une impasse; il faut toutefois que les jeunes gens apprennent de moi à se préserver du facile. »

— (Sur Louis XVI et Marie-Antoinette:) Leur mort a été leur seule minute de grandeur.

— (Sur Emile Espérandieu :) Je le considère comme une belle et loyale cloche qui n'a pas de faille dans son métal et qui sonne Noël et Pâques toute l'année.

— (Sur Mgr de Llobet :) Je le vois comme à travers une hostie.

— (Sur Mgr Cotton, évêque de Valence :) Il m'a enfanté à Dieu.

§

J'arrête là ces citations disparates. Elles ne reflètent la pensée d'ensemble qu'à la manière d'un miroir brisé. Mais tous les détails en sont fidèles et quelques-uns sont d'un éclat si pur que je m'eusse jugé coupable d'en rester l'égoïste dépositaire.

RAYMOND CHRISTOFLOUR.

LA CLEF DANS LA NEIGE

—

Il y a, dans les matins d'automne, une attente comme nacrée où semblent se chercher et se dissoudre en même temps les tonalités à peine prêtes des feuilles et des troncs. Le ciel encore neuf y songe, silencieusement, tandis que traînent et s'effilochent, au ras du sol, les incertains écheveaux du brouillard. L'étang de Marignier, ceinturé de bouleaux, gris et froid dans le jour levant, s'éveille à la solitude. Très haut, un vol capricieux tourne. Sur les rives, rien ne bouge. Un temps passe, inconnu, splendide, et glisse au néant, sans témoin. Si le bourg avait une église, il y sonnerait six heures, peut-être. Mais il n'a que quelques maisons et l'auberge : pas même un garage.

Aussi l'automne y conserve-t-il, plus qu'ailleurs, cette atmosphère d'estampe et ce parfum d'actualité qui ne sauraient, nulle part, se fondre comme ici. Tant qu'un air de printemps y paraîtrait déplacé, un été excessif. Seul, avec cette tendresse à peine inclinée vers le regret, avec cette résignation qui n'est pas encore du désespoir, octobre accorde à ce coin de terre une étrange et douce plénitude. Saison des fruits, saison des chasses : une fièvre y palpite pourtant, invisible, mais dont l'obscure présence imprime au paysage on ne sait quel cachet d'instable et de fugitif...

Dans la brume qui peine à se résoudre, droite, une fumée est montée. Tôt après, vers la maison du bord de l'eau, des bruits ont situé une existence et, tout d'un coup, un volet a battu, définitif, pointe fichée dans le silence.

Presque aussitôt, à l'autre bout de l'étang, une forme a paru, noire et dure : Marion; pour tout le monde, et pour elle-même, la Mayon. Ses pas rythmés, un peu lourds, retenus par la terre spongieuse, emportent, tendus par les grappes et les feuilles, les présents froids de la rosée. Insensible à ces pleurs, elle se hâte et, sur son caraco serré, son chapeau de paille suspend, dans l'air, une arabesque têtue. Elle a fait jouer le loquet du portillon et disparaît bientôt, happée par le jardin. Peut-être a-t-elle, en le traversant, un mouvement des épaules, mi-dédaigneux mi-apitoyé; en vain: les dahlias endormis, les tournesols pensifs, un instant troublés par son passage, ont tôt repris leurs méditations.

— Mayon, je voudrais mon café, tout de suite, a dit, à travers la paroi, la voix calme de Simone.

On entend grincer une armoire et, dans l'encadrement de la porte, appuyée aux montants, elle inscrit sa silhouette, douce, embuée encore de sommeil.

— Et le courrier, tu ne l'as pas apporté?

— Il n'y avait rien hier soir, et, ce matin, l'Alfred n'était pas encore levé, bien sûr. Avec le vin nouveau... Madame attendait des nouvelles?

Simone hésita un instant avant de répondre.

— Non, en somme. Des affaires à terminer, mais sinon...

Dans la cuisine, la Mayon s'affairait; de la table à l'évier, puis au fourneau, ses mains de paysanne rendaient aux choses dispersées un ordre factice. Devant le lait prêt à bouillir, Simone veillait, et les langues du feu mettaient dans ses yeux de courtes étincelles. Le sucre, le café; debout, la jeune femme éleva, entre ses doigts, le mélange fumant, dont l'odeur, chaude et matérielle, emplissait la maison, comme un vague encens aux dieux domestiques.

Gênée un peu par le silence, la Mayon reprit bientôt :

— Madame ne sait pas encore : l'Alice Puidoux...

— Quelle Alice Puidoux? Je ne vois pas...

— Mais oui, l'Alice Puidoux, qui habite vers la fruitière; son oncle tient un débit à Terroy, contre la gare...

— Oui, oui, je vois. Eh bien?

— Il paraît qu'elle a ouvert une pension.

— Une pension, ici? Et elle croit qu'elle aura du monde?

— Elle a quelqu'un, déjà.

Et, comme la question tardait à venir, la Mayon enchaîna :

— Oui, elle a un jeune homme. Un médecin, qu'elle dit, qui prépare sa thèse. Il est arrivé ça fait trois jours, et personne ne l'a encore vu. Toujours dans les bois, jusqu'à midi, jusqu'au soir. Enfin, puisque ça lui plaît... Il s'est mis au vert, qu'il a déclaré. Si c'est possible...

Simone eut un demi-sourire, qui s'acheva en moue.

— Et... il restera longtemps par ici, ce monsieur?

— Trois semaines, d'après l'Alice; maintenant...

Sur la phrase inachevée, Simone passa dans sa chambre à coucher. Sans hâte, sa jupe déposée sur le lit, elle s'habillait, avec des gestes mesurés que durcissait, à contre-jour, un grand miroir. Elle s'y regardait, par moments, avec une affectueuse indifférence, comme s'il se fût agi d'une autre personne.

Dans la cuisine, la Mayon achevait sa besogne. La vaisselle serrée, l'ordre rétabli, elle cria : « Au revoir, Madame », et la porte retomba. A travers le jardin, son départ fit glisser une ombre, encore horizontale.

Délivrée, Simone poussa un petit soupir. Dehors, la lumière s'emparait, peu à peu, des choses, leur rendait un volume, une assise; la perspective reprenait ses droits. Elle vint dans la cuisine, jeta un regard circulaire. Un pull-over pendait à un crochet. Elle s'en saisit, le passa, et ses bras, dans les manches, furent un instant des serpents aveugles. De son pas balancé, elle fut aux fenêtres, les ferma et sortit. Un petit bateau sommeillait, tiré sur le bord de l'étang. Elle hésita un peu, trempa sa main dans l'eau, se décida à pousser la barque, y prit place. Autour d'elle, des cercles s'en allaient, concentriques, et les roseaux s'inclinaient un peu.

Elle fut bientôt loin de la rive. Ce moment, c'était celui qu'elle préférait, non point tant, peut-être, pour sa beauté

propre que pour son impression de fraîcheur et de fluidité. Tout y semblait teinté d'irréel, noyé, fondu dans une imprécision où le bruit de ses rames marquait de tendres mesures. Elle les laissa bientôt retomber, indécise. Centre d'un spectacle dont elle était la seule ordonnatrice, elle en recomposait l'ordre, le modifiait, y inscrivait sa personne, avec une lenteur indolente. Elle s'étirait, se détournait, changeait de place; et chacune de ses attitudes était un rite, une prière, une cérémonie d'initiation. Elle s'étendit au fond du bateau; pur sur sa main posée à plat, son visage inscrivait, sur le banc d'arrière, un ovale clair. Doucement, elle se laissait dériver, heureuse d'oublier sa volonté humaine, heureuse d'appartenir aux forces naturelles, de glisser, dans le matin candide, au ras de l'eau grise. Contre la coque, les plantes aquatiques s'enfonçaient, comme tirées par leurs tiges. De tout près, la surface miroitante devenait le centre du monde, un plateau d'absolu où le rivage n'était qu'un accident sans importance. L'eau, le ciel : seule entre eux, Simone oscillait, vague, sollicitée, et la créature blanche et froide qui participait de cette communion lui semblait non pas une étrangère, mais un double un peu bizarre, où elle ne se reconnaissait plus tout à fait, et qu'elle contemplait avec un sentiment partagé, où il y avait, en même temps, de la fatigue et de l'admiration.

Cette méditation, cette songerie où elle se balançait lui apportait un soulagement, un repos un peu animal, une sensibilité presque plastique où elle se sentait, comme l'eau environnante, prête à prendre toutes les formes, à adhérer à tous les systèmes, à comprendre les pires paradoxes, et l'élément sans consistance où elle promenait son embarcation l'entourait, la circonvenait comme une molle et amicale indulgence. Non point, en somme, qu'elle entendît s'incorporer à la nature — elle aurait répugné, même, à cette adoration d'enseignement primaire, à cette abstraction pédagogique —, mais elle n'éprouvait aucune gêne à s'y adapter, à établir, avec l'heure et le lieu, des accords d'autant plus précieux qu'elle était seule à en jouir. Ainsi, solitaire dans l'aube blanche, elle transfu-

sait en elle l'immobile émoi de l'eau, elle se laissait étreindre, comme d'une proche sollicitude, par les dernières écharpes du brouillard. Elle ne s'y livrait qu'à moitié, pourtant, avec la subtilité naturelle des femmes qui, dans les pires folies, savent ne pas se perdre tout à fait, et sa lucidité la maintenait à égale distance des amertumes du réel et des chocs du réveil. Ainsi, ramenée peu à peu aux lumières du jour, reprise au royaume des songes par les appels du présent, saisit-elle, bientôt, les rames pour rallier le bord. Sans hâte, mais sans lassitude non plus, elle y tendait, dans un rythme large, et les gouttelettes arrachées à l'étang retombaient des deux côtés du bateau, sur une mélodie rapide et parallèle, petits arpèges soutenus par un glissement soyeux.

Arrivée au bord, elle tira le bateau sur la rive et s'assit un instant, en proie peut-être à une imperceptible inquiétude, qui lui était à la fois lourde et douce. La cause? Elle l'ignorait, sans doute, et la cherchait en vain dans sa promenade, dans le déroulement de ses réflexions. Elle ne s'étonnait cependant qu'à moitié de ce revirement, habituel aux moments de dépression qui s'emparaient d'elle après ses abandons. Et vraiment, aujourd'hui plus qu'à l'accoutumée, elle s'était abandonnée : au ciel, à l'eau, à sa fantaisie, à sa paresse, aux mille voix de la symphonie matinale. Avec le contact de la terre ferme, la réalité, soudain, reprenait ses droits. Un haussement d'épaules, puis elle rentra chez elle. Vide, la maison semblait veuve de sa chaleur, abandonnée aussi et, bien qu'elle réagît contre cette impression, Simone y était pourtant sensible : les murs, les fenêtres fermées, le bruit de ses pas, les cendres grises, le tic-tac de la pendule, tout conspirait à la cerner de solitude, à l'isoler du monde extérieur. Veule, elle fut dans sa chambre, s'allongea sur son lit, les yeux fixés, indécis, aux solives du plafond, résignée au proche assaut de ses souvenirs. Vagues, et lointains d'abord comme un obscur clapotis, ils venaient peu à peu, avec leurs visages connus, et déferlaient audessus d'elle, en lui laissant la lourde écume de leur âcreté. Elle en voulut à la Mayon de n'être pas présente,

de ne pas apporter, dans son isolement, ce trouble, cet élément qui aurait, pour vulgaire qu'il fût, cristallisé son intérêt. Mais elle n'avait rien, maintenant, où accrocher une idée, pas un prétexte susceptible de la distraire; avec un petit ricanement désespéré, elle y renonça, habile à choisir, dans les images émergées de sa mémoire, les plus propres à l'atteindre et à la blesser.

Simone Servoz n'était pourtant ni une victime, ni une femme fatale, et son abord, pour plaisant qu'il fût, ne semblait pas destiné à inspirer d'extravagantes passions : mais, sous ses dehors un peu nonchalants, elle avait, de tout temps, cultivé au fond d'elle-même une volupté de la souffrance dont elle tirait, à l'occasion, d'inédites délices; une fois lancée, elle savait saisir de chaque événement le point névralgique, le détail pénible. Au reste, ils ne manquaient point, et, au sourd rappel de son adolescence, un cortège de chagrins et d'inquiétude se mettait lentement en marche. Son adolescence, son enfance : gâtée par moments, à d'autres méprisée, elle avait poussé, à la fois négligée et bridée, entre un père fantasque et tendre, des domestiques sans dévouement et des parents interchangeables : tantes, cousins... Grandie sans une affection féminine, — sa mère mourait en lui donnant le jour, — elle s'était, dès l'enfance, vêtue de deuil, et le poids du crêpe avait assombri sa jeunesse. Elle revoyait Annecy, où son père pratiquait la médecine, et le pays environnant, où il l'emmenait parfois en tournées : Talloires, Cruseilles, Thônes, la Roche, Sixt : à tous ces villages, il se penchait sur des souffrances, et ces lieux de gaîté et de soleil en gardaient, maintenant encore, un voile funèbre. Et c'était, bientôt, son mariage : un mariage d'amour. Tourangelle d'origine, elle était d'une grâce un peu molle, qui retenait et séduisait sans qu'on y prît bien garde. Ses yeux mouillés d'innocence et d'étonnement, la douceur un peu triste de son abord créaient autour d'elle une ambiance transparente, un climat tiède et un peu mystérieux où surgissaient, sans même qu'elle les voulût susciter, des affections et des dévouements. Plus qu'un autre, pourtant, Pierre Lhéritier l'avait inté-

ressée, attirée bientôt. Non pas qu'elle eût éprouvé pour lui une passion violente, non pas même que la curiosité féminine, l'attrait du mariage l'eussent trop fortement poussée; non, si elle s'était donnée à son mari, c'est qu'il avait su la toucher, et il l'avait due à la tendresse plus qu'à l'amour. Elle n'avait pas osé, elle n'avait pas voulu lui opposer de résistance : la jalouse affection de Pierre s'était bientôt emparée de mille détails, s'y était exaspérée et, de disputes en disputes, ils en étaient arrivés au divorce, sans le vouloir ni l'un ni l'autre. Simone, pourtant, en avait ressenti comme une libération et, d'avoir perdu ce compagnon, témoin aveugle de sa vie secrète, avait donné un sens à ses pensées. Elle s'était retirée, pour quelque temps, dans cette petite demeure qu'elle possédait par héritage, et y retrouvait, sans le chercher, son équilibre sentimental. Pour étrange que cela parût, c'est dans ce colloque avec ses pensées, dans cette intimité avec le néant qu'elle devinait des motifs de contentement, de joie, d'exaltation. Ce matin encore, elle avait puisé dans sa contemplation muette une nouvelle provision de courage et presque d'enthousiasme. Pourquoi fallait-il qu'une réaction intervînt maintenant, assez brutale pour la laisser désemparée? Elle y fixa quelque temps son idée, avec un peu de détresse. Les yeux fermés, elle revoyait, avec une netteté inutile, les plus infimes détails de sa promenade, le lent déploiement de ses pensées, la couleur, la longueur d'ondes, pour ainsi dire, de ses sensations, et, nimbant tout de sa clarté, pâle d'abord, puis peu à peu rayonnante, la lumière de ce matin, matérielle et présente, actuelle, comme créée pour elle seule. Les instants y roulaient, dorés et ronds. Elle entendait le cri de ses rames sur la lisse, leur frisson frais sur la surface liquide. Quel poison s'était donc lentement élaboré, fruit d'une invisible chimie, dans le tremblement des feuilles, dans l'appel des oiseaux, dans le scintillement de l'eau? Savoir... En même temps qu'elle cédait à son inquiétude, à ce besoin de savoir, et de se meurtrir à cette recherche, Simone s'en défendait — sans grande énergie, il est vrai — et cet antagonisme la laissait

hésitante, partagée entre le souci de sa tranquillité et l'appel de sa souffrance. Le maléfice de cette matinée... C'était peut-être, justement, son achèvement, si complet, si entier que rien n'aurait pu y être ajouté, et inspirateur d'un sentiment d'effroi, comme ces œuvres où l'art, d'avoir atteint son expression la plus haute, en prend un caractère définitif et presque sacré. Bientôt reprise, elle se remit, consentante victime, à épiloguer sur sa peine, à la savourer, à l'exalter, acquise de nouveau, replongée, sans espoir de retour, dans l'amertume de sa tristesse, dans la volupté morose de ce deuil mi-sincère, mi-artificiel dont elle enveloppait ses pensées. Ce spectacle, qui était un peu de sa déchéance, elle en jouissait, non sans remords, sans doute, mais avec un dur bonheur, ce bonheur perdu où se plaisait son goût passionné du néant.

Encore qu'elle ne voulût pas se l'avouer, elle sentait, elle connaissait la cause intime de ce lent désespoir, et d'en reconnaître le visage lui apportait, avec un complément de souffrance, une explication, une raison d'être: plus que l'homme, c'était une présence qui lui manquait, un être vivant pour participer à sa vie, pour partager ses joies, pour adoucir ses peines, pour comprendre, un être à qui elle aurait tout dit, tout expliqué... Il n'est pas certain que la solitude pousse à la méditation; pour Simone, elle lui apportait, plutôt qu'un apaisement, un trouble pénible, presque une obsession; ce climat, où elle se sentait étonnée, sans doute, et peut-être fascinée, la poussait aux plus extravagantes constructions : une présence l'eût rassérénée, un compagnon qui l'aurait approuvée, blâmée — peu importe — mais pour qui elle aurait existé. Pour qui vivait-elle maintenant, qui se souciait de la savoir seule, au bord d'un étang désert? Elle leva la tête, se détourna un peu, impressionnée, comme si quelqu'un eût vécu, eût respiré derrière elle. Non, il n'y avait personne, aucune silhouette ne meublait l'espace, aucune voix le silence, et le miroir lui renvoyait, un peu disloquée, l'image de sa chambre morte : elle revint à son lit, s'y rejeta. Seule, elle était seule : même à fermer les

yeux, elle ne retrouvait pas, à côté d'elle, ce creux que son mari laissait autrefois, le matin, en partant, cette empreinte encore tiède de sa forme et de son poids, ce dessin qui était comme le sceau de sa possession. Elle n'essayait même pas de l'y ressusciter, dans cette chambre où il n'était pas venu, dans ce lit où il ne s'était pas étendu. Et ce n'était pas Pierre, encore, qu'elle regrettait; ce n'était même pas un regret qu'elle éprouvait, mais quelque chose de plus immédiat, de plus poignant : derrière elle, devant, à ses côtés, l'austère image de la solitude montait, sans voix et sans visage, la liait d'angoisse et d'immobilité. Bouger, partir? Pour aller où? Dans son ombre, l'autre ombre viendrait, étendrait entre elle et l'univers ses mains froides, reprendrait au monde vivant sa victime révoltée. Et brusquement, elle réalisa, tout d'un coup, elle enregistra, à son diapason exact, le tourment de l'absence et sa douleur sans nom.

Face au jour, la fenêtre découpait son rectangle de lumière, son morceau d'horizon; au bord de l'eau, des peupliers se suivaient, en route vers le ciel; une nudité grandiose tremblait, suspendue à l'instant, sur l'insensibilité des choses. Simone haussa les épaules : la nature même lui refusait son concours, se terrait, elle aussi, dans son mutisme. Elle saisit un ouvrage, essaya de s'y vouer : en vain; les points dansaient devant ses yeux, l'aiguille ne suivait pas ses mouvements. Elle prit un roman, renonça bientôt à lire, imperméable à une intrigue qui n'était pas la sienne, à des souffrances qu'elle n'avait pas ressenties; la radio même la déçut, impersonnelle, figée dans des programmes fastidieux. Elle tournoya encore, indécise, au bord des larmes, les mains tendues aux choses, à toutes les choses qui, après elle-même, la repoussaient, l'ignoraient, la recevaient comme une étrangère. Dernier asile, le lit lui offrait sa douceur; elle s'y jeta soudain, ses nerfs à bout, son énergie enfuie, et s'endormit presque aussitôt. Tendres, rendus, par le sommeil, à une innocence première — un peu fiévreuse, ou triste, ou grave, qui sait? —, ses cils battaient, dans son visage, une enfantine mesure.

★

Ce fut la Mayon qui l'éveilla. Au bruit de ses pas, elle ouvrit les yeux, lente à reprendre son équilibre, à retrouver la terre; sa course — pieds nus sur les carreaux de la cuisine — finit de lui rendre sa netteté. Elle plongea aussitôt, avec entrain, dans les travaux ménagers, son cerveau blanc, propre, comme lessivé. Un instant, elle pensa à sa matinée, comme à un voyage dans un autre pays, déjà lointain, trouble de contours, brumeux de couleurs. Puis, pendant le déjeuner, cette préoccupation même la quitta, et elle ne fut plus qu'une femme aimable et tendre, qui s'était ennuyée.

Un désir la poussa dehors, en quête de nature vive, d'odeurs végétales. L'air avait repris une tiédeur d'été, et ses mains fluides posaient de chaudes caresses sur les choses, sur les collines, sur le visage souriant de Simone. Un calme heureux envahissait le paysage immobile, sans une vibration, sans un nuage. Elle suivait, de nouveau, le bord de l'étang, soumise au balancement de la marche, dans un engourdissement d'hygiène et d'oubli. Réfléchir, elle n'y songeait guère, tout entière occupée à n'être, au bord de l'eau, qu'une belle créature, à dessiner, à travers le feuillage, la fraîcheur heureuse de ses formes. Quelque chose la frappa, soudain, qu'elle ne put immédiatement définir; elle ralentit le pas, finit par s'arrêter : partant du sentier, une trace descendait, signalée par les roseaux pliés et cassés. Et cette marque humaine lui fut pénible, comme une intrusion dans un domaine réservé, tant ces rives et cette eau étaient sa propriété, son bien, qui ne pouvait être partagé. Elle se reprit, pourtant, de ce mouvement. N'était-ce pas un enfant, qui avait voulu jouer sur la berge, se baigner, peut-être? Non loin du bord, un remous se devinait, presque invisible, mais Simone en connaissait la sournoiserie, et l'imprudent qui s'y fût aventuré à la légère y eût pu disparaître. Rien, pourtant, ne semblait anormal. Elle dépassa l'endroit, continua sa promenade, inspecta l'horizon, sans y découvrir de trace étrangère. Alors, satisfaite, sans doute, mais un peu

déçue, elle s'étendit, ouvrit un livre. Dix, quinze pages... Bientôt lasse de sa lecture, elle resta immobile, le visage tendu vers le ciel. Le soleil tournait déjà. Il devait être trois heures. Son chapeau sur les yeux, ses mains sous la tête, elle s'offrait à la chaleur, doucement consentante, détendue, sans pensées, sans chagrins, aux marges du sommeil. Elle y vint enfin, bercée au chant des abeilles.

Le bruit d'un plongeon lui rendit conscience : l'heure, le soleil, et l'eau qui clapote, ses cercles concentriques happés, brisés dans les roseaux. Assez loin, une tête parut, masculine et rieuse, puis les deux bras, qui entraînaient le corps dans un mouvement régulier. Tour à tour, les muscles apparaissaient, plongeaient, revenaient, pour le plaisir de l'action. Comme d'un voile, l'eau habillait sa nudité. Immobile, Simone regardait cette belle machine souple, cette affirmation vitale. Une gêne s'emparait d'elle, d'être là, en spectatrice ignorée. Mais comment partir sans être vue, comment apparaître sans ridicule? Hésitante, elle restait à terre, les paupières mi-closes, juste assez pour suivre, à travers les plantes aquatiques, les évolutions de l'inconnu.

Cependant, avec le calme qu'inspire la solitude, il nageait, en mesure, se reposait un instant, repartait en s'ébrouant, dans un cercle d'écume. Ses mains fendaient l'eau avec lenteur, et la sûreté de ses évolutions le réconciliait, peu à peu, avec le cadre, l'incorporait à l'ambiance, établissait un rapport entre la nature verte et l'homme nu. Contrainte de se l'avouer, Simone, malgré elle, cédait à ce charme d'églogue et de compétition sportive. Elle se gourmandait de son silence et de sa curiosité, sans renoncer à l'un ou à l'autre. « Un beau spectacle », murmura-t-elle, avec une admiration défensive. Elle tira de ce consentement, pour mitigé qu'il fût, une autorisation tacite à demeurer, cachée, tapie dans une attention un peu lasse, trop lasse pour chercher d'autres sujets, et comme veuve d'elle-même.

Sur l'étang, le nageur continuait, ses épaules ruisselantes, une chanson au bord des lèvres. Il sembla prendre, soudain, une détermination, se dirigea vers le remous. A

demi-levée sur un coude, Simone le regardait, vexée de l'intérêt stupide qu'elle lui accordait, inquiète, pourtant, du danger qu'il courait. Il parut s'arrêter, suspendit un instant son élan, puis reprit bientôt. Dressée maintenant, elle le suivait, tendue. Crier, déceler sa présence? Devant le péril, elle ne balança pas longtemps, ses préjugés mis en déroute. Un cri, un signe du bras. Devant l'expression stupéfaite, elle fut obligée de sourire, s'en voulut comme d'une complaisance; en vain. Son rire même éclatait, irrésistible, et si franc qu'il lui faisait une excuse. Un peu honteuse, elle s'arrêta bientôt, encore secouée, mais déjà maîtresse d'elle-même, rendue à ses scrupules. Le jeune homme revenait, cependant, à grandes brasses méthodiques où se devinait une affectation de lenteur. Simone imaginait la végétation pliant au long de ce corps clair et baissait un peu les yeux, dans une attitude indifférente. D'assez loin encore, il leva la tête d'un air interrogateur. Des yeux gris-bleu y vivaient, enfantins et fatigués, et la bouche esquissait une moue gênée. Elle se décida enfin :

— L'endroit où vous alliez est très dangereux; il y a un remous d'où l'on ne peut plus se tirer...

Il eut quelque chose comme un haussement d'épaules; ce n'était que cela? Qu'avait-il imaginé, en somme; qu'elle l'appelait pour lui? Un sourire l'effleura à cette idée saugrenue, tout au moins gratuite, ajouta-t-il par devers lui. Malgré un peu d'agacement, il lui devait sa reconnaissance et la formula en termes aimables et maladroits, juste assez pour demeurer plaisants. Tout à fait sûre d'elle, Simone y répondait avec nonchalance, et son regard scrutait, avec une attention superficielle, le jeu des muscles à travers la transparence de l'eau. Sans définir, elle admirait ce corps long et pâle, vainqueur des éléments, cette force nuancée de souplesse. Il ne paraissait pas s'en apercevoir et la considérait aussi, avec une curiosité candide. « Comme un lycéen », pensa-t-elle, et elle sourit de nouveau. Ce lui fut aussi prétexte à quitter la rive, à remonter vers le bosquet; dans les

feuilles, l'assoupissement du jour cédait, lentement, à la fraîcheur du soir.

Sur le chemin du retour, elle entendit des pas derrière elle et, sans les avoir jamais entendus, les reconnut aussitôt. Il était déjà vers elle, jeune, bien découplé, la respiration un peu rapide d'avoir marché trop vite, qu'elle n'avait pas encore voulu se retourner; elle n'y consentit qu'au dernier moment, avec une expression interrogatrice et un peu excédée, tôt disparue devant l'impression de franchise qui se dégageait de l'inconnu. Avec ses vêtements, son aisance lui était revenue, facile, colorée d'une fougue juvénile. Gentillesse : Simone ne trouvait que ce mot à lui appliquer; il semblait plié sur les choses, incliné sur la vie, embarrassé de son envergure; des cheveux blonds et, sous un maintien tout artificiel, on ne sait quelle timidité, quelle crainte...

Il s'était nommé : Lucien Groult, étudiant en médecine, en séjour dans la région.

— Chez Alice Puidoux, interrompit Simone, malicieuse. Et, comme il demeurait muet, elle ajouta, sans bien savoir pourquoi :

— Votre arrivée a déjà fait le tour du pays...

Le pays : les yeux levés, elle le contemplait, affectueusement; derrière eux, l'étang disparaissait, déjà noyé d'ombre, abandonné aux roseaux et aux saules. Dans un moment, des crapauds y préluderaient à la nuit; des champs lourds, une tranquillité s'élevait, une certitude de victoire, une présence de vie, lointaine, sans doute, mais invincible et inéluctable et, en ondulations massives, les coteaux s'étageaient, déjà estompés, bleutés par les fumées. Sur les crêtes, le ciel fondait. La saison, cet adolescent : Simone se sentit soudain jeune, de nouveau, comme si, pendant des mois, elle avait oublié de l'être; au fond d'elle-même, un chant vibrait d'ardeur et de confiance, auquel, sans trouble, elle se livra pendant la promenade.

Son dîner expédié, elle s'étendit sur son lit, une cigarette aux lèvres. Chaque jour, ce moment lui était doux; elle s'y détendait, déposait ses pensées, s'amollissait dans

une demi-inconscience, dans une zone blanche et pure où disparaissaient les soucis et les obligations. Ce soir, pourtant, quelque chose l'en empêchait, la maintenait à fleur de réflexion. Elle avait promis à ce garçon de retourner à l'étang. Eh bien, elle n'irait pas et tout serait dit. Puis sa lâcheté l'humiliait et, une fois encore, elle voguait d'une résolution à l'autre, sans en pouvoir, de longtemps, choisir une. A la fin, elle bondit sur le carrelage, écrasa sa cigarette, en s'affirmant à haute voix : — J'irai, bien sûr, — comme pour se prendre au mot.

Elle y mettait une intonation narquoise, une arrière-intention vexante. En même temps un instinct profond l'attirait vers cette jeunesse, exigeait la présence de cette fraîcheur, de ces illusions, d'un front de vingt ans. Quand avait-elle eu vingt ans? Cette date si proche, elle l'avait presque oubliée. Ils lui revenaient aujourd'hui, sous les traits de cet adolescent et, d'avoir vu l'eau ruisseler sur ses épaules, elle avait ressuscité l'âme et le cœur de cette autre époque.

★

L'automne avait quinze jours de plus. Sa tasse de café posée à côté d'elle, Simone songeait, à peine. Une molle quiétude l'envahissait, qui n'avait pas de nom ni de figure. Le dépouillement de la saison, la chute de cette richesse rousse et rouge, violente et mortelle, correspondait en elle à un enrichissement. Paix des choses simples, et cette calme certitude d'un contentement, qui est déjà presque le bonheur... Elle ne songeait même pas que, quelques semaines auparavant, ce sentiment lui eût paru ridicule, et cette affection sans surprise, cette amicale habitude créée autour de Lucien suffisait à son cœur. Davantage? Elle s'en serait voulu d'y songer, tant les jours écoulés l'avaient comblée de leur joie muette et simple. Ils allaient se promener, sur l'étang ou dans la région; ils parlaient; elle l'écoutait, surtout, souvent attentive, perdue quelquefois, et sensible, attachée au son de sa voix plus qu'aux mots qu'elle disait. Ses études, sa thèse, ses lectures : il construisait des systèmes, acharné, parfois,

à des problèmes philosophiques comme à une course de championnat. Penchée sur cet enthousiasme, elle s'essayait à le diriger, à l'endiguer, fondue dans un sentiment vague, à la fois fraternel et maternel, où son intérêt prenait une forme et un sens.

Ce matin-là, elle y songeait avec une douceur particulière, avec une patience presque familiale; il allait venir, sa grande silhouette s'inscrirait, assez loin, sur la route et, après l'avoir aperçu, elle tarderait un peu, pour n'avoir pas l'air de l'attendre. Ils avaient projeté d'aller au bois de Fourny, une dernière fois avant la chute des feuilles. Une dernière fois... Elle s'avisa qu'elle ne lui avait jamais demandé la date de son départ. Crainte, angoisse? Elle haussa les épaules. Elle se sentait trop jeune, trop fraîche, encore, pour jouer les Phèdres, et Lucien Groult lui laisserait, dans quelques jours, le souvenir d'un camarade agréable. A bien y songer, pourtant, elle y perdait de sa sûreté.

De parti pris, elle négligea ce sujet jusqu'au but de leur promenade. Une clairière s'étalait en terrasse, offrait à leurs regards la région entière, brune et chaude encore, semée d'une poussière de cuivre. Ils s'y reposèrent un moment, essoufflés de la montée. A sa question, il tardait à répondre, comme s'il cherchait ses mots. Avait-il peur de la blesser, de lui causer un chagrin? Cette supposition l'inonda d'un étrange, d'un amer bonheur. Non, il ne partirait pas; il se reposerait encore quelques semaines avant de s'arrêter à une décision. Ses examens l'avaient trop fatigué pour qu'il songeât à reprendre aussitôt. Elle fut un peu déçue de la réponse, d'où elle se croyait absente, et s'en voulut d'y attacher tant d'importance. Que faisait-elle, aussi, dans ce pays perdu, à l'entrée de l'hiver? Et elle annonça sa rentrée à Paris, en termes vagues, à dessein, et semés de contradictions. Ses paroles, elle les teintait d'une légèreté, d'une mondanité factices qui se brisaient, maintenant, contre la gravité masculine de Lucien, comme des vagues contre une tour. Pour couper court à la gêne qui les saisissait, elle se leva. Une ombre traînait au ras du sol, où des racines couraient.

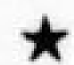
Aux premiers pas qu'elle fit, elle s'y embarrassa et serait tombée, si Lucien ne l'eût soutenue, avec une promptitude inquiète. Elle avait eu pour le remercier, en s'appuyant sur lui, un rire bizarre, qui se moquait d'elle-même, de sa frayeur subite, mais une émotion persistait en elle, toute physique, soutenue par le battement précipité de ses artères. Pendant le retour, ils furent presque silencieux, avec des paroles rapides et nues comme des coups de lancette.



Les brioches, les petits gâteaux. Simone contrôle, une fois encore, les apprêts du goûter. A leur dernière sortie, Lucien toussait et, par égard pour lui, elle s'est décidée à l'accueillir chez elle. Par souci de sa santé, par crainte de le perdre, elle ne veut plus préciser. Elle n'a plus besoin de précisions, pour savoir la place qu'a prise, dans sa vie toute végétale, cet adolescent renfermé. Renoncer à comprendre, c'est avouer déjà; à peine ose-t-elle, baignée dans une tendresse éparse, parler encore de sympathie. Son esprit se perd en démarches obscures, en échafaudages aussitôt écroulés. Partir, céder? Ce don d'elle-même, elle ne sait prévoir de quels regrets, de quelles joies il sera suivi, quelle direction il imprimera à sa vie future...

Basse, assourdie, la conversation va, de l'un à l'autre. Le thé fumant exhale une vapeur cordiale et, dans le foyer campagnard, des bûches chantonnent, encore un peu vertes, et pleurent leur résine. Parfois, l'une tombe, et les braises rouges roulent sur les carreaux. Il sera bientôt cinq heures. Cinq heures déjà? Plus qu'un autre jour, Simone, aujourd'hui, est sensible à la fuite du temps. Est-ce pour cela qu'elle s'est décidée à parler, comme en transes, presque, et qu'elle parle? Magie des choses indifférentes, mots vagues, vêtements sombres de la passion... Seul, immense, Lucien s'est levé. De long en large, il se promène. Ses pas s'approchent, s'éloignent et, sans le voir, elle suit ses mouvements, l'oscillation de son inquiétude. Il s'est arrêté derrière son fauteuil. Qu'elle lève les

yeux, et tout est perdu. Elle les lève pourtant, le voit se pencher vers elle, la saisir. Des mots, elle en voudrait bien trouver, pour diminuer sa soumission, mais elle ne sait que se taire, attendre, dans ce vertige où sa volonté ploie, vaincue, et l'abandonne à la chute, aux chuchotements de l'ombre, au poison de l'intimité, aux appels étouffés des sens. Encore un peu lucide, elle ne veut, maintenant, que donner son consentement, approuver, offrir, aux ravages de l'amour, une attentive, une anxieuse victime.



Cet amour, c'est comme une purification, comme une eau lustrale qu'elle l'attend, qu'elle le subit, dans le silence du bonheur. Ce qu'il est, elle ne le cherche pas : la figure qu'elle lui donne suffit à l'exaltation qui la soulève au-dessus d'elle-même, et nuance d'une tendresse absurde ses moindres gestes. C'est sa chose, son amant que cet adolescent mince, aux yeux d'eau de mer, et qui, dans le plaisir même, garde une timidité ravissante. Il lui appartient, il ne s'en défend pas, au contraire, et cette possession si chère et si momentanée, il semble à Simone qu'elle date de toujours, et que seul un malentendu les avait séparés. Tout est en ordre, maintenant, de nouveau, et, parce qu'elle n'est plus seule, les astres ont repris, dans l'univers, leur place et leur course. Dans la ronde des jours, sans impatience, leur intimité s'affine, s'épure, s'exaspère, croissante avec l'ombre qui, chaque soir, monte plus tôt, candide comme la neige répandue sur le paysage. Seuls les pas de Lucien, avec les siens, s'impriment dans la blancheur des allées. La Mayon a cessé de venir, sous un prétexte quelconque, mue en réalité par le sentiment de sa dignité blessée. Mais qu'importent à Simone ces muets reproches et les commentaires du village; pour elle, rien n'existe plus au monde que ces après-midi, ces trois ou quatre heures flamboyantes où sa maison s'illumine d'une présence, résonne d'une vitalité nouvelle. Après, elle reste seule, tandis qu'il retourne au village, chez l'Alice. Il s'arrête quelquefois

à l'auberge — il le lui a dit — pour échanger deux mots avec les habitués. Dans sa solitude, elle le voit, trinquant avec le garde champêtre, avec le cafetier, et déjà cette image la poursuit. Plus d'une fois, elle a formulé, sur ses fréquentations, des plaisanteries qu'il a toujours éludées sans percevoir, dans ses paroles, le ferment de la jalousie. Pour lui, elle n'est qu'un accident, sans doute, une halte sur le chemin de son ambition : pitoyable destin des femmes, d'aimer l'amant mieux que l'amour. Cette réflexion, elle la remâche au long des nuits, et ce n'est que dans les signes avant-coureurs de l'aube qu'elle trouve, avec l'annonce du jour, des raisons d'espérer et d'attendre. Obtenir qu'il reste auprès d'elle, elle ose à peine le lui demander, prévoyant des difficultés; et, de lui-même, il vient, attend qu'elle l'installe, sage, un peu désorienté, un peu, comme elle le lui dit en riant, « collégien au retour du lycée ».

Un matin, la neige, tout unie et définitive, cette fois, les tenta. Leurs deux pèlerines bien serrées, ils allaient, dans l'air pur, et, sous leurs pas, la couche blanche s'effondrait avec un bruit sourd. Sa clef à la main, Simone riait au sol candide, aux troncs dépouillés, au beau matin. Soudain, au bord d'une combe, la clef s'échappa de sa main, glissa, disparut dans la blancheur. La retrouver, il n'y fallait pas compter maintenant. Alors, avec un petit rire :

— Tu vois, dit-elle, tu seras forcé d'attendre au printemps pour m'abandonner.

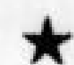
Et dans sa voix, cette phrase prenait un ton d'assurance et de victoire. Sonore, elle était, dans le matin vierge, un gage de sécurité, un chant de possession. Son geste, on aurait dit qu'elle l'avait prémédité, tant elle y prenait de plaisir, tant cette gêne minime semblait les rapprocher, resserrer leur intimité, souder leur union. Ils ne pourraient plus se quitter maintenant, et cette clef perdue serait le signe de leur fidélité; déridés, allégés par ces enfantillages, ils riaient tous deux comme des maraudeurs complices d'un larcin.

Elle s'éveillait toujours avant lui, le matin, et le consi-

dérait longuement, en silence. Elle déversait sur lui toute une tendresse muette, impalpable, et, dans la façon de le couvrir, d'arranger son oreiller, de remonter l'édredon, il y avait une adoration. Son profil blond reposait, délivré, touché d'on ne sait quelle grâce un peu molle. Il lui appartenait ainsi, pendant quelques moments, sans défense, sans cette apparence de froideur qu'il croyait de la réserve. La bouche entr'ouverte, les yeux clos, il n'était plus qu'une existence humaine, sans le maquillage de l'éducation et des habitudes, et la vie entière, avec ses chagrins et ses charmes, tenait au rythme égal de sa respiration, à cette innocence toute physique et momentanée : constructions aériennes balayées, dispersées aux réalités de l'éveil. Moment nouveau, porteur de matérielles délices : elle s'affairait, préparait le chocolat, l'apportait à la chambre, et tout en elle disait, à mi-voix, le plaisir de sa servitude; il voulait l'aider, parfois, partager ses menus ouvrages, mais, avec un air important, elle le renvoyait aux préparatifs de sa thèse. Il s'asseyait contre la fenêtre, ouvrait ses livres, travaillait un peu. Au-dessus des manuels et des techniques, ses regards suivaient la tendre silhouette. Encore lorsqu'elle avait franchi le seuil, il savait, instant par instant, les détails de son remue-ménage. Il se levait un moment, allumait une cigarette, s'appuyait au cadre de la porte; ils se souriaient, sans rien dire, avec une gravité silencieuse, et retournaient à leurs devoirs.

Thérapeutiques, codex : arides nourritures; des trouées s'ouvraient parfois devant Lucien, des fossés d'ombre où sa sûreté chancelait; tout était remis en question, des problèmes se posaient, sans ordre. Pour lui comme pour Simone, leur jeunesse servait de réponse et d'excuse. Il sortait bientôt, pourtant, de ses rêveries, et se retrouvait, dans la paisible ambiance, comme en suspens, parfois, en voyage, et ses regards voilés trahissaient son trouble et son incohérence. Il avait alors, pour désarmer une curiosité trop attentive, des attentions où son amie berçait son ombrageuse inquiétude, et de brusques réveils des sens; ils y roulaient, mêlés, confondus, et leurs ca-

resses cherchaient, au fond du plaisir, les éléments perdus de l'éternité. L'accalmie y succédait, trouble un peu, et coupée d'oublis. Ces moments obscurs, des éclairs les traversaient cependant, jetaient au fond d'eux-mêmes, sur leurs désirs et leurs motifs secrets, une fugitive et dure lumière. Ils se retrouvaient, épuisés, pareils à ces pêcheurs de perles auxquels le fond de l'océan ne sait plus offrir que des épaves vides et des monstres informes.



Il y a comme une pitié dans les signes dont le destin se sert pour accabler les hommes, et les coups dont il les frappe laissent, avec leur meurtrissure, le faible dessin d'un espoir. Lorsqu'une formalité d'inscription rappela Lucien à Lyon, où il pensait obtenir un poste d'interne, ce rappel du monde extérieur, malgré sa dureté, libéra les amants de leurs responsabilités, balaya, d'un souffle glacial et pur, les scories, les premières cendres du bel amour. Tout paraissait plus clair à ce jour nouveau, et leur innocence apportait à leur chagrin un apaisement, presque une absolution. Aussi, après avoir accompagné Lucien jusqu'au portail, après l'avoir vu disparaître, Simone, de nouveau seule — pour quelques jours, avait-il dit — tira de ses larmes même une consolation momentanée, le gage, la certitude, le signe d'une réunion proche. Dehors, le soleil et la neige alternaient, posaient sur la maison, tour à tour, leur ombre ou leur clarté, donnaient au jour une vie presque fantastique. Elle ferma les volets, s'entoura de silence et de nuit. Ses gestes, avec une tranquillité d'automate, accomplissaient les travaux nécessaires, comme si toute raison d'être n'eût pas disparu. Cette nouvelle vague de solitude, elle n'arrivait pas à la réaliser, à l'identifier, entraînée, encore, entourée, nimbée des souvenirs, des gestes et des images de l'absent. Tendue, toujours, vers lui, ressortant de son chagrin cette attention toute maternelle où avait commencé sa passion, elle le suivait sur la route, souffrait du froid avec lui, l'accompagnait d'instant en instant. Ils avaient tant tardé, à la porte... Il avait sûrement pris froid. Peut-être

avait-il manqué le train; il attendrait sans doute le suivant. Ses démarches dans cette gare, le petit quai désert, où une cloche minuscule tintait. Le son de cette cloche, sa présence... S'il n'avait pas attendu, pourtant, s'il était de retour. Etendue sur le lit, elle n'osait bouger, retenue par une crainte superstitieuse. Elle entendrait le grincement du portail, le tassement de la neige, le mouvement dans la serrure...

Elle trébucha sur cette idée, sa sensibilité tout d'un coup à vif. Ce matin, il lui avait rendu l'unique clef de la maison, comme s'il ne devait plus revenir, avec une solennité absurde. En somme, il avait dû marcher vite, par ce froid, arriver à l'heure. Non, il ne reviendrait plus aujourd'hui. Elle se leva, titubante, ivre. La clef, d'un modèle ancien, lourde et compliquée, gisait sur la table. Elle s'y accouda, soudain, désespérée, dans un désarroi total et, sur la cause insensible de sa détresse, elle se mit à pleurer, muette d'abord, puis, d'un coup, submergée sans arrêt de sanglots et de cris.

Au matin, elle fut comme une convalescente au sortir d'une longue fièvre, sans force ni volonté, avec des mouvements pleins d'hésitation. Les choses avaient perdu leur consistance et leur volume, et de leurs lignes estompées se dégageait une impression d'angoisse et d'irréalité. Autour de Simone, l'absence avait descendu, comme un tulle impalpable, le rideau fuyant de l'ennui. La matinée se traina, procession d'heures vides, s'usa en besognes ménagères dont chacune ravivait un regret, ranimait un souvenir. Avec une hargneuse patience, elle prépara le déjeuner, mais une fois installée, elle se hâta d'en finir, ses aliments avalés sans ordre, comme des remèdes.

Parce qu'il lui avait demandé de le faire, elle s'habilla, sortit. Tout blanc, l'étang dormait, sous une mince couche de glace traversée de roseaux et de plantes aquatiques. Dans la sécheresse de l'air, un craquement arrivait parfois, un cri d'oiseau soulignait l'isolement. Elle en fit le tour, à toute allure, pour ne pas manquer le courrier. Il n'y aurait rien de lui, bien sûr, mais cependant... Sous la porte, on avait glissé, dans les journaux, une carte de

Lucien, avec ses tendresses : « ...Je vois ton sourire tout mouillé... »; c'était vrai, et quelque chose la serra à la gorge, qui était pénible et délicieux. Toute la soirée, parce qu'il les lisait, elle s'absorba dans les quotidiens, comme si son sort en eût dépendu.

Dans la nuit, les yeux grands ouverts, elle essayait d'imaginer sa vie. Attendre, attendre... Les jours passaient, semblables, jusqu'à son retour, rythmés seulement par le passage du facteur, par les rayons tournants du jour, par la monotonie des repas solitaires, des soirées sans compagnon. Avec minutie, elle ramassait, comme des miettes perdues, les moindres raisons de rêver, de croire, de prendre patience.

A peine arrivé, il lui avait écrit, sans ordre, sans phrases, pour lui dire ses espoirs et son chagrin. De petites larmes tombaient, taches rondes, sur les lignes heurtées, sur les mots passionnés; sur les prières, aussi, et les détails, les obligations qui le retiendraient quelque temps, sur l'ennui que lui causaient les démarches. Elle y puisait, en même temps, des espoirs et des craintes, elle en tirait des suppositions absurdes et touchantes, avide à chercher, à ce chant de tendresse, des ambiguïtés et des réticences qu'elle repoussait ensuite avec effroi. A tout moment, elle relisait les lignes ardentes, s'en nourrissait, usait contre elles l'aspérité des longues minutes.

Une autre arriva bientôt, pareille à la première, trop pareille, peut-être. Les projets qu'il avait envisagés, les visites qu'il avait faites exigeaient sa présence à Lyon. D'abord, il n'avait voulu que crier son amour, sa tristesse; maintenant, déjà, il s'essayait à consoler, avec la tendre maladresse des amants. Elle lui en voulut de l'attention, comme d'une marque de défiance, comme d'un doute qu'il aurait eu d'elle. Elle n'éprouvait nul besoin d'être plainte; seulement, comme une terre sèche avant la pluie, elle attendait les mots de désir et d'adoration qui susciteraient, dans l'ombre soudain complice, le miracle d'une présence. Elle-même, aux mots qu'elle voulait dire, hésitait, substituait des formules, finissait en reproches

une réponse où son cœur aurait voulu se fondre; elle l'envoya cependant, un peu par sincérité, par désir d'éclaircissement, un peu aussi par lassitude. Elle déchira en tremblant la troisième enveloppe; il s'était sans doute fâché, il avait mal interprété... Non, c'était autre chose encore : dans une langue à la fois dure et passionnée, il expliquait ses efforts, la situation qu'on lui avait offerte, et qu'il refuserait si elle ne venait pas le rejoindre...

En vagues brutales, la joie l'emporta, la roula. Tout disparaissait; elle allait le revoir, l'entourer, le chérir. Seule, elle tournait sur elle-même, la lettre à la main, embrassait du regard le cadre un peu désuet de sa vie, de leur vie. La fenêtre aux vitres striées de givre, la table sombre, le foyer, le plafond, tout lui réverbérait, lui renvoyait le miroitement de sa gaîté, le rayonnement de sa joie. Sans contrôle, elle allait et venait, avec un rire secret qui la prenait comme une caresse. Elle s'étendit dans un fauteuil, ferma les yeux, pour mieux savourer son plaisir. Des lueurs dansaient sous ses paupières. Elle se força à réfléchir, à rassembler ses idées, à envisager un départ, à en imaginer les conditions. Comment partirait-elle? Insidieux, un doute s'éleva, grandit, prit forme; elle se vit seule avec Lucien, à sa charge, sans doute, dans cette grande ville où il aurait ses amitiés, ses habitudes. Leur amour avait fleuri dans un autre cadre que Lyon; pour lui, elle en redoutait les brumes. Allait-elle partir, même? Elle se voyait affronter la société, y souffrir des comparaisons. Elle se jeta sur la lettre, la relut, avec emportement; en vain : elle ne rendait plus le même son. De nouveau, les choses reprenaient, comme auparavant, leur imprécision de contours, leur apparence fantomatique.

Un temps passa, vague. Tout fuyait, ses pensées s'effritaient dès qu'elle tentait de les saisir. Elle se sentait malade, fiévreuse, insupportable. Lancinant, le mot lui revenait : partir... Cette clef : elle ne s'en irait pas sans l'avoir retrouvée, sans la lui rapporter, en signe d'alliance. De ses mains brûlantes, elle saisit sa pèlerine, s'en enveloppa; sur la table, les feuillets gisaient, étrangers. Elle s'en empara, les parcourut, les glissa sur sa chair,

comme pour en reprendre possession. Contre elle, ils se froissaient à ses mouvements, rendaient un bruit doux, un peu pervers. Elle sourit encore une fois, fut jusqu'à la chambre, imagina le lit dévasté, le profil rose et blond sur l'oreiller, leur abandon matinal, et partit doucement, sur la pointe des pieds.

D'instinct, elle prit le chemin du haut; il neigeait de nouveau. De loin en loin, des arbres hérissaient l'horizon désert : chênes dépouillés, peupliers, bouleaux candides. Sur l'un d'eux, en passant, elle appuya sa main, comme sur une épaule amie. Arrivée à la combe, elle eut un regard bref, se laissa glisser dans la courbe. Il y avait, sous elle, comme un matelas glacé. Elle enleva ses gants, se mit à creuser; ses mains s'engourdissaient, peu à peu, cessaient de la faire souffrir, continuaient, pourtant, leur travail machinal et vain. Ses nerfs, qui l'avaient soutenue jusqu'alors, lâchèrent soudain. Il n'y avait plus, autour d'elle, que du silence et de la blancheur. Elle prit peur, voulut remonter, se releva sur les genoux. Son regard, brouillé de larmes, fixait un objet foncé : la clef. Elle avança pour la saisir, mais ses doigts insensibles lui refusaient tout service. Une étrange fatigue montait en elle, un besoin de sommeil, de repos. Elle fléchit de nouveau, glissa, s'étendit, ferma les yeux, définitivement. Contre sa joue, sous la neige montante, la clef retrouvée imprimait son empreinte.

LOUIS GHISLETTI.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Balzac : *La Comédie humaine.* Texte préfacé et établi par Marcel Bouteron, tomes I à V (Bibliothèque de la Pléiade), Nouvelle Revue Française. — Sophie de Korwin-Piotrowska : *Balzac et le monde slave. Madame Hanska et l'œuvre balzacienne*, Libr. Honoré Champion. — Sophie de Korwin-Piotrowska : *Balzac en Pologne. Essai de Bibliographie*, Libr. Honoré Champion. — Revues.

Parvenu à la maturité, et presque à la limite de sa vie, car il mourut relativement jeune, Balzac révéla ses ambitions. Elles étaient vastes. Il rêvait d'être le Napoléon de la littérature ou, tout au moins, l'un de ces héros prédestinés qui conduisent ou bien en qui s'incarne le monde. M. Fernand Baldensperger, dans un curieux livre où il examinait avec pénétration les doctrines, les idées, les curiosités multiples, les « orientations », les études de l'écrivain, nous montrait celui-ci aspirant à l'universalité des connaissances et à une sorte de direction spirituelle de l'Europe.

Mirifiques imaginations! A quel moment précis Balzac leur avait-il donné libre cours dans son cerveau en ébullition perpétuelle? Il ne semble pas que ses biographes et commentateurs l'aient indiqué d'une manière bien précise. M. Marcel Bouteron, dans la Préface, courte, mais substantielle, qu'il a jointe à une nouvelle édition de la **Comédie humaine,** nous fournit cependant quelques éclaircissements. Dès 1841, Balzac a groupé en un bloc consistant son œuvre écrite et trouvé ce titre général de *Comédie humaine* sous lequel il se propose de la publier chez Furne, Dubochet, Hetzel et Paulin, éditeurs, avec lesquels il vient de traiter. En 1844 seulement, il fait à Mme Hanska, l'étrangère, la confidence de son grand dessein d'hégémonie intellectuelle. Il n'erre dès lors plus dans le rêve.

Il considère, sinon comme acquise, du moins comme en partie acquise son action sur les esprits : « Voici, écrit-il à la belle Eveline, le jeu que je joue. Quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier, O'Connel, *et je veux être le quatrième.* Le premier a vécu de la vie de l'Europe; il s'est inoculé des armées! Le second a épousé le globe! Le troisième s'est incarné un peuple! Moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête! »

En 1845, nous dit M. Bouteron, Balzac dresse le catalogue à peu près définitif des volumes devant constituer la *Comédie humaine.* Ces volumes sont au nombre de cent trente-sept, dont quatre-vingt cinq achevés, cinquante encore à l'état d'ébauches que le romancier compte terminer en huit années. Une ample histoire des mœurs contemporaines de l'auteur s'y dessine ou plutôt une histoire de groupes sociaux d'une grande richesse et d'une extrême diversité.

Balzac a depuis longtemps aperçu que, pour transformer en histoire de mœurs véritable cette histoire fragmentaire de groupes sociaux, la nécessité s'impose à lui de joindre entre eux ces derniers par des liens sans lesquels son travail demeurerait disparate. Il a fait dès lors reparaître, d'un roman dans l'autre, ses personnages. A-t-il communiqué de cette sorte, à son évocation d'une société, comme l'assure M. Bouteron, une « unité foncière, organique » ? Nous éprouvons quelque peine à le croire. Balzac a mal calculé son effort; il a conçu trop tard une action collective de tous les êtres créés par lui. En figurant dans un ouvrage nouveau, les personnages, déjà situés ailleurs, y jouent trop souvent des rôles épisodiques; ils restent, sauf dans quelques cas particuliers, en dehors du récit. Sans doute, l'écrivain ne pouvait-il découvrir de meilleur procédé pour donner à ses lecteurs le sentiment de voir se dérouler, devant leurs yeux, l'existence simultanée de tout un monde, mais ce procédé touche un peu à l'artifice. La vérité, c'est que le roman sert merveilleusement de cadre à la peinture de milieux, mais que seule l'histoire convient à une peinture globale des mœurs d'une époque. Même si Balzac eût, dès l'origine de sa carrière, dressé le plan concret de sa *Comédie humaine,* il n'eût pas réussi, contrarié dans son dessein par les exigences particulières de chacun de ses récits,

à faire de cette *Comédie humaine,* une représentation cohérente et harmonieuse de vies et de mœurs combinées.

Ce qu'il a d'ailleurs échafaudé suffit à sa gloire. Il voyait son œuvre, précise M. Bouteron, comme une « cathédrale » vers laquelle il espérait bien que les fidèles accourraient en foule. Or, de son vivant, quand il eut lancé, de 1842 à 1848, les dix-sept volumes primitifs de la première édition de la *Comédie humaine,* l'opération se chiffra par des pertes. Balzac mourut donc sans avoir connu la joie d'être le Napoléon de la littérature. Sa renommée, après sa disparition, parut un moment prête à s'éteindre, malgré les soins de Mme Hanska, devenue Mme de Balzac, et qui s'efforça de l'étendre. C'est, en définitive, vers la fin du XIX[e] siècle que l'œuvre, commentée par des admirateurs de plus en plus nombreux, reprit son ascension et acquit son importance définitive, au fur et à mesure que des érudits en débrouillaient les mystères et dressaient peu à peu la biographie pittoresque et tourmentée de son auteur.

M. Marcel Bouteron comptera parmi les plus actifs artisans de la gloire balzacienne. On peut dire de lui qu'il a voué sa vie à la propager avec une vénération digne d'éloges. Non content de nous avoir donné, de la *Comédie humaine,* à la librairie Conard, une édition critique de la plus docte qualité, un peu trop réservée peut-être aux satrapes de ce temps, voici qu'il en publie une nouvelle, celle-ci sans notes, destinée aux lettrés qui souhaitent posséder, sous une forme ramassée en dix volumes commodes, un texte pur de l'œuvre dans sa totalité. Nous connaissons assez la conscience de M. Marcel Bouteron pour affirmer que les balzaciens n'en trouveront pas de meilleure. Le texte en a été emprunté à l'édition Furne, revue et corrigée par Balzac, et qui est conservée à Chantilly dans la bibliothèque Lovenjoul.

A ce texte, comme nous le disons plus haut, M. Marcel Bouteron a ajouté une introduction qui prend un peu figure d'une succincte histoire de l'œuvre. On y trouvera, entre autres documents intéressants, un index des matières touchées par Balzac, matières soit historiques, soit militaires, soit topographiques ou autres (commerce, finances, police, politique, religion, etc...) et des identifications de personnages, le tout

permettant de mieux comprendre les récits insérés dans les cinq premiers tomes parus, lesquels reproduisent ces récits dans l'ordre fixé par le catalogue de 1845, signalé ci-dessus.

Ainsi, M. Marcel Bouteron sert-il avec zèle la mémoire de son héros. Bien qu'il ne soit point, que nous sachions, un patriarche, autour de lui se groupent, de plus en plus nombreux, officiants d'une même religion, les sectateurs de Balzac. Mlle Sophie de Korwin-Piotrowska a fait partie de ce groupe au temps où elle préparait sa thèse de doctorat ès-lettres : **Balzac et le Monde slave. Madame Hanska et l'œuvre balzacienne** dont nous nous excusons d'entretenir nos lecteurs avec quelque retard.

Dans cette thèse, Mlle de Korwin-Piotrowska complète certains chapitres de l'ouvrage, cité plus haut, de M. Baldensperger (1). Elle a pour dessein de nous mieux faire connaître la physionomie morale de Mme Hanska et de nous démontrer que Balzac dut à cette Polonaise, qui devint sa maîtresse, puis son épouse, la connaissance du monde slave et de maints thèmes, épisodes et figures sortis de ce monde.

Mlle de Korwin-Piotrowska a présenté son sujet avec aisance, dans une langue correcte, sans fioritures inutiles. Elle eût pu le resserrer en moins de 500 pages in-8° en supprimant de ci, de là, quelques digressions. Elle l'a documenté avec soin et enrichi de faits nouveaux grâce aux ressources inédites de dépôts publics ou de collections particulières.

La première partie de l'ouvrage concerne uniquement la biographie de Mme Hanska. Nous n'en avons tiré qu'une demi-satisfaction de lecture. Son auteur ne cache point ses intentions apologétiques et ses idées préconçues. Ainsi ne recherche-t-elle nullement l'état de neutralité convenant à l'histoire. Regrettons-le.

Eveline Rzewuska, la future Mme Hanska, était issue d'une famille de la plus haute noblesse polonaise qui s'était distinguée, à l'origine, dans la carrière des armes et qui compta, dans la suite, des diplomates et des écrivains de valeur. Elle reçut une éducation austère. Sur cette éducation et sur toute la jeunesse de la demoiselle, il faut bien dire que Mlle de Korwin-Piotrowska nous apporte des hypothèses en place de do-

(1) *Orientations étrangères d'Honoré de Balzac.*

cuments. Il paraît néanmoins que son héroïne, parvenue à l'âge de dix-neuf ans, après avoir vécu dans une ambiance fortunée, était, sous le rapport de l'esprit, comme du cœur et du corps, une jouvencelle accomplie. Or, tout au plus, pouvons-nous nous rendre compte, par un portrait d'une authenticité douteuse qu'elle présentait, sous un front large et intelligent, de fort beaux yeux, un nez volontaire et massif, une bouche de sensuelle, des traits accusés de vierge guerrière.

Elle était encline au mysticisme et à la rêverie, et, sans nul doute, fougueuse de tempérament. En 1819, elle épousa, sans amour, M. Hanski, seigneur fort riche, de vingt ans plus âgé qu'elle, épais de corps, lourd d'esprit et qui la voua, dans un décor fastueux, parmi des centaines de domestiques et des milliers de serfs, à une existence grise. Des cinq enfants qu'elle eut de ce barbon, quatre moururent en bas âge; une fille, Anna, survécut, à laquelle elle voua son adoration.

La belle Evelyne se consola, dans la lecture et la fréquentation des hommes de talent, de ses déceptions de cœur. Devint-elle réellement une intellectuelle passionnément intéressée au réveil de la littérature polonaise, comme le veut Mlle de Korwin-Piotrowska? On en peut douter, car cette dernière nous fournit, pour appuyer sa conviction, l'argument suivant : « Il est impossible que Mme Hanska y soit restée indifférente. »

On sait depuis longtemps que Mme Hanska, connaissant à merveille le français, s'intéressait aux romans publiés à Paris et qu'elle en faisait sa pâture. Ainsi connut-elle l'œuvre de Balzac et y trouva-t-elle, avec un accent nouveau, des types de femmes, comme elle sacrifiées et, par suite, sympathiques à son cœur. Elle fut, dit-on, frappée par le contenu si nouveau de la *Physiologie du mariage* qui rendait les hommes responsables des fautes de leurs épouses. Elle reçut également grande impression des *Scènes de la vie de province*. Ainsi, lentement imprégnée d'écrits qui éveillaient en elle des résonances profondes, décida-t-elle d'écrire à son auteur favori cette lettre du 28 février 1832 par laquelle débuta leur liaison.

Les faits de cette liaison sont connus et Mlle de Korwin-Piotrowska n'y ajoute rien de neuf. La rencontre de Neufchâtel, en août 1833, les correspondances tout de suite ami-

cales, puis tendres, le séjour à Genève (décembre) et le brusque don d'elle-même au cours de ce séjour prouvent que la dame polonaise avait hâte de meubler son cœur vide d'une passion absorbante.

N'insistons pas. La partie de l'ouvrage de Mlle de Korwin-Piotrowska, qui nous paraît mériter une véritable attention, reste d'ordre strictement intellectuel. Tout au long des années, soit lors de rencontres en des villes étrangères, soit pendant ses voyages en Pologne, soit en lisant les lettres qui lui parviennent régulièrement et qui sont perdues, soit, plus tard, après son mariage, Balzac a été longuement initié, par Mme Hanska, au mysticisme, aux légendes, aux tragédies de ce monde slave dont il était curieux et qu'il fréquentait toutes les fois que l'occasion s'en présentait, à Paris ou ailleurs. Mlle de Korwin-Piotrowska étudie avec soin les influences que son héroïne put avoir sur l'écrivain; ces influences, elle les retrouve en différentes œuvres de celui-ci : *Séraphita*, la *Recherche de l'Absolu*, le *Curé de village*, la *Fausse maîtresse*, les *Paysans*, etc... et montre sous quelle forme elles s'exercèrent et dans quelle mesure des types ou des scènes figurant dans ces volumes peuvent être rapprochés de types ou de scènes réels. Nous ne pouvons malheureusement pas suivre ses découvertes et ses démonstrations qui donnent à sa thèse une nouveauté et une valeur.

Parallèlement à cette thèse principale, Mlle de Korwin-Piotrowska a publié une thèse complémentaire intitulée : **Balzac en Pologne,** où l'on rencontrera une très importante et très remarquable bibliographie de tout ce qui, dans les livres et même dans les revues et journaux polonais, a été publié, en bien ou en mal, sur la personnalité et l'œuvre de Balzac, de 1833 à nos jours. Travail excellent, très fructueux, très utile auquel s'ajoute un chapitre précisant l'influence des écrits de Balzac sur la littérature polonaise et la liste des traductions en polonais de ces écrits.

§

Revues. — *Revue de littérature comparée, octobre-décembre 1935.* De M. C. Droulers : *Gœthe et Pascal.* — De M. H. Steinkopf : *Novalis et Sénancour.* — De M. O. Kluth : *Note sur la*

tombe de Mme de Staël. — De M. G. A. Astre : *H. de Balzac et l'Anglais mangeur d'opium.*

Revue de l'histoire de Versailles, juillet-septembre 1935. De L. Bigard : *Le comte Réal.* — De M. A. Lapeyre : *L'étendue de la vicomté de Paris au commencement du XIVe siècle.* — De M. J. Palewski : *La chasse royale autour de Versailles.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

François Ducaud-Bourget : *Sandro l'Humilié (Sanctuaire du Proscrit)*, « Feuilles Vertes ». — A.-M. Gossez : *la Branche de Pin*, « Editions d'Aquitaine ». — Emmanuel E. Signoret : *la Chanson du Verger*, F. Aubier. — Léon Dufour : *Suite Funèbre*, sans nom d'éditeur.

Sandro l'Humilié (Sanctuaire du Proscrit), l'auteur, à qui nous devons ce beau livre d'élan, d'abnégation, de parfait don de soi et d'exaltation sacrée, *l'Oblation*, François Ducaud-Bourget voudrait qu'on lût son poème à mi-voix, les yeux à demi clos et le cœur grand ouvert. La musique en est diaphane, « un souffle la détruit... un soupir la construit. » Ce n'est pas un mal de trépassé qu'il souffre et dont il vit; hors des bornes humaines sa vie est située, et un constant effort vers la beauté de l'éternel mystère la ravage : il n'importe! le souffle de l'Amour emporte et emplit son destin, son âme plonge en la Vie éternelle...

Qu'est-ce que Sandro? L'auteur de la préface affirme, il a raison, me semble-t-il, que le nom de Sandro l'Humilié s'applique à la plupart de ceux que la vie, quand ils s'offraient avec confiance et ingénument, a, par une fatalité incompréhensible, rabroués, avilis, interdits en quelque sorte, sans aucune apparence de motif, par indifférence hostile, par caprice, par entraînement. Ce ne sont pas des incompris; on ne leur a pas même laissé l'occasion de se montrer; ils n'ont pas pu s'expliquer, se faire comprendre... D'ailleurs, au seuil du livre déjà Sandro parle :

Je suis l'être qu'on moque, et qu'on gausse et qu'on floue,
celui qu'on peut trahir sans risquer un mépris,
l'homme qui passe au monde au milieu des huées,
que les garnements, sur les quais,
peuvent impunément insulter de lazzis.

Et l'ami à qui parle Sandro l'Humilié pourrait se nommer

aussi Sandro l'Humilié. Seulement il a pris un chemin meilleur parce que c'est une voie d'apitoiement et d'auguste sacrifice, parce que la paix qu'il ne posséde pas à son profit, il en prêche le bienfait aux cœurs brisés, aux âmes douloureuses. Il a exploré le fonds de la détresse humaine, il ne détourne point les yeux des malheureux : eux seuls et Dieu retiennent ses regards et sa tendresse. Et s'il souffre malgré toutes vicissitudes à la place où se trouvait son cœur, avant que Dieu eût accepté qu'il le lui donnât, c'est, chante-t-il dans ce très curieux *Curriculum Vitae,* que

J'offris jadis mon cœur à cette femme.
Elle l'a pesé dans ses mains...
Elle a pleuré comme il se doit.
« C'est un bon petit cœur en or,
Mais il n'a pas de cote en Bourse... »

Alors j'ai porté mon cœur chez des moines.
Ils ont souri doctoralement.
« C'est un explosif, peut-être...
Inutile... Gardez... Nous demandons
seulement des intelligences... »

. . . .

J'ai placé mon cœur sous un verre
et je l'ai mis à l'éventaire.
Et les passants ont dit :
« Comme c'est curieux :
Un cœur en vitrine... »

Puis aussi le Bon Dieu passe.
Et devant moi Il s'arrêta...
Mon cœur en a brisé sa châsse
Et le Bon Dieu l'a recueilli...

Le ton ensuite s'approfondit; c'est au « Sanctuaire du Proscrit » que Sandro l'Humilié consacre l'éjaculation austère de ses oraisons, ses appels de grand tourmenté, ses compassions fraternelles, ses cris de foi et d'abandon, c'est au « Sanctuaire du Proscrit » qu'il s'efforce de regagner le repos et de goûter un peu de paix. Même là il se sent assailli des menaces sournoises, des tumultes, des effrois de démence dont les hommes

ont chargé si bassement leur existence; il cède à un mouvement désespéré. Il visite au cimetière les tombeaux des hommes qui ont donné pour leurs frères le meilleur d'eux-mêmes, il trouve abandonnées les tombes des poètes d'autrefois dont l'œuvre n'est plus lue; avec peine il se laisse apaiser par un prélude, une valse de Chopin; cependant une immense douceur l'envahit, et en cette douceur même c'est toujours la mort qui lui parle, elle est en tout, elle est partout; elle s'est fondue en la suavité des jours d'allégeance et de bonté...

.....La mort n'existe pas.
Il n'est pas de confins; il n'est pas de frontières
Il n'est pas d'ange affreux qui supprime la vie.
Il n'y a que la vie et ses phases diverses.
Il n'y a que moments avant l'éternité.....

On voit la générosité de cette vaste pensée catholique. Ducaud-Bourget, avec sa foi, sa foi sincère de prêtre, s'appariant à son héros Sandro l'Humilié, aboutit à cette conception d'universalité où le rejoignent au plus haut les plus frémissantes ou sereines méditations des philosophies du passé et du présent. La mort n'existe pas, elle est l'aboutissement nécessaire de la vie, elle est la vie continuée.

Peut-être, absorbé dans l'enthousiasme de son dessein, peut-on reprocher à Ducaud-Bourget de négliger par endroits de revêtir sa pensée de toute la souple beauté qui lui conviendrait : quelques impropriétés de termes, des cacophonies, des ruptures sans motif d'un rythme assourdi ou glissant au prosaïsme. C'est de peu d'importance. Impatient d'obstacles qu'il eût perdu trop de temps à abattre, le poète, les yeux tendus au but, passe outre; il remplit une mission; il n'a pas le droit de tarder; il passe; l'essentiel est d'accomplir son message; il y est hautement parvenu.

Attiré, fasciné, séduit, fixé pour sa joie tout un temps à Lacanau-l'Océan, ou, comme on dit, communément, à « L'Océan », parmi la large forêt de pins landais, auprès des dunes blanches qui la bordent du côté de la mer, le poète A. M. Gossez, venu du Nord, prend plaisir à célébrer la beauté généreuse de cette région : paysages, promenades en mer et

sous bois, aux rives des étangs sylvestres, au long des flots, sous le soleil ou par l'orage; il chante les mois au seuil de sa maison rustique, et les oiseaux et les bateaux, les fêtes, les instants calmes, le gemmage des arbres à résine, la palombière, même le silence du cimetière; puis toutes les heures, le matin, midi, le crépuscule et la nuit. Son rythme se soumet à son objet et varie selon ce qu'il chante. C'est d'un poète averti, qui s'évertue et se délasse à l'ombre de **la Branche de Pin** dont il se résigne néanmoins, non sans peine, à délaisser en raison d'exigences vitales les quiétudes limpides et la douceur silencieuse. Il ne pourra qu'y rêver sans merci, et il y retournera; du moins je le souhaite.

Les trente-six poèmes (ou sonnets) dont M. Emmanuel E. Signoret a composé son recueil nouveau **la Chanson du Verger,** et où, dit-il, il poursuit l'application du beau précepte verlainien : « De la musique avant toute chose » rappellent au souvenir ces exercices ou délassements qui plaisaient, durant les heures de loisir, à quelques grands esprits que n'habitait pas le démon exclusif de la poésie lyrique. Je me souviens des sonnets qu'avaient composés Taine ou Albert Sorel ou encore le savant et délicat peintre Ary Renan. Ce sont des œuvrettes élégamment terminées, des œuvrettes de goût auxquelles ne manquent point un accent sincère et personnel, mais où tout de même ne se dénote pas une vocation poétique essentielle. M. Signoret fils est un philosophe distingué, et l'on sait que ses travaux sur le cartésianisme ne sont pas sans mérite. Ses sonnets sont bien faits, et disent avec un soin exquis ce qu'ils veulent dire; ils sont sensibles et souvent aérés, jolis paysages, impressions très sûres. Mais s'ils sont irréguliers, nous enseigne l'auteur, c'est que « la musique du vers ne consistant pas dans l'application mécanique d'un jeu de rimes, mais devant s'étendre au vers tout entier, négliger les règles nous paraît légitime, si la forme et le fond chantent. » M. Signoret n'en est donc pas au point où, abolissant l'oiseuse distinction entre la forme et le fond, on ne songe plus à appliquer mécaniquement le jeu des rimes ou à négliger des règles, mais, selon le devoir d'un artisan qui connaît la technique de son métier, à vaincre, à se soumettre ces règles et leurs soi-disant difficultés afin, précisé-

ment et plus sûrement que par toute autre méthode, d'assurer à sa forme et à son fond le don souverain du chant. M. Signoret sert les règles ou les délaisse; il n'est pas arrivé à se les soumettre, à s'en servir. C'est par là, si délicieux poète qu'il sache être quand il le veut, qu'il n'est encore qu'un poète amateur.

Cette **Suite Funèbre** par Léon Dufour m'apparaît, en tant que début, remarquable. L'auteur est, je crois, né et il habite à Sète, ce qui lui a valu de son grand concitoyen Paul Valéry une lettre encourageante où il l'engage « à rendre plus sensible l'harmonie » de ses vers et « surtout à veiller à la continuité de cette harmonie » Quelques faiblesses de jeune apparaissent dans l'un ou l'autre de ces douze poèmes. Mais Léon Dufour apprendra peut-être avec surprise qu'un des motifs de ces faiblesses consiste dans le manque de variété souvent de ses rimes. Il ne faut pas faire sans cesse rimer un adjectif avec un adjectif, un verbe à l'infinitif avec un autre verbe à l'infinitif, ni même deux substantifs entre eux. Il faut aussi et perpétuellement s'occuper de resserrer son vers, le faire regorgeant de matière, et non jamais, comme au beau poème intitulé *Fleurs*, s'autoriser des formes lâchées dont on remplit son moule tant bien que mal :

Dans les suaves sacrifices
Et de l'envol *et* de la chair...

J'aime surtout des cadences plus brisées :

Un mot. Un soupir. Je comprends
Aussitôt. Me reconnaît-elle?
Rien. Même pour moi; je te rends
La liberté d'être infidèle.

Lorsque le sentiment s'élève, l'harmonie devient puissante :

Tu dors dans un jardin, près d'une mer tranquille,
Où l'émoi d'un poète a trouvé sa raison,
Sous un ciel indolent dont l'azur immobile
Fait de tous les étés une même saison.

La pierreuse colline au soleil devient rose;
L'air de midi frémit de cigale et de thym...
Pardon... Cela n'est rien. Dors, mon enfant. Repose
Dans la double douceur de ton sourire éteint.

Le silence glacé te chante sa berceuse,
La peine vient mourir dans les fleurs de ton toit;
Impassible, à l'abri, lointaine et paresseuse,
Très doucement, très lentement, repose-toi...

... Le jardin, près d'une mer tranquille « où l'émoi d'un poète a trouvé sa raison », ne voyons-nous pas ici, avec une surprise heureuse, une belle allusion au *Cimetière marin?*

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Bernanos : *Journal d'un curé de campagne*, Plon. — Frédéric Lefèvre : *Ce Vagabond*, Flammarion. — José Germain : *Les enfants perdus*, Albin Michel. — Joe Bousquet : *La tisane de sarments*, Denoël et Steele. — Mag-Vincelo : *L'ombre du logis*, Mercure Universel. — Pierre Veber : *La chair est faible*, Ferenczi.

Un jeune curé de « ch'Nord » exerce son ministère du côté de Saint-Wast, dans un petit village. Sa tâche est rude, ingrate, et pour se donner du cœur, il consigne quotidiennement les menus faits de son existence, ce qu'il pense, ce qu'il entend. Voilà la fiction. Elle ne me gêne point. Ce qu'il y a dans **Le journal d'un curé de campagne** dépasse singulièrement la chronique d'un humble vicaire du Christ, si convaincu qu'il soit de la grandeur de son sacerdoce. Il s'agit, en effet, dans le nouveau récit de M. Georges Bernanos du problème même de la vie et de son au-delà. Toute la rumeur de la mer tient dans un coquillage; tous les problèmes se posent au curé de M. Bernanos sur l'espace restreint où il a été placé pour accomplir son devoir. Il sert la messe, confesse, prêche, enseigne le catéchisme, fonde un cercle d'études ou une association sportive pour les adolescents, rend visite aux châtelains voisins... C'est assez pour que toutes les misères morales ou sociales, toutes les souffrances et les quelques joies d'ici-bas lui soient révélées, et qu'il ne lui soit fait grâce d'aucune des angoissantes questions qui se posent à la conscience humaine.

L'admirable est justement qu'il n'y ait rien d'exceptionnel dans l'existence du héros de M. Bernanos; et que des faits les plus ordinaires ou les plus vulgaires de celle-ci se dégage pour nous une leçon sublime. Nons ne sommes plus, ici, comme dans d'autres livres du même auteur, en d'altières régions intellectuelles. Cette psychologie, d'essence métaphy-

sique ou plus exactement théologique, qui exaltait l'esprit dans l'*Imposture*, par exemple, nous ne la retrouvons pas dans *Le Journal d'un curé de campagne*. C'est au cœur que M. Bernanos adresse son message dans le présent livre. Tout le monde, des plus simples aux plus compliqués, comprendra, cette fois, sa parole. Elle se réfère aux plus mystérieux problèmes, néanmoins, et qui sont aussi les plus évidents. A celui de la misère, pour commencer. La misère, voilà la préoccupation dominante, semble-t-il, de M. Bernanos. Mais la maladie l'affecte presque autant, dont il montre son curé victime, à cause de l'hérédité (il y a eu des alcooliques dans ses ascendants...) Ces problèmes sont insolubles sans la foi. Est-ce à dire que la foi en rend la compréhension lumineuse, et désormais sereine? Point. Voilà bien le pathétique. S'endurcir, ou seulement admettre — comme certains vieux prêtres, hélas! — c'est pécher contre l'espérance. C'est dans le désespoir que l'espérance doit demeurer la plus vive. Gare au découragement, à la résignation... M. Bernanos mène, parfois, son malheureux prêtre au bord du gouffre où Satan invita Jésus à se jeter... Le pauvre petit! Pas un tourment que le tentateur lui épargne. N'importe : au milieu de ses paroissiens ce jeune prêtre inexpérimenté — mais « prisonnier de la Sainte Agonie » — vit surnaturellement. Sa bonne volonté ne se rebute de rien; sa seule peur est de ne plus aimer... (« Ne plus aimer c'est l'enfer... ») La transfiguration de tout par l'amour, et non seulement de la souffrance, mais du désespoir lui-même; voilà l'ineffable miracle. On ne résume pas, encore moins analyse-t-on un livre comme *Le Journal d'un curé de campagne*. Il faudrait le paraphraser, en citer des pages entières destinées aux anthologies, celles sur l'Eglise, la misère, l'injustice, le péché, la prière, la luxure; cent réflexions qui sont autant d'un moraliste que d'un psychologue et du plus profondément chrétien des poètes; du plus lyrique et du plus réaliste. Je connais peu de scène plus émouvante que celle où le héros de M. Bernanos convainc la comtesse de renoncer. Et quelle figure que celle du curé de Torcy, le mentor bourru mais divin de notre jeune prêtre! Quelle beauté tragique dans la crise que traverse celui-ci! Quelle vérité, quelle vie, enfin, dans les personnages qui gra-

vitent autour de lui! M. Bernanos est naturellement éloquent, avec une ironie vengeresse; mais l'on pouvait trouver, naguère, sa phrase trop riche ou trop fleurie, hérissée. Elle s'est dépouillée. Ce bâtisseur de cathédrales a commencé par le flamboyant, il est maintenant en plein gothique pur. De cet art sans égal au monde, il a la simplicité, la plénitude, l'effusion superbes, la jeunesse et la santé. Je ne prononce pas souvent, on voudra bien me rendre cette justice, le mot de chef-d'œuvre au sujet des ouvrages que l'actualité propose à mon appréciation. Mais je crois bien qu'il n'en est pas qui convienne mieux que celui-là au *Journal d'un curé de campagne*.

C'est l'homme libre, sans doute, ou libéré de toutes les servitudes imposées par une société mal faite, qu'a voulu incarner M. Frédéric Lefèvre dans **Ce vagabond,** le héros du nouveau roman qu'il vient de publier. Pratiquement, l'histoire, l'épopée, plutôt, de « l'homme au violon » ne prouve rien et ne veut rien prouver. Ce personnage à la Jean-Jacques ne formule aucune revendication à l'exemple de son ancêtre genevois, et il ne se dégage qu'une longue aspiration à la Vérité de son « journal ». Vérité animale; spirituelle, aussi; spirituelle, surtout. Si l'homme au violon meurt sur le chemin de celle-ci, ne nous étonnons pas : il était vaincu d'avance. Au surplus, c'est la défaite même de cet insurgé qui confère au récit, dans un sens picaresque, de M. Lefèvre sa valeur de poème. Son vagabond n'a que cent francs en poche, quand il entre en scène. Il s'en débarrasse, afin de s'alléger encore de ce poids trop lourd, et le voilà clochard. Ses allures intriguent les misérables avec lesquels il trouve à s'abriter dans un entrepôt de grains. Un artiste déchu, pensent-ils. L'un d'eux, qui n'a d'autre nom que ce sobriquet l' « Haricot », le file. Mais, l'été venu, c'est lui qui file vers la Normandie, la mer, l'amour... Et l'on songe au Zola du Paradou quand M. Lefèvre évoque, dans un décor forestier, l'idylle de l'homme au violon et de la belle Catherine, qui sent bon la jeunesse et la terre. Un grand souffle salubre traverse cette partie du récit de M. Lefèvre, la meilleure, à ce qu'il m'a semblé, avec celle où nous sont dépeintes les nuits brumeuses de Paris, sur les berges, et le grouillement haillonneux des bougres que ras-

semblent les soupes populaires... C'est d'un naturalisme rehaussé, comme il sied, d'un fort accent romantique, qui retient, séduit, émeut. L'art direct de M. Lefèvre n'a jamais été plus à son aise que dans cette œuvre virilement généreuse, et qui est une manière d'invitation au voyage non vers l'Icarie de Cabet, mais vers l'Eden ou la terre promise...

Fils de petits bourgeois parisiens, Jacques Maravel nous apparaît comme le type même de l'enfant bien élevé, choyé, dorloté, gâté mais qui, par sa bonne conduite et son application en classe récompense ses parents des sacrifices qu'ils font pour lui. En temps normal, cet excellent sujet s'acheminait tout doucement vers une situation honorable et de tout repos. Il devenait fonctionnaire. Eclate la guerre, Jacques se trouvera mal armé, son père étant « mort au champ d'honneur », pour se débrouiller dans la vie. Sa conduite se relâche, d'abord. Le caractère lui fait défaut qui l'aiderait à se défendre contre les mauvaises influences de la rue. Malgré son honnêteté foncière, il se perdrait par défaillance sans un miracle, incarné en la personne d'une voisine, une pauvre fille au père indigne, qui, devenue jeune fille, se voue à lui corps et âme. Ainsi, il aura trouvé, à côté du poison même de la grand'ville, l'antidote salutaire... C'est très édifiant. Volontairement, je pense, dans l'esprit des images d'Epinal, avec une note de réalisme attendri et humoristique, qui ne va pas sans art. M. José Germain n'a pas seulement répandu, en effet, dans **Les enfants perdus,** les sentiments les plus généreux, il s'est inspiré des observations qu'il a recueillies, en témoin attentif de la vie faubourienne, et il a écrit un bon livre. Bon, dans les deux sens du mot. Son petit Jacques est fort bien vu; fort bien vus, aussi, les personnages épisodiques qui évoluent autour de lui. Ce garçon, d'une parfaite rectitude morale a besoin de se sentir encouragé, soutenu pour marcher droit. Pusillanime, il peut même se montrer brave par émulation (voir son combat avec un camarade d'école). Son exemple prouve de quelle importance est l'éducation pour la majorité des êtres humains. En revanche, Amélie, le bon ange de Jacques, est un cas exceptionnel : « la fleur du ruisseau ». Je m'exprime ainsi à dessein. *Les enfants perdus* est un roman populaire. J'emploie ce mot sans lui attacher le moindre sens

péjoratif. J'aurais pu tout aussi bien me servir de celui de *populiste* s'il n'appartenait à une école. On n'écrit pas assez de romans populaires. Aussi aimerais-je que celui de M. Germain rencontrât dans le public le plus large accueil. Il y exercerait une influence salutaire.

Un homme malade, et qui, presque continuellement alité, passe la majeure partie de son temps à rêver, tient une espèce de journal. Il se trouve comme au centre d'une brume spirituelle. Brume irisée. Il est sensible. Il aime. Et il a l'esprit philosophique, métaphysique même. « Quand je n'ai plus la force de penser, j'écris », déclare-t-il. L'action le reposerait d'errer dans le domaine infini des idées et de s'y épuiser de divagations — au sens mallarméen du mot. Hélas! un contrebandier lui a fait boire **La tisane de sarments.** C'est le philtre des sorcières du pays d'oc. S'en enivrer donne tout ce qu'on n'a pas « mais avec une magnificence si épuisante » qu'il n'est plus possible « de rien obtenir d'une façon naturelle ». En vérité, je crois le héros de M. Joë Bousquet ainsi fait que même privé de la mixture, il eût divagué aussi superbement. Tout lui est prétexte à cela, et la vie et les œuvres d'un étrange troubadour, Dom Bernard Bassa, pour commencer... « Roman », porte en sous-titre l'ouvrage de M. Bousquet. C'est un sous-titre arbitraire. Pour qu'on puisse assimiler son journal à une fiction, ce n'est pas assez que notre rêveur ait la déception de voir se marier à un autre — son propre docteur — la jeune fille à propos de laquelle il a cristallisé. Mais qu'il y a de choses dans ce journal! Comme il est curieusement écrit, et plus singulièrement pensé, encore! M. Bousquet se serait-il trouvé, par hasard, dans la situation de son personnage, et aurait-il composé, en écrivant *La tisane de sarments,* une sorte de « somme » ou de testament intellectuel et sentimental? En tout cas, on ne peut lui contester l'originalité.

« Roman vendéen », tel est le sous-titre que Mme Mag-Vincelo donne à son récit **L'ombre du logis.** Récit gauche, et d'une langue embarrassée, souvent incorrecte, ou défectueuse, mais que je tiens, pourtant, à signaler pour les qualités qu'il révèle, et plus encore pour les espoirs qu'il autorise à fonder sur son auteur. Mme Mag-Vincelo réussit à recréer l'atmosphère du pays qu'elle évoque, et que je connais, et à

en mettre en relief les personnages. *L'ombre du logis* est mieux qu'une œuvre documentaire dont l'exactitude de l'observation fait honneur à la probité de son auteur; c'est un témoignage ému, riche de sensibilité. Que Mme Mag-Vincelo discipline et contrôle celle-ci, elle atteindra à l'art.

Libertin avec esprit, ou plutôt avec humour, tel est le roman de M. Pierre Veber, **La chair est faible.** On y voit la petite femme d'un grand bêta de conservateur de musée osciller entre le vice et la vertu et recueillir, ici et là, récompense et châtiment de son existence en partie double. C'est amusant, et à tout prendre, assez inoffensif, malgré son amoralité.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Trois hommes sur un cheval, 3 actes de MM. Holm et Abbott, au Théâtre Sarah Bernhardt. — *Les Innocentes*, 3 actes de Mme Hellmann, au Théâtre des Arts.

Les mœurs changent-elles? On l'assure et quelques vieux habitués des théâtres remarquaient entre eux, il y a quelques jours, que durant la quinzaine de Pâques aucune nouveauté n'avait été offerte à leur curiosité. Ils évoquaient le temps où les directeurs se hâtaient de sortir leurs inédits de printemps avant les fêtes, pour s'assurer probablement de copieuses recettes le dimanche et le lundi de Pâques. L'un d'eux, pour bien indiquer à quelle servitude était alors soumise la critique, rappelait une année fameuse où une répétition générale eut lieu le samedi de Pâques! Je ne saurais dire quelle était cette année, ni quel ouvrage commença sa carrière à une pareille date; ce ne fut peut-être pas un chef-d'œuvre.

Nous ne sommes plus guère tenus à de si cruelles obligations que dans les jours qui précèdent la nouvelle année. Et peut-être, dans un avenir prochain, la semaine du jour de l'an sera-t-elle aussi déserte que celle de Pâques. On aime mieux s'absenter qu'aller au théâtre. La saison théâtrale ne s'abrège-t-elle pas d'ailleurs de plus en plus? Elle commençait jadis fin septembre. Maintenant, on ne voit guère de nouveautés valables qu'aux entours de la Toussaint. Elle durait jusqu'à la fin de juillet. Elle cesse à présent vers la mi-juin, en sorte que nous voyons une industrie qui doit

assurer l'existence de ses travailleurs en une demi-année d'activité. Ainsi les marchands de jouets travaillent-ils six semaines et les plages et villes d'eau une saison. Les mœurs changent peut-être et il n'est pas indifférent de noter que, par l'effet de leurs variations, différentes pièces nouvelles nous furent présentées au lendemain des vacances de Pâques.

Il y eut à leur nombre deux ouvrages adaptés de l'anglais : *Trois hommes sur un cheval* et *Les Innocentes.* La façon dont ces textes se sont vu traiter m'a ramené au sujet dont je me préoccupais ici même il y a quelque temps, à propos de Shakespeare et de ses traductions. Assurément, je ne prétends pas qu'il y ait entre MM. Holm et Abbott, les auteurs de la première de ces deux pièces, non plus qu'entre Mme Hellmann, l'auteur de la seconde, et Shakespeare, rien de commun et je ne demande pas qu'on les traite avec les mêmes soins, non plus qu'avec les mêmes égards. J'admets volontiers qu'avec un auteur contemporain un traducteur traite d'égal à égal et qu'il n'éprouve pas le besoin de s'agenouiller avec ferveur devant son confrère ni de s'effacer en sa présence autrement que par courtoisie. Je considère même qu'il peut le traiter avec liberté, bien plus : avec désinvolture. Je vais jusqu'à consentir qu'il se prenne pour un collaborateur qui donne des conseils et qui suggère les modifications que l'engage à faire la connaissance du milieu où va se produire le texte auquel il apporte ses soins. Du moins doit-il en respecter l'esprit général, le ton et la tenue. Il lui doit certains égards destinés à ne pas le faire sortir de sa classe originelle; il doit au contraire s'efforcer à restituer avant tout la couleur de l'ensemble.

De telles préoccupations ne durent pas soucier l'auteur qui vient d'adapter **Trois hommes sur un cheval** pour la scène française. Cette comédie passe pour être fort jolie dans l'original. Elle a pour protagoniste un personnage chimérique et funambulesque qui, vivant d'un improbable métier, ne manque pas d'une certaine grâce poétique, et qui s'apparente à certaines figures de notre théâtre contemporain. Par les soins de qui nous l'offre aujourd'hui, cette pièce est devenue d'une extrême vulgarité et de la plus grossière bassesse. En outre, cet adaptateur lui a volontairement fait

perdre tout ce qu'elle pouvait avoir de couleur locale, sans la parer d'un pittoresque parisien, ni même français. Je ne suis pas de ceux qui admettent que l'on traduise Smith par Durand, National Park par Bois de Boulogne ni White House par l'Elysée. Je ne suis pas suffisamment informé des choses américaines pour savoir à quoi peut correspondre là-bas le chemin de fer de Sceaux-Robinson, où Albert Fournier — car ce personnage américain est devenu un Albert Fournier — compose ses quatrains publicitaires et prévoit à coup sûr quels chevaux gagneront aux courses. Mais je sais bien qu'à se passer dans la banlieue de New-York ou de Chicago, l'ouvrage conserverait une nuance d'exotisme qui aurait ajouté à l'empire qu'il peut exercer jusque sur la partie la moins informée du public.

Je m'étonne, et je déplore, qu'il n'existe pas une sorte d'organisme dont la mission serait de veiller aux intérêts spirituels des auteurs étrangers. Il jugerait si les adaptateurs et les traducteurs sont suffisamment respectueux des intentions, du caractère que présentent les œuvres originales. C'est cet organisme — que ce soit une commission, une corporation, un syndicat, un bureau ou un faisceau, un soviet, un ministère, un département, une association ou un office — qui empêcherait que les pièces d'Ibsen ou de Shaw soient offertes au public français dans des traductions indignes d'elles. Car enfin des auteurs qui ne sont pas français ou qui savent peu notre langue n'ont pas qualité pour désigner le traducteur de leurs œuvres, ni pour lui attribuer un droit exclusif sur ces œuvres. Ou bien, s'ils ont un intérêt quelconque à favoriser de la sorte un personnage dont ils veulent récompenser le dévouement, qu'ils lui accordent un avantage purement financier, mais qui ne s'étende pas à la chose littéraire. C'est cet organisme qui s'assurerait qu'un ouvrage comme ces *Trois hommes sur un cheval,* dont nous nous occupons, ne sera pas bassement travesti par l'artisan de lettres qui va s'exercer à ses dépens. Il veillerait à ce que la couleur native d'un texte, et même sa nuance, soit conservée et restituée avec exactitude dans sa traduction ou son adaptation.

Les Innocentes, la pièce de Mme Hellmann, aurait eu,

elle aussi, grand besoin de la sollicitude d'un pareil organisme, car je sais peu de choses qui aient moins d'accent que la version qui vient de nous en être présentée. Et on le regrette d'autant plus qu'on se sent bien en présence d'un ouvrage trouble et bizarre, dont on aimerait que la complexité soit élucidée et peut-être analysée. Il présente un de ces cas de perversité enfantine comme André Gide se complut à en collectionner des séries. Il fait songer aussi à une poignante nouvelle de M. Schlumberger : l'Enfant qui s'accuse. Je dois dire qu'il y fait songer d'une façon toute fortuite, à condition seulement que l'on s'amuse à jouer sur les mots du titre et à dire qu'au lieu d'un enfant qui s'accuse, *les Innocentes* nous font voir un enfant qui accuse. Or, la comédie, telle qu'elle nous est présentée, ne nous renseigne pas sur les intentions profondes de l'auteur. Mme Hellmann a-t-elle choisi ce sujet, à la fois pénible et scabreux, sans raison particulière, mais uniquement parce qu'elle en a vu l'aspect dramatique et pittoresque? ou bien est-ce quelque personne influencée par Gide, qui se préoccupe de l'origine des mauvais penchants humains et qui remonte à leur source jusque dans la conscience de l'enfant? Voilà ce qu'un traducteur, ce qu'un adaptateur, d'une qualité plus subtile que celui à qui elle eut à faire, n'aurait pas manqué de nous faire saisir.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'évolution de la physique et la philosophie, exposés et discussions de la quatrième semaine internationale de synthèse, Alcan. — Marcel Boll : *La science des caractères dans ses relations avec la méthode scientifique,* Hermann. — La science et les « humanités ».

Deux « semaines de synthèse », la deuxième (mai 1930) et la cinquième (mai-juin 1933), s'étaient occupées de questions scientifiques, qui avaient suscité deux séries d'exposés, l'une sur *La relativité* (1), l'autre sous le titre *Science et loi* (2).

En publiant **L'évolution de la physique et la philosophie,** on prend la peine de s'excuser du retard apporté dans la publication des comptes-rendus de la quatrième semaine, les

(1) *Mercure de France,* 15 avril 1933, pp. 422-423.
(2) *Ibid.,* 15 avril 1935, pp. 368-370.

quels voient le jour plus d'un an après ceux de la cinquième. Ces cinquante pages se sont fait attendre quatre années! Et encore ne pourrais-je pas garantir ce chiffre *quatre*, obtenu par recoupement, car les organisateurs (dans le livre dont il s'agit) ont eu l'étrange pudeur de supprimer *cette fois-ci* tout ce qui aurait pu permettre de localiser, dans le passé, la date de la quatrième semaine de synthèse...

Nous nous bornerons à signaler deux exposés remarquables : *Rapports entre la physique actuelle et la philosophie*, par Edmond Bauer, sous-directeur d'un laboratoire de physique au Collège de France, et *Réflexions sur la théorie des quanta et la nouvelle mécanique*, par Louis de Broglie.

Un univers nouveau, écrit Bauer, avec tous ses ordres de grandeur superposés, se découvre à nous, depuis le domaine du millionième de millionième de millimètre, jusqu'à celui qui se mesure par millions d'années-lumière (p. 4). La structure de l'espace et du temps dépend essentiellement des propriétés physiques de la matière et de la lumière. La méthode einsteinienne relie directement la pensée et l'expérience; elle précise et utilise effectivement le principe positiviste que toute question, à laquelle l'expérience ne saurait répondre, est dénuée de sens (pp. 8-9). Si Henri Poincaré n'a pas découvert le principe de relativité, c'est peut-être à cause de son conventionnalisme : il était si persuadé que « l'expérience ne pourrait jamais contredire les principes de la mécanique classique » qu'il n'éprouvait nul besoin de les modifier (p. 4). Le concept de nombre entier implique l'existence d'individus dénombrables ou ordonnables, c'est-à-dire présentant une certaine permanence, une certaine « solidité » (p. 7). Ce que nous appelons *évidence* (3), idées claires et distinctes, n'est généralement qu'habitude de pensée, résidu d'une expérience ancestrale limitée et grossière (p. 6).

De son côté Louis de Broglie caractérise comme suit notre nouvelle conception de l'Univers :

L'idée que le monde physique est semblable à lui-même à toutes les échelles, que l'infiniment petit est une réduction quasiment homo-

(3) Charles Serrus (pp. 83-84) s'exprime de même : « Il faut se défier du mot évidence, qui sert à cacher nos ignorances. Ce qui paraissait clair était fort obscur, puisqu'on n'en pouvait donner de définition. On croit que les données du « bon sens » sont le point de départ et le fondement de la science; mais il est plus vrai de dire qu'elles sont l'illusion initiale, que la science a le droit et le devoir de redresser ». Nous rencontrerons tout à l'heure des journalistes, qui n'ont pas de ces scrupules et se lancent tête baissée dans le psittacisme.

thétique de l'infiniment grand, se retrouve comme un leitmotiv dans les écrits des penseurs et les théories des savants. Le génie de Pascal a su exprimer cette idée en des termes émouvants, et n'est-ce pas elle qu'on retrouve, il y a vingt ans, inspirant les modèles planétaires de l'atome? Eh bien! aujourd'hui cette conception, à la lumière des théories récentes, nous apparaît comme inexacte, en principe (pp. 71-72). L'évolution des probabilités à partir d'une première mesure obéit à un déterminisme rigoureux des apparences corpusculaires, décelées directement par l'investigation microscopique (p. 69). La considération des ondes permet de rétablir la continuité et le déterminisme entre deux mesures consécutives, mais seulement en ce qui concerne l'évolution des probabilités (p. 70).

Et l'auteur ajoute sagement (p. 71) :

Quand on s'élève au monde macroscopique, où le quantum d'action cesse d'avoir une influence appréciable, le caractère discontinu des phénomènes individuels disparaît, noyé, pour ainsi dire, dans la statistique.

Des physiciens éminents, mais parfaitement incompétents en psychologie, comme N. Bohr et P. Jordan, ont cherché à tirer parti de la théorie des quanta, pour sauver le mysticisme, en proposant une interprétation non-mécaniste de la biologie et de la psychologie. Pour moi, écrit Louis de Broglie (p. 72), « je reste dans mon rôle de physicien ».

§

Les rapports entre les sciences physiques et la psychologie redeviennent donc à l'ordre du jour. Faisant partie du *Conseil international de philosophie scientifique* et du comité de rédaction de la revue *Philosophy of Science* (Philadelphie), j'ai rédigé, pour ce dernier périodique, un article, qui, développé et complété, paraît ces jours-ci en librairie sous le titre **La caractérologie dans ses relations avec la méthode scientifique.** Je suis fermement convaincu que des tentatives parascientifiques comme celles de Bohr et de Jordan, ou encore comme celles de Jeans, d'Eddington, de Whitehead,... (4) peuvent être *étudiées expérimentalement* avec toute la précision désirable par la psychopathologie. Nos lecteurs sont

(4) *Mercure de France*, 15 novembre 1930, pp. 154-158; 15 décembre 1931, pp. 628-632; 15 octobre 1933, pp. 420-421; 15 août 1934, pp. 142-145; 15 avril 1935, pp. 370-371.

au courant de cette question (5); nous la reprenons dans la brochure précitée, en fournissant des indications sur ce que l'on pourrait appeler la *pathologie de la recherche scientifique :* les inventions saugrenues (mouvement perpétuel, quadrature du cercle, alchimie contemporaine, systèmes pour gagner à la roulette, etc), le freudisme, le système Coué, la métapsychique, la radiesthésie y trouvent tout naturellement leur place.

§

Pour reprendre les termes de Hans Reichenbach, l'un des maîtres de la philosophie scientifique, « les choses sont aujourd'hui si différentes de ce qu'elles étaient autrefois, que, très franchement, on ne peut raisonnablement rien demander aux Anciens. » Pour l'avoir rappelé dans ma dernière chronique (6), je me vois accusé d' « offensive contre les humanités » par des critiques littéraires comme ceux de *Figaro* et de *Comœdia.* Ces polémiques sont pénibles : il est risible de voir un journaliste proclamer l'éternité du *carré de l'hypoténuse,* quand il ne comprend rien à Einstein, et de proposer les sciences physiques comme « divertissement pour la classe de philosophie » entre Platon et Kant : s'il parle de « variations, grandeurs et décadences », ce n'est pas à ces philosophes qu'il fait allusion, mais — je vous le donne en mille — à... l'acide sulfurique! On songe immédiatement à la corneille qui abat des noix, ou à « la jovialité d'un éléphant pris de gaieté chez un marchand d'œufs à la coque » (7). C'est l'obsession des dires moisis.

Dans un fascicule de *l'Enseignement scientifique,* Albert Favre est convaincu que « la plus grande partie des malheurs de l'humanité vient du nombre énorme d'esprits faux dans l'*élite* comme dans la *foule* » (8). Ce physicien se rapproche ainsi du péril dénoncé par le regretté philosophe Edmond

(5) « Les facultés de l'âme déduites de l'étude des maladies mentales », *Ibid.*, 1er mai 1923, pp. 680-697.

(6) *Ibid.*, 15 avril 1936, pp. 374-376.

(7) Léon Daudet, peint par Paul Reboux.

(8) Nous écrivions nous-même (*La logique et sa caricature*, p. 8, Rieder, 1935) : « Les déboires actuels de l'humanité proviennent, pour une large part, de ce qu'elle n'a pas su reléguer les débiles mentaux dans les occupations subalternes ».

Goblot (1858-1935), dans un petit livre plein d'humour (9) :

La peur des idées est un trait de l'esprit bourgeois. Mais, afin de passer tout de même pour une élite, on maintient une barrière : le bachot avec latin. Le latin a des partisans capables de se ruer tout à coup comme des fauves, sujets à des accès de férocité; le latin doit être maintenu, même si son étude est rudimentaire, car ce qui importe, c'est de trouver un prétexte pour en esquiver d'autres.

Nous l'avons signalé le mois dernier : un professeur de langues mortes (10), Regis Messac, a voulu dénoncer la vanité des « latinolâtres » (11); il y dénonce Virgile, fade imitateur, poète officiel, ancêtre de nos modernes lauréats des prix littéraires, et Cicéron, esprit médiocre, ancêtre de nos modernes juristes, bornés et pleins d'eux-mêmes. En étudiant le latin, on préfère « polir des phrases » plutôt que de « nourrir des idées » (p. 61); c'est le culte des « périodes creuses et rondouillardes, le goût invétéré des sophismes bien présentés, qui sont des vices nationaux » (p. 23).

Depuis des années, la pensée antique n'a plus d'intérêt que pour l'historien, et l'historien spécialiste (p. 10). Les œuvres des Anciens ne sont plus que cendre; elles sont mortes défuntes et tombées en poussière depuis des âges (p. 18). Ce que vous appelez d'une manière pompeuse et archaïque *l'étude de l'homme* n'est autre chose que l'ensemble de diverses sciences : histoire, psychologie, sociologie (p. 9). La littérature latine apparaît, quand on y regarde de près, comme tout à fait incapable de nous renseigner sur « l'homme » ou sur « l'humain » (p. 23). D'autre part, on ne voit pas bien en quoi la connaissance du latin a pu aider Lavoisier à découvrir le mécanisme de la combustion, ni Pasteur à étudier le virus de la rage. On peut même penser que, si leur esprit avait été débarrassé de ce fardeau inutile (12), ils seraient allés plus vite et plus loin dans la voie des découvertes (pp. 58-59).

(9) *La barrière et le niveau*, Alcan, 1925.
(10) Auteur d'une thèse sur les *Influences françaises dans l'œuvre d'Edgar Poe* et d'une amusante brochure (*Micromégas*) sur l'homothétie au sens où Louis de Broglie l'emploie ci-dessus.
(11) *A bas le latin!* Editions « La fenêtre ouverte », 36, rue Ernest-Renan, Issy-les-Moulineaux.
(12) L'auteur cite (p. 57) d'autres savants (Darwin, Robert Mayer, Liebig, Helmholtz), qui « ne se sont pas laissé faire ». Quand ils en avaient le loisir, « les Latins se donnaient le mal d'apprendre le grec, afin d'avoir un instrument d'expression moins rudimentaire » (p. 46); mais, comme le note spirituellement l'illustre mathématicien Jacques Hadamard, les Grecs ne commettaient pas la sottise d'apprendre les langues mortes à leurs enfants...

Nous mentionnerons enfin un parallèle entre la culture antique et la culture moderne :

Le fait que le langage mathématique est un langage fermé, hermétique, accessible seulement aux initiés, révèle mieux que tout autre le fossé profond, qui s'est creusé — et qui se creuse chaque jour de plus en plus — entre la véritable culture moderne, représentée par les sciences, et la vieille culture gothique, scolastique, catholique et romaine, purement théologique et littéraire, dont le latin est à la fois la clé et le symbole. Le latin et l'algèbre s'opposent avec une valeur symbolique; chacun d'eux groupe et représente tout un faisceau d'idées, de forces et de valeurs, qui ne sauraient vivre bien longtemps côte à côte, et l'un des deux devra détruire l'autre pour subsister (p. 53).

Le critique de *Figaro* s'imagine que nous voulons que « les lettres et les sciences fassent figure de sœurs ennemies au foyer de la mère culture (*sic*) » ; il y a longtemps que nous avons pris position dans ce débat (13). Mais, ce que nul ne peut contester, c'est qu'il y a des gens qui connaissent les lettres et d'autres qui, *en outre,* comprennent les sciences.

MARCEL BOLL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Sapiens : *Une hypothèse. La dévaluation française de* 1936, Editions Bernard Grasset.

Dans l'essai de prévision intitulé : **Une hypothèse. La dévaluation française de 1936,** l'auteur se défend d'exposer une opinion doctrinale sur la dévaluation. Il ne considère pas, en effet, l'abandon de la parité actuelle du franc comme inévitable et il ne pense pas qu'il puisse suffire à assurer le redressement des finances publiques. Mais il lui faut constater que le problème est posé. Les cours de la Bourse, dit-il, indiquent que l'opinion compétente considère la dévaluation comme probable. En fait, ce fut une question bien souvent agitée dans les réunions préparatoires aux élections récentes. L'encaisse-or a diminué de 16 milliards au cours de l'année 1935. Elle se rapproche ainsi de la zone dangereuse où sa diminution provoque pour le Trésor d'abord, pour le crédit ensuite, des répercussions d'une inten-

(13) « Le prétendu divorce de la science et des lettres » (*Nouvelles littéraires* du 2 avril 1927).

sité croissante, qui déterminent à leur tour par réaction un commencement d'inflation et un affaiblissement corrélatif de la monnaie. Cette pression s'est manifestée au cours de l'année 1935 par la modification du rapport de l'encaisse aux engagements à vue. De février à novembre, tandis que le taux d'escompte variait de 2 1/2 à 6 et le taux des avances sur titres de 4 1/2 à 7, le portefeuille passait de 3.397 millions à 10.984 millions. Le taux d'intérêt s'est élevé et le cours des rentes ne réagit plus que faiblement aux nouvelles favorables. La situation des Caisses d'Epargne s'est, elle aussi, aggravée. D'autre part, la déflation des prix de détail ne s'est pas accentuée au lendemain des décrets-lois de 1935, bien qu'elle ait été officiellement recherchée. La déflation budgétaire de 10 % réalisée en juillet a épuisé par son ampleur même les possibilités politiques. Néanmoins, le budget réel restait en déficit, au moment où l'auteur écrivait, de 5.673 millions. Pour toutes ces raisons, la question de la dévaluation paraît posée. A quel moment celle-ci pourra-t-elle se situer? Sans doute, d'après notre auteur, dans les premiers mois de la prochaine législature. Le Trésor, qui aura à ce moment de larges besoins, se trouvera obligé de recourir à des procédés de fortune, de plus en plus voisins de l'inflation. Cette inflation sera utilisée par les thésauriseurs ou spéculateurs pour exercer une pression croissante sur la monnaie; et l'on verra sans doute les deux phénomènes s'amplifier l'un l'autre jusqu'à la crise finale.

Supposons, dit Sapiens, le pas franchi. Quelle serait, au lendemain de l'abandon de l'étalon d'or, la tactique monétaire du gouvernement issu des élections de 1936? Deux formules et deux taux s'offriraient à son choix. Rattachement à l'or sur une base nouvelle, ou création d'un fonds d'égalisation des changes. Dévaluation de rectification des prix, de l'ordre de 20 % ou dévaluation d'alignement sur les monnaies anglo-saxonnes de l'ordre de 40 %.

En faveur de la fixation légale d'une nouvelle parité métallique du franc, on pourra invoquer deux arguments essentiels : 1° cette fixation déterminerait un reflux des capitaux évadés; 2° elle permettrait la réévaluation de l'encaisse-or de la Banque. En faveur de la création d'un fonds d'égali-

sation des changes, on fait valoir un argument essentiel d'ordre international. Cette solution est en effet la seule qui permette de parer au contre-coup éventuel de la dévaluation française sur le cours des devises anglo-saxonnes. Sachant que le franc pourra suivre la livre dans ses variations, privé par conséquent de toute possibilité de manœuvre efficace contre lui, menacé d'une élévation des taux d'intérêt à Londres, le gouvernement britannique inclinera progressivement vers un rattachement de la livre à l'or, qui permettra la stabilisation générale des monnaies. En pratique, le choix du taux réagira sur le choix de la formule. La dévaluation de rectification des prix, 20 %, pourrait être accueillie par l'opinion avec résignation. Il serait utopique, dit notre auteur, de lui demander de consentir passivement à une dévaluation de 40 %. Dans le premier cas, on pourrait espérer que la hausse du coût de la vie resterait largement inférieure à la baisse antérieure et que par conséquent le pouvoir d'achat du coupon de rente ne serait pas diminué par rapport à 1928. Dans le second, l'Etat manifesterait trop clairement son désir de financer, aux dépens des rentiers, des largesses budgétaires qu'il n'aurait plus le courage de réduire. Aucun gouvernement, estime Sapiens, n'osera prendre d'emblée cette attitude. La première hypothèse seule mérite donc d'être considérée.

Rien n'empêcherait, sans doute, le gouvernement de s'arrêter à un taux intermédiaire. Mais ce taux serait plus rapproché de la limite inférieure que de la limite supérieure. En effet, dit Sapiens, l'opinion n'accepterait pas, pour des raisons de prestige, un taux de dévaluation supérieur au taux belge ou au taux que la Hollande et la Suisse seraient disposées à accepter au même moment. Une dépréciation de 20 à 25 % semble plus probable. C'est en effet le taux approximatif qui a été envisagé et accepté par la Trésorerie britannique dans les conversations de M. Flandin avec Sir F. Leith-Ross en février 1935. Mais si la dévaluation reste ainsi limitée et ne comporte pas de hausse des prix importants, le poids de la dette sera à peine diminué et le problème budgétaire restera angoissant. Aussi, le gouvernement hésitera-t-il a fixer définitivement le franc à ce niveau. Et notre

auteur de conclure que la dévaluation de rectification des prix est seule psychologiquement possible, mais qu'elle exclut la fixation légale d'une valeur-or définitive du franc. Sapiens estime donc que le gouvernement s'efforcera de trouver une formule intermédiaire, combinant le retour à la discipline de l'or avec une faculté de dépréciation nouvelle; il essaiera d'accréditer un état de fait pour recréer la confiance et pouvoir légitimement réévaluer, tout en se ménageant la possibilité de dévaluer davantage selon les événements nationaux et internationaux.

Quelles seraient les conséquences générales de la dévaluation?

En ce qui concerne l'activité économique, la dévaluation rapprochera les prix de détail des prix de gros, comme il est arrivé dans tous les pays où la déflation avait créé entre eux un profond déséquilibre et où la constance d'une lourde charge fiscale causait ce déséquilibre. Dans l'ensemble, les prix français, étant déjà relativement élevés, ne sont pas appelés à monter considérablement, sauf faiblesse du gouvernement. La reprise des affaires devrait être particulièrement vive en raison de l'importance de la thésaurisation en France et de l'ampleur du marché intérieur et impérial. Sur les exportations proprement dites, la dévaluation n'aura qu'un effet restreint par suite des nombreuses entraves à la concurrence qui limitent aujourd'hui le commerce international. Par contre, elle exercera sa pleine influence sur l'exportation à l'intérieur, dont l'importance est particulièrement grande en France par suite du développement considérable du tourisme dans les périodes normales ou favorables. En définitive, pense Sapiens, la dévaluation devrait élargir le marché intérieur par les apports des thésauriseurs, des entrepreneurs aux marges de bénéfice élargies, des chômeurs réembauchés, des touristes revenus et des producteurs coloniaux enrichis.

Si l'on passe aux prix, l'auteur prévoit une hausse lente n'atteignant pas la parité de hausse correspondant à la dépréciation monétaire. Il croit à une hausse des prix de détail de l'ordre de 10 % devant se produire pendant la première année qui suivra la dévaluation. Dans cette hypothèse, une

hausse des salaires est improbable; mais on peut espérer une reprise des affaires qui permettra d'embaucher du personnel et d'augmenter ainsi de 10 % les salaires.

Les revenus des valeurs mobilières ne subiraient pas, durant la première année, de modification appréciable, car la plupart des sociétés devront procéder à des amortissements jusqu'alors retardés et ne pourront augmenter sensiblement leurs dividendes. La propriété bâtie ne pourra pas augmenter ses loyers dès la première année. Elle pourra toutefois profiter d'une certaine augmentation de la demande. Pour l'agriculture, la reprise ne sera que modérée; c'est l'industrie qui tirera le principal bénéfice de la reprise due à la dévaluation. Les professions libérales et les pensionnés seront, comme toujours, parmi les victimes. Encore une fois, il s'agit là d'une simple hypothèse, et la dévaluation n'apparaît pas à Sapiens comme inévitable.

LOUIS CARIO.

PRÉHISTOIRE

J. H. Luquet : *Les Vénus Paléolithiques*, Journal de Psychologie 1934, pp. 429-460; Comte Begouen: *A propos des Vénus paléolithiques*, ibidem, pp. 792-797, suivi d'une lettre de M. Luquet et d'une nouvelle réponse de M. Begouen. — Comte Begouen, *Femmes préhistoriques*, Toulouse, Impr. du Sud-Ouest, in-16.

Je voudrais signaler, à propos d'une polémique entre G. H. Luquet et le comte Begouen dans le *Journal de Psychologie* le danger des intrapolations. C'est un fait curieux que ces deux auteurs, qui comptent parmi les civilisés intelligents (la grande majorité des civilisés est constituée par des imbéciles ou des arriérés mentaux), croient permis de reporter à telle ou telle époque préhistorique des concepts et des actes reconstitués par un système dialectique abstrait. Sans doute l'un et l'autre auteur prennent des précautions verbales; mais cela ne veut pas dire qu'ils ont réussi à se situer dans l'atmosphère vraiment primitive; je les connais personnellement tous deux et les range, malgré, ou peut-être à cause de leur érudition, dans la catégorie de ceux qui, en prenant un bock, ne savent pas causer d'homme à homme avec le garçon.

La bataille s'est livrée, si je puis dire, sur le gros cul de certaines statuettes françaises préhistoriques, comparé à

celui des femmes hottentotes, mais sans rappeler que, comme le disait fort bien le Dr Royer dans la *Presse Médicale* du 10 juillet 1926, l'on ne doit pas confondre la stéatopygie avec la stéatomérie, la première étant un caractère racial et la seconde un caractère à peu près universel, dû à une certaine nourriture et à un certain mode de vivre.

J'ai lu avec soin les articles de Luquet et de Begouen sans y discerner l'application du principe cartésien. Ils semblent tous deux regarder comme acquises soit la théorie de l'art pour l'art, soit la théorie de l'art utilitaire, et comme représentations normales les statuettes à grosses fesses, parfois à gros ventre, de femmes adipeuses ou enceintes, alors que, sous un angle ou sous l'autre, on peut toujours supposer que les artistes ont voulu représenter l'exceptionnel; tout comme les romans, sauf fort peu, ne représentent que l'exceptionnel aussi, soit comique, soit tragique. Le normal et le courant, le quotidien et le banal, ne sont pas des excitants artistiques.

La bataille se livre ensuite sur le caractère « magique » ou non de ces figurines de Brassempouy, de Lespugné, etc. Ce sont ici les civilisés qui veulent absolument raisonner en sauvages théoriques et voir dans ces figurines à grosses fesses des symboles d'excitation sexuelle, ou à gros ventre des procédés symboliques d'heureux accouchements. Mais plus je vais, moins j'admets ces distinctions, pour les œuvres d'art, entre les siècles et les peuples. Toutes les femmes du xv° siècle sont représentées avec un gros ventre parce que le corset ne descendait pas très bas; et de nos jours, la femme moderne ne craint pas non plus de laisser son ventre tendre l'étoffe parce que la mode a changé, ou que l'hygiène a rendu de nouveau conformes aux nécessités naturelles certaines lignes du corps, qu'un canon esthétique artificiel avait déclarées inélégantes ou grossières, sinon mêmes dégoûtantes.

Or, je ne nie pas qu'une vache, une chienne ou une chatte pleines, soient inesthétiques par rapport à un certain canon; mais là où ce canon n'existe pas encore, ou a été éliminé, le gros ballon, d'arrière ou d'avant, ne produit pas cet effet. Appliquant la théorie du refoulement, qui par sa formule est moderne, mais qui par sa nature est de tous temps et de tous pays, on admettra que le ventre ou les grosses fesses

d'une femme peuvent compter parmi les caractères sexuels normaux lorsque le mâle a telles ou telles tendances. L'amour par derrière est plus normal, pour les quadrupèdes mal armaturés que nous sommes, que l'amour par devant. Et dans le ventre de sa femme enceinte un mari ou un amant amoureux peut voir tout un jeu de symboles érotiques anciens et futurs dont l'homosexuel n'aura aucune idée; de plus, c'est le symbole de sa virilité procréatrice, et l'excitant du sens vague de l'espèce à perpétuer.

Dans ces conditions, et comme par ailleurs les hommes préhistoriques, par les restes matériels de leurs civilisations qui ont subsisté, ont manifesté autant d'ingénuité, d'adresse, de sentimentalité diffuse ou précise que nous, donc en somme les mêmes tendances à l'expression de la vie comme repos de la lutte pour la vie, je ne vois pas la nécessité de situer dans leur psychologie lointaine des chaînons analytiques de raisonnements comme ceux de Luquet et de Begouen. Tout ultra-civilisé que je sois, je me sens plus proche de ces gens-là que des ratiocinateurs; et si je pouvais ressusciter le grand génie par excellence, Léonard, je sais qu'entre nous il déclarerait aussi que les arts mécaniques et esthétiques de ces hommes préhistoriques sont sur le même plan que ceux de sa Renaissance; et j'ajoute : sur le même plan que nos arts plastiques modernes, que nos locomotives et autos aérodynamiques et que nos avions.

Dans le détail, il me paraît navrant aussi de voir deux bons observateurs comme ceux-ci reprendre des formules d'école et placer les faits, ou les objets, sous des étiquettes scolastiques bonnes pour le bachot, mais indignes de nos sciences modernes. Que l'art soit magique, ou utilitaire, ou que ce soit de l'art pour l'art, désintéressé, qu'est-ce que cela veut dire à une époque où une transformation chimique est aussi concevable comme une œuvre d'art; et où la morale s'identifie à la vie; et où l'étude des impulsions et des réflexes, à l'aide de mécaniques cent fois plus sensibles que nos organes, a prouvé le fallacieux de nos distinctions aristotéliciennes, cartésiennes ou kantiennes?

Et puis, je ne vois même pas la nécessité d'interpréter dans ces conditions. On a trouvé des objets dans des tombes,

ou des stations, ou des villages, datant d'un moment où aucun texte écrit n'existait encore; on ne sait même pas quel était le type anthropologique, ni le type linguistique de ces gens-là; on ne sait d'où ils venaient; ni si leurs arts et métiers ont été apportés tout faits, ou inventés sur place, par un ou quelques individus, ou comme bien collectif. Pour tous les éléments de leur vie sociale, on est dans le noir, un noir qui se reporte à vingt, cinquante, cent, peut-être deux cent mille ans. Or, pour les cinq ou six mille ans de notre civilisation, avec des textes écrits, on discute à perte de vue, on n'est d'accord sur rien.

Alors on vous reconstitue à grand renfort de raisonnements *in abstracto* toutes sortes d'attitudes sensorielles et mentales, au point que Luquet est bien content de constater que même à l'époque aurignacienne on a représenté des phallus. Je voudrais bien savoir par quoi en ces temps-là l'homme se distinguait autrement de la femme. Comment se fait-il que tant d'ethnographes et de préhistoriens transposent aux peuples dits sauvages, et aux peuples préhistoriques, une attention concentrée sur les organes génitaux qui n'a commencé à se manifester qu'à partir du moment où ces organes, par le mythe d'Adam et d'Eve, puis par la notion de la Vierge-Mère, ont été situés hors-nature? Quand un préhistorique ou un sauvage dessine, peint ou sculpte une vulve ou un pénis, il n'attribue aucune importance spéciale à l'organe, pas plus qu'aux seins, au gros ventre, aux fesses tombantes ou à l'arrangement des cheveux. Mais nos savants modernes sont si imbus de la conception chrétienne qu'ils y voient, non pas des signes distinctifs, mais des symboles érotiques, ou même de perversion sexuelle.

Il faut, dans nos sciences, du bon sens et l'abandon systématique des postulats, donc aussi des syllogismes, dits civilisés. En Kabylie, je fis une enquête sur le dessin des enfants, grâce à des instituteurs d'une dizaine de villages. J'avais donné comme thème : promenade d'un homme et d'une femme sous la pluie. Les enfants dessinèrent avec le plus grand soin les costumes et à Michelet et Fort National, avec des parapluies, costumes indigènes ou européens, très schématisés. Mais il fallait, tout de même, indiquer nettement

le sexe. C'est pourquoi, *sur les vêtements* furent, dans les 90 % des cas, dessinés des pénis, avec ou sans testicules, pendants ou en érection; ou d'autre part, l'ovale ou le triangle, ou un simple point, mais toujours un bouquet de longs poils; de plus, les hommes eurent le ventre plat et les femmes le ventre rond.

Erotisme, ou éréthisme? Mais non : le désir des enfants de bien me renseigner sur le sexe du personnage, sans aucune arrière-pensée. Eh bien, je considère que, sans étiquettes savantes, les statuettes aurignaciennes et autres, malgré le luxe dialectique de MM. Luquet et Begouen, ne présentent très accusés certains caractères différentiels que simplement pour que les gens du commun, dont l'artiste se méfie toujours, et avec raison, puissent se rendre compte de qui il s'agissait. Un homme n'est pas une femme, dirait M. de la Palisse; les arts primitifs, y compris les arts préhistoriques, ne disent pas autre chose, et vous le font voir.

Quant à reconstituer les intentions de ces gens-là, je m'y refuse d'autant plus que depuis vingt ans l'ethnographie des « sauvages » est complètement renouvelée et que j'ai dû, avec d'autres, abandonner les généralisations acquises à la fin du XIXe siècle. Je passe mon temps, dans mes chroniques d'ethnographie, à le répéter. Dans cette science aussi, comme dans le reste de notre civilisation, « tout a foutu le camp ».

A VAN GENNEP.

VOYAGES

Claude-Maurice Robert: *L'Envoûtement du Sud*, Editions Baconnier, Alger. — Gabrielle Réval: *L'Enchantement du Portugal*, Fasquelle.

M. Claude-Maurice Robert nous entraîne dans le sud de l'Algérie, dans ces régions si diversement qualifiées et qui, une fois de plus, ont exercé leur séduction. **L'Envoûtement du sud,** *d'El-Kantara à Djanet* est un livre d'impressions prises au jour le jour, écrites souvent sur le genou, toutes vibrantes de l'admiration du voyageur, qui affirme que cette contrée est l'unique endroit du monde qui ne l'ait pas déçu. Le trajet en chemin de fer jusqu'à El-Kantara nous vaut, sur ses compagnons de route, quelques pages de remarques amusantes, bien que chargées d'une certaine âpreté. Voici par contre ce qu'il nous dit de son arrivée :

Pour savourer le charme unique d'El-Kantara, il faut venir, à pied, jusqu'à l'issue des Gorges. En deçà du défilé, c'était le Tell, avec son ciel bas, brouillé, son vent vif et ses végétations méditerranéennes. Le pont romain passé, métamorphose soudaine, coup de théâtre magique! Le changement de décor est si brusque, et si grandiose le spectacle, qu'un cri d'admiration jaillit du cœur le plus placide. Emerveillé, l'on s'arrête... et l'on admet la légende rapportée par Fromentin, que le premier bataillon français qui franchit le « Foum es Sahara » se mit à marquer le pas, comme sidéré de ravissement, et que les musiques sonnèrent sans en avoir reçu l'ordre.

Comparées à celles de Karrata, de Téramine, de la Chiffa, de M'Chounèche, ces gorges peuvent paraître insignifiantes avec leur faible longueur de cent mètres, mais leur brièveté même ajoute encore à leur intérêt. Cette brèche apparaît en somme comme un isthme reliant deux régions très différentes : le nord et le midi. Un grand attrait d'El-Kantara est la lumière chaude qui brusquement succède à la grisaille du nord; trois villages, blanc, noir, rouge, groupent ensemble 4.000 habitants, qui vivent à peu près uniquement du produit de leurs jardins. Claude-Maurice Robert, qui a déjà séjourné dans ce site enchanteur, a été repris intensément par le paysage, mais en revanche il ne peut celer la déception que lui causèrent les indigènes.

Biskra possède, avec le jardin Landon, un lieu particulièrement séduisant par son calme profond. C'est un véritable jardin de fée, aux arbres vigoureux, aux haies d'hibiscus et de roses; il est plus beau même que le fameux jardin d'Essai d'Alger.

Touggourt, escale toujours attirante, offre l'attrait d'un marché très pittoresque parmi les marchandises hétéroclites que l'on y vend. La plus demandée et la plus rare est le bois; une forte poignée de brindilles coûte cinquante centimes; ceux qui sont trop pauvres pour en acheter utilisent comme combustible la fiente des chameaux. Pour se rendre à El-Oued, M. Robert aurait aimé monter un de ces « vaisseaux du désert » mais, mutilé (il a perdu un bras à la guerre), on lui conseilla de prendre un cheval, qu'il dut d'ailleurs attendre longtemps, l'exactitude n'étant pas la qualité maîtresse

des Arabes, pour lesquels le temps ne compte pas. Cette pittoresque randonnée dans le désert, provoqua son enthousiasme, malgré la dure épreuve d'une tempête de sable, pendant laquelle son bras fut ankylosé par la fatigue et le froid.

Les indigènes d'El-Oued sont laborieux, — heureusement, car ils ont fort à faire pour protéger leurs jardins contre l'envahissement du sable. Plus au sud, Ouargla, que ses habitants font remonter à Salomon, occupe une plate-forme circulaire, surélevée; autrefois de larges et profonds fossés l'entouraient, six ponts-levis permettaient les communications avec l'extérieur. Les rues sont étroites, sinueuses, propres, certaines sont voûtées. De beaux jardins, presque une forêt où l'on compte un million d'arbres, offrent d'attirantes promenades. Ici seulement, et c'est une des curiosités locales, on peut voir des « rhetasses », puisatiers dont le métier est si pénible, si dangereux, qu'il n'y a plus d'apprentis. Malgré ses nombreux palmiers, le pays est pauvre; les indigènes consomment du chien, dont la viande donne beaucoup de force et réchauffe le sang, disent-ils! Les sauterelles sont recherchées aussi; lorsqu'une nuée apparaît, ils s'efforcent de l'éloigner des récoltes et d'en ramasser le plus possible, elles sont ensuite plongées dans l'eau bouillante, salées, mises dans des « mezoueds » où leur conservation est assurée pour quelques années. Sur le marché, elles sont vendues cinq pour un sou. Nous ne pouvons suivre pas à pas le voyageur obsédé d'infini, épris de la solitude qui détermine en lui une intense exaltation spirituelle. Son récit, plein de poésie, loue presque exclusivement la nature et traite les hommes avec une sévérité qu'à notre grand regret, nous devons reconnaître justifiée. C'est à Djanet, dans l'extrême sud, que se termine ce livre, dont nous regrettons de ne pouvoir que signaler brièvement les pages attachantes consacrées aux petits ânes, à Moktar l'antisémite, au chèche, au jeune chien Simoun, etc., etc.

Une belle illustration complète l'ouvrage.

§

Dans la collection « Voyageuses de Lettres », que publie Fasquelle, Mme Gabrielle Réval vient de faire paraître

L'Enchantement du Portugal, livre bien intitulé, plein de poésie dans ses descriptions et qui nous montre un pays conscient de ses possibilités, nous révélant aussi un réveil national que nous aimerions voir se réaliser chez nous.

C'est par mer que la voyageuse se rend au Portugal. Elle embarque à Bordeaux, sur le « Massilia », pour gagner Lisbonne, que la belle tour de Belem protégeait contre les incursions des pirates Barbaresques. La ville est bâtie sur sept collines disposées en forme d'étoile. Le 1er novembre 1755, un violent tremblement de terre la détruisit presque entièrement, le Tage, sortant de son lit, balaya les fuyards; la plus grande partie des richesses rapportées de Chine, du Brésil, de l'Inde, accumulées dans les églises et les hôtels particuliers, fut anéantie. Un ministre énergique, Pombal, sut maîtriser la panique et les perturbateurs; il entreprit, sur un plan géométrique grandiose, la reconstruction de la cité.

Une place royale avance au bord du fleuve, devant une immense rade peuplée de navires de toute sorte; elle est entourée de superbes édifices de goût italien, avec colonnades et balustres. Un arc de triomphe est surmonté des statues de Camoëns et de Pombal; au centre, s'élève celle du roi José Ier. Du Belvédère de Novia Senora de Monte, on domine la ville où l'urbanisme s'est bien développé. Les carrioles antiques ont disparu; de rapides voitures de marque américaine les remplacent. Parmi de nombreuses églises, il faut mentionner spécialement celle de Belem, que l'on croirait en ivoire; c'est un palais merveilleux dédié à la Vierge. L'ancien hôtel du marquis de Pombal est un des plus beaux musées d'Europe.

Il y a six ans, le général Carmona, président de la République, pour mettre fin au gaspillage des finances, aux agitations qui troublaient sans cesse le pays, a dû proclamer la dictature et supprimer le parlement. Sous son autorité bienveillante mais ferme, le Portugal a parcouru plus de chemin dans la voie du progrès qu'en un siècle. C'est une véritable renaissance. Mme Réval nous conduit aux lieux saints de Cintra, Mafra, Alcobaça, Batalha, Thomar, ancienne demeure des templiers, à Coïmbra, la ville universitaire, à Porto, étrange cité au port animé; à Vianna do Castello; à

Evora, la mystérieuse, aux belles églises et aux riches musées. Ce livre est mieux qu'une curiosité : il charme et séduit.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉSOPHIE

Vivekananda : *Mon Maître;* Maisonneuve, rue de Tournon. — Edouard Arnaud : *Recherche de la vérité;* Editions Leymarie. — Gabriel Trarieux d'Egmont : *Prométhée ou le mystère de l'homme;* Editions Adyar.

M. Jean Herbert vient de traduire et de publier **Mon Maître,** une conférence de Vivekananda sur Ramakrishna, et on annonce la publication prochaine d'une grande partie de l'œuvre considérable de Vivekananda. Si tardif que cela soit, il faut s'en féliciter. Il demeure incompréhensible que la France soit si volontairement ignorante des grands penseurs de l'Inde qui sont connus et traduits dans les autres pays. Si Romain Rolland n'avait pas publié, il y a quelques années, son livre admirable sur Ramakrishna et sur Vivekananda, ces noms seraient encore inconnus parmi nous.

Cela tient peut-être à ce qu'il y a dans l'âme française quelque chose de rebelle à la spiritualité pure. Cela tient aussi à une sorte d'orgueil secret, qui fait non seulement attribuer toute supériorité aux philosophies d'Occident, mais fait même nier qu'il puisse y avoir en Asie une philosophie quelconque.

La traduction de l'œuvre de Vivekananda permettra peut-être de réformer cette opinion.

§

C'est déjà une preuve de sagesse que d'intituler son livre **Recherche de la vérité.** La vie de l'homme sensé devrait être une recherche de la vérité, et chacun devrait apporter un témoignage de son effort, si minime soit-il. Le témoignage apporté par M. Edouard Arnaud est d'un grand intérêt, à cause de la sincérité profonde que l'on sent dans sa recherche pour trouver au monde et aux problèmes qu'il pose à l'homme, une explication rationnelle.

Il s'adresse à ceux « qui n'ont pas trouvé l'apaisement dans les doctrines religieuses », à ceux en qui sont nés l'inquiétude et le désir de savoir. C'est en général après sa quaran-

tième année que l'homme moyen cultivé éprouve un besoin violent de découvrir une hypothèse explicative du monde et de ses lois. Le livre de M. Edouard Arnaud donnera à ceux qui ont atteint cette minute de la vie la satisfaction de retrouver une partie de leurs propres recherches. Car le chemin de la recherche de la vérité est à peu près le même pour tous.

On se précipite d'abord sur les livres de science. On a toujours pensé confusément qu'on trouverait dans le Darwinisme et dans les théories de l'évolution le pourquoi primordial de la vie. On recule stupéfait devant l'incertitude scientifique, devant les contradictions et le peu de solidité des théories. On se plonge dans l'étude de l'astronomie. Après avoir été un peu rassuré par la précision apparente des calculs, on s'aperçoit que le problème n'est pas résolu parce qu'il embrasse un espace plus étendu, des systèmes solaires et des galaxies innombrables. Alors, on étudie la théosophie et l'occultisme. La théosophie offre l'immense richesse de la philosophie hindoue, si l'on sait la dépouiller de son enveloppe anglo-saxonne. L'occultisme offre la richesse de la Kabbale. Théosophie et occultisme se rejoignent, mais il faut monter assez haut pour trouver leur point de rencontre et beaucoup s'obstinent à croire à leurs divergences profondes. On revient ensuite à la science, pour avoir la confirmation d'hypothèses qu'on a trouvées trop hardies. Et souvent on rentre modestement dans le bercail d'une religion qui vous permet de ne plus chercher, qui vous donne un calme relatif. La recherche de la vérité est alors terminée. Elle est terminée parce qu'on ne la cherche plus. C'est la meilleure solution pour son bonheur personnel. Mais ce bonheur est-il l'idéal?

Personnellement, je crois que la tranquillité de l'esprit est le plus grand danger que peut courir un homme et que l'ère des recherches, en se fermant, détermine une sorte de mort spirituelle.

Le livree de M. Edouard Arnaud est palpitant d'intérêt parce que, contrairement aux autres chercheurs, il ne poursuit pas la vérité dans la science exclusivement ou dans l'occultisme exclusivement, mais partout où il la trouve. De

plus, c'est un des rares livres où il est fait preuve d'une profonde et constante intelligence intuitive. Dans tous les problèmes qu'il étudie, il va plus loin qu'on n'est jamais allé. Il a une vue de l'esprit plus perçante que celle des autres hommes. Sous sa plume, tous les problèmes exposés deviennent vastes et complexes, parce qu'il voit leurs rapports avec d'autres problèmes et qu'il en tire des déductions inattendues. Je regrette que la place manque pour une longue analyse de ce livre, écrit par un clairvoyant scientifique et tel qu'il n'en a pas été écrit depuis de longues années.

§

M. E. Arnaud, au cours de son livre, rend hommage à ce que lui a apporté la Théosophie. Le nouveau livre de M. Gabriel Trarieux d'Egmont, **Prométhée ou le mystère de l'homme,** constitue un hommage plus grand encore. Mais ce livre est plus qu'une interprétation des doctrines théosophiques et il y a un considérable apport des idées personnelles de l'auteur. M. Gabriel Trarieux d'Egmont a résumé avec clarté les idées de H. P. Blavatsky sur l'origine de l'homme et les idées de Blavatsky ont toujours besoin d'être reprises avec clarté. Mais il a donné, hors de la fantaisie et de la légende, ce qu'il faut savoir de la connaissance des Maîtres.

Sous le nom de maîtres du Thibet, une immense littérature a créé des fantômes si pleins de mystère qu'on finirait par croire qu'ils n'existent pas. Sur les maîtres, sur leur antiquité et sur leur réalité, M. Gabriel Trarieux a dit tout ce qu'il fallait croire et savoir. Qui sait? Peut-être a-t-il dépassé la mesure quand il a parlé de la grande Loge blanche et de son organisation pour la direction de l'humanité.

On se dit en le lisant que cela est trop beau, donne trop d'espoir. Et pourtant rien n'est plus logique et vraisemblable, si l'on y réfléchit sans parti pris. Si les couches inférieures des hommes se réunissent pour la satisfaction des appétits les plus grossiers et forment des sociétés secrètes, il est invraisemblable que les éléments supérieurs ne se soient pas groupés depuis longtemps, et que ces groupements ne soient pas secrets, étant donné la haine qui s'est manifestée éternellement dans l'histoire contre l'esprit. Même si l'on n'avait

aucune donnée sur eux, l'existence des maîtres serait certaine. Mais leur trace dans le monde est fréquente et indubitable. M. Gabrieel Trarieux le démontre dans son livre sur l'origine de l'homme et sur ses futures possibilités et il traite ces questions avec la grandeur de vues d'un esprit qui les a longtemps méditées. Un tel livre fait désirer de son auteur une œuvre plus vaste.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

André Rivollet : *Joséphine Baker. Une vie de toutes les couleurs.* Collection Arc-en-ciel, Arthaud, Grenoble.

Quelqu'un écrira-t-il une *Histoire du Music-hall?* Cela en vaudrait la peine. Le music-hall n'est ni théâtre, ni opéra, ni cinéma, ni café-concert; c'est autre chose. Dans l'archipel spectaculaire c'est une île à part, comme l'île de Scyros de *La Fin des Dieux :* « C'était une île merveilleuse qui se balançait sur les flots, toute pleine de parfum, de soleil et de musique. » Le café-concert qui lui donna naissance dut être stupéfait de cette progéniture rayonnante. Rien n'était plus sot ni plus terne que ce lointain café-concert où défilaient inexorablement le tourlourou, la gommeuse, le poivrot, la midinette, le cocher de fiacre, l'apache, l'âme de la Pologne, etc., etc. Il y avait de quoi hurler de fureur en soufflant à la tête des cabots les noyaux des cerises à l'eau-de-vie que l'on vous allouait parcimonieusement dans une coupe infinitésimale. Tandis que le music-hall, quelle succession de merveilles pendant deux ou trois heures d'horloge! Des panathénées, des chorées, des apothéoses dans des jets de lumière paradisiaque ou infernale, et des fracas de cuivre ou des pizzicati d'instruments bizarres, quelle théorie de splendeurs! Assurément l'intelligence pure n'y trouve pas trop son compte, mais cette déesse tient si peu de place dans notre temps! La fête, pour n'être pas pour l'esprit, est pour tous les sens, et les sens ont bien leur voix au chapitre en ce matériel monastère qu'est la terre, un étrange chapitre dont les chanoines prennent figure tantôt de vertus théologales et cardinales, tantôt de péchés capitaux, mais il y a de ces péchés qui, un peu débarbouillés, font si gentille figure!

C'est au music-hall, notamment, que nous devons la révélation de l'entière beauté féminine. Certes elle aurait pu apparaître aussi dans certains ballets d'opéra, le *Venusberg* par exemple, ou la *Nuit de Walpurgis;* mais il vaut mieux que les genres soient séparés, et que le souci de volupté ne fasse pas trop concurrence au culte du grand art musical; plus la Muse est sublime et plus elle est jalouse. Toutefois, Euterpe est aussi innombrable que le cœur de Mme de Noailles, et si la grande wagnérienne ou césarfranckiste repousse les visions trop sexuelles, la petite, celle des jazz bands américains et des danses orientales s'en accommode fort bien. Ce pourquoi ce fut au music-hall que les Charites et leur mère Aphrodite parurent pour la première fois en leur costume sacré de l'Olympe. Et ici encore l'historien de ce genre de spectacles pourra préciser les stades de la révélation, et dire quand on put admirer pour la première fois des jambes nues, des gorges nues, des hanches nues, tout le reste, sauf, bien entendu, grande Vénus, ton mont sacré!

Le music-hall nous a valu la *vedette*. Déjà l'opéra nous avait donné la *prima donna*, et la danse l'*étoile;* en attendant le cinéma qui devait nous apporter la *star*, le music-hall nous a gratifié de la *vedette :* Mistinguette, Maurice Chevalier, les Dolly sisters, et cette Joséphine Baker dont M. André Rivollet nous rapporte les souvenirs dans son livre **Une vie de toutes les couleurs**, qui ne pouvait paraître que dans une collection dite Arc-en-ciel. Et en effet, cette vedette qui, en ce moment, prédomine, car la pauvre Mistinguette commence à avoir droit à la retraite, a été de peau très changeante. Je l'ai connue, à ses débuts, à peu près négresse, puis mulâtresse; maintenant elle semble quarteronne, et je ne doute pas qu'à l'âge de la retraite elle ne paraisse octavonne, pour ne pas dire sexdécimone. Comment fait-elle pour se caméléoniser ainsi? Peut-être cas de mimétisme. Dansant avec des blanches, elle blanchit elle-même. Malgré tout, elle n'en conserve pas moins cet aspect un peu simiesque que je n'aime pas trop pour ma part, mais dont certains raffolent. Un journal de la Côte d'Azur posait récemment à ses lecteurs la question : « Que préférez-vous, des cuisses de Mistinguette ou du derrière de Joséphine Baker? » Ah! déesses

de l'Olympe, ne le dites pas à votre divin père Zeus, car il foudroierait les impies capables de préférer ceci à cela!

Mais, à ce propos, n'y a-t-il pas de l'excès, dans ce goût que semble avoir notre public pour les beautés de couleur? Un autre music-hall, l'*Alcazar*, qui nous a initiés au genre burlesque de New-York (j'ai appris ainsi que ce genre consistait tout simplement en le déshabillage peu à peu sur scène, chose que nous n'ignorions pas, et que Péladan a esthétisée dans son *Istar*), abuse vraiment des Vénus sinon hottentotes du moins soudanaises, martiniquaises, louisianaises, etc. Toutes ces académies exotiques ont quelque chose de la guenon, mettons de la guenuche, car il y a des guenuches gentilles, mais tout de même les filles des buttes de chez nous sont plus près des déités de l'Olympe, et l'*Alcazar* devrait suivre l'exemple du *Concert-Mayol*, du *Moulin bleu*, d'*Eve*, des *Nudistes* et autres cabarets de Montmartre ou de Montparnasse où ne dansent que d'authentiques filles des cieux clairs.

Cette Muse du nu est une nouvelle venue dans le chœur des enfants de Mnémosyne, et on ne sait pas si elle pourra s'y faire sa place. J'ai déjà dit qu'Euterpe la repoussait, mais Terpsichore lui est plus indulgente, et à vrai dire, puisque ce trafic des indulgences, beaucoup moins répréhensible que celui du moine Tetzel, a fait tant de progrès, pourquoi nos escouades de dancing girls restent-elles si puritaines? Du moment que la police se contente d'un cache-sexe, qu'elles s'en satisfassent aussi sans plus! Déjà apparaissent sur les planches des chanteuses qui, à la note finale, ajoutent l'harmonie de leurs apophyses à celles de leurs vocalises. Peut-être en sera-t-il de même des musiciennes et des récitantes. Puisqu'une statue de harpiste ou violoniste nue est belle, pourquoi sa réalité vivante serait-elle laide? Il y a donc des stades nouveaux à conquérir dans le gynodrome du music-hall.

Music-hall : ce mot anglais est bien fâcheux. Il faudrait trouver mieux. Qu'on ouvre une enquête! un concours avec prix, un mât de cocagne comme celui dont parlait le vieux chancelier Olivier, dont Montaigne nous a conservé le mot : « Les Français semblent des guenons qui vont grimpant con-

tremont un arbre, de branche en branche, jusqu'à ce qu'elles y soient arrivées à la plus haute branche, et y montrent le cul quand elles y sont. » Cet exercice sera, ici, un peu de mise. Mais justement à ce propos, pourquoi, à abandonner le mot music-hall, ne pas le remplacer par le mot théâtricule? Il aurait l'avantage de rappeler je n'ose dire quoi...

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Afrique : comment l'indigène musulman interprète « en Alger » les figures nues de la statuaire. — *Mesures* : un prix de poésie. — *Æsculape* : un lointain modèle de « Pierrot, assassin de sa femme ». — *Le Divan* : un poème de Sylvain Royé. — *Naissance* : *France-URSS*, organe de liaison franco-soviétique. — Mémento.

Afrique publie dans son numéro d'avril des réflexions inspirées à Mme Marcelle Georges-Vicrey par le projet d'élever une statue de Jeanne d'Arc « en Alger ». Ces remarques ont trait à la statuaire en pays d'islam et en particulier à l'exposition publique du nu féminin là où la coutume millénaire habille la femme de la tête aux pieds et souvent l'oblige à voiler son visage. Il est vraiment curieux — incompréhensible plutôt — que nul de nos administrateurs n'ait songé à cela, même quand ils ont vu l'Afrique symbolisée par une figure « drapée harmonieusement, avec infiniment de grâce, de réserve attirante et d'à-propos » et la France nue n'ayant « pour toute parure que la provocation altière de cette inadmissible nudité ».

Mme Georges-Vicrey cite des faits probants :

A Constantine, vis-à-vis de la façade en biscuit du Palais de Justice, s'élevait, l'an dernier (et reparaîtra sans doute bientôt) la plus fine silhouette de femme sortant du bain que vous et moi ayons jamais aperçue. Je dis : sortant du bain (de mer, il va sans dire), car un Triton de haut fond soutenait cette jeune Aphrodite d'un mouvement de la queue appuyée sur la hanche.

La ligne de ce corps splendide était certes une dilection pour des regards d'esthète; mais à voir glisser et se poser lourdement, partout, les yeux des jeunes et vieux indigènes, on avait la sensation d'un fourmillement de chenilles pelucheuses et voraces, s'immisçant entre chaque inflexion du marbre.

Au quartier dernier-né, sur la colline de Bellevue — que les Puniques, jadis, couvrirent de stèles funéraires — nos modernes archi-

tectes ont également dressé une femme en pied, entièrement nue; elle n'est pas nymphe, ni déesse; elle ne porte en elle aucun prétexte; elle est animale : les hommes d'aujourd'hui ne divinisent plus, et peut-être beaucoup croient-ils que cela suffit à priver l'être de l'esprit?

En passant par là, l'autre jour, j'entendis un « oualed » à la page, qui, sentencieusement, mettait les points sur les i, et chacun à sa place, du moins semblait-il convaincu :

« Voilà, clamait-il, c'est comme ça, à la France, que les femmes y se promènent, l'été, dans la rue, et, en hiver, dans les cinémas. »

Son interlocuteur cracha part terre...

...En fuyant la trop suggestive « Nuit » de Bellevue, je suis arrivée devant le groupe élevé à la mémoire du grand Lamoricière, lequel est en même temps un point d'arrêt pour les autos-trams de la ville. Tandis que j'attendais mélancoliquement mon « bus », j'examinais le socle sur lequel le célèbre général brandit son yatagan. A mi-hauteur, deux femmes : la France et l'Algérie; un élégant « drapé » que, certes, je n'ai jamais vu, sauf en loques, sur des corps de moukères, enveloppe cette Algérie aux yeux ardents de reconnaissance (sic) et les mains tendues vers un splendide torse que surmonte une tête — coiffée — coiffée du bonnet phrygien (bien française, n'est-ce pas, la Phrygie, pélasgique et orgiaque?) le buste se perd (heureusement!) dans les plis d'un manteau qui ne commence qu'à la taille.

Pourquoi, je vous le demande, représenter ainsi notre France? Qui pourrait soutenir qu'une telle entité peut se passer de vêtements?

Nimbez-la, au contraire, afin que les détails humains, le corps entier, disparaissent dans un flou d'apparition surnaturelle; je n'ai jamais vu, moi, les « pieds » de la France lorsque j'ai essayé de la contempler, dominant l'Histoire du Monde, loin de toute animalité — fût-elle celle de l'Homme — rayonnante, uniquement, par la beauté civilisatrice et inégalée de ses vertus et de ses dons.

Nimbez-la!

Et que, seuls, dominent son sourire grave et bon, un regard de sérénité profonde, avec tout ce que vous pourriez mettre d'intelligence, d'idéal et d'aspirations infinies, sur un visage de femme ou d'archange.

...Comme nous ne pouvons faire comprendre à nos amis musulmans l'idée superficielle qui excuse ces exhibitions et leur réprobation par les Français, vrais et réfléchis, surtout en pays d'Islam, la meilleure solution serait de les supprimer.

§

Mesures qui est une luxueuse revue d'extrême avant-garde a ouvert un concours de poésie. Sept cents poèmes ont répondu à la convocation. « Après discussion et d'un commun accord », nous dit-on, le prix a été décerné à la pièce que voici, publiée dans le n° du 15 avril et qui est l'œuvre de M. René-Jean Clot :

LES AMOUREUSES INFIRMES

Presque toutes mes amoureuses étaient infirmes
Je les reconnaissais à leur rigidité attendrie
Qui cherchait cette plaie qu'elles allaient me montrer.
Je ne me suis jamais étonné du bec de lièvre de Pauline
Pas plus que de la soif particulière d'une pierre au chemin
Qui voudrait être une autre soif dans une autre pierre
Les grandes révélations sont toujours familières.
Ce pied bot de Solange fleurissait comme une pivoine
Il fallait bien que je croie qu'il avait fleuri pour moi
Puisque les yeux de l'infirme cherchaient patiemment mes mains
Pour y poser des marguerites blanches où perlait la rosée.
Si Elséra était aveugle c'était pour mieux me voir en sa nuit
Son visage près de la fenêtre se levait comme une lune
Qui se posait doucement chaude dans mes mains
Cette lune silencieuse, comment la repousser du pied
Quand elle baignait de clarté mon aride paysage humain?
Séraphine louchait comme pour faire un désert autour d'elle
Afin de mieux me recevoir dans cette eau pure du visage
Et les béquilles de Perchica qui me tenaient l'âme droite
Ce sont elles qui m'ont appris la mélodie intérieure du bois
Sur la terre je m'en vais avec vos douleurs immobiles
Dont je lave le visage quand tout le monde est parti
Il faut voir lorsque je pénètre en un salon
La pieuse hypocrisie des belles dames au corps parfait
Qui feignent de ne point voir mes amoureuses,
Il m'arrive de partager la science de leurs caresses
Mais jamais je n'y ai entraîné mes petites saintes
Qui sages, sur des fauteuils font des prières pour moi.

§

Æsculape (mars) reproduit, dans un remarquable numéro consacré au pied et à la jambe dans l'art, l'histoire et la litté-

rature — l'article que voici, illustré d'une très curieuse gravure sur bois, publié le 26 novembre 1828 par le *Journal de Rouen :*

Une anecdote des plus singulières fait, depuis quelques jours, tressaillir les nerfs irritables de nos jolies femmes. Une jeune personne, nouvellement mariée à un homme riche et de haute condition, veuf en secondes noces, venait de recevoir son frère qu'une mission en Allemagne avait éloigné pendant quelque temps. Mme *** lui fit part du bonheur qu'elle goûtait dans son ménage; pas de soins, d'attentions, de prévenances dont son mari ne l'entourât, ne l'accablât chaque jour : ses moindres désirs étaient satisfaits à la minute, ses caprices étaient des lois. Le comte de S***, véritable modèle de perfections conjugales, faisait pourtant paraître au milieu de ses aimables qualités une bizarrerie extraordinaire, une idée fixe le dominait : le *nec plus ultra* du bonheur pour lui, c'était... vous en êtes à cent lieues, jeunes femmes mariées, aimables veuves de vingt à vingt-cinq ans et au-dessus; c'était, lui-même il ne pouvait s'en rendre compte, c'était de pouvoir emmailloter sa jeune épouse. L'originalité était grande, il faut en convenir, et grande fut la surprise du frère; mais M. de *** accordait tout à sa femme, raisonnablement Mme de *** ne pouvait lui refuser une faveur aussi méritée. Mme de ***, dans la supposition où un peu de folie serait entrée dans le cerveau de son époux, aurait peu de risques à courir; son petit cabinet de toilette était voisin de la chambre à coucher, son frère aurait soin de s'y établir. Voilà donc M. le comte de *** le plus heureux des hommes; toutes les félicités de la terre allaient épuiser son être. Le frère installé, la cérémonie commence : M. *** garde un silence profond, qui n'est interrompu par aucune exclamation. « Quoi! et les bras aussi? s'écrie Mme de *** »; et le petit drame se continue. Mme de *** commence alors à pousser de petits éclats de rire, et le frère de rire lui-même, mais tout bas et de manière à ne pas mettre fin à la scène la plus piquante et la plus gaie, car Mme de *** est d'une gaieté folle; les éclats de rire redoublent : pour peu que cela dure, il faudra vraiment qu'elle meure de joie. Mais tout à coup silence, silence profond; deux minutes, cinq minutes s'écoulent : silence, vaste silence! Alors la porte du cabinet s'ouvre, le frère de Mme de *** se précipite dans la chambre, dont M. de *** s'éloigne en jetant un cri d'effroi. Et Mme de ***? Elle était morte, morte au milieu d'affreuses convulsions. Son mari l'avait chatouillée sous la plante des pieds jusqu'à ce qu'elle expirât. Ainsi avaient péri les deux premières femmes de M. de ***.

Le ton de l'article est pour le moins aussi curieux que les faits, par lui rapportés.

§

Sous ce titre : « Celui qui va mourir », **Le divan** (avril) insère, par les soins de M. Gaston Picard, un poème très beau écrit à Romigny, le 10 octobre 1914, par Sylvain Royé, qui, le 24 mai 1916, volontaire pour une mission à Douaumont, n'en revint pas. Son corps retrouvé, identifié, en 1925 seulement, a été inhumé à Nantes.

Voici comme, au feu, chantait le poète-soldat :

Soit! le soleil levant peut voir à son déclin
Mon corps couché dans l'herbe et mon visage inerte
Et le sort du combat peut comploter ma perte
Avant que le clairon sonne un nouveau matin.

Mon effort va plus haut que mon propre destin
Et puisque ma jeunesse à son but s'est offerte
Qu'importe le sillon où ma tombe est ouverte,
L'heure déjà choisie et le bras qui m'atteint.

Pour qui ne la craint pas la mort est sans surprise
Et, telle une liqueur dont l'amertume grise,
Le danger sait doubler le prix de chaque instant.

Je vais. Je porte au front l'idéal comme un aigle
Que, frappé, je verrai s'envoler, emportant
Mon espoir au delà des vignes et des seigles.

§

Naissance :

France-U. R. S. S. revue mensuelle illustrée, n° 1 paru en avril. Adresse : 242, rue de Rivoli, Paris 1[er]. Directeur : M. Jean Margueritte.

C'est M. Victor Margueritte qui présente le nouvel organe créé pour établir un « courant continu d'échanges » entre les deux grandes démocraties. « La couverture symbolique est à elle seule un programme » déclare M. Victor Marguerite. Cette couverture inscrit France en azur au haut d'un ciel bleu, un peu nuageux, où se perdent les fumées d'énormes cheminées d'usine contre le corps desquelles s'inscrivent en rouge les quatre initiales de l'Union Soviétique.

Ce que partout ailleurs la vieille civilisation a mis des siècles à créer, — écrit M. V. Margueritte — l'U. R. S. S., partant de la table rase d'octobre 17, l'a mis debout en quelques années. Un tel effort, abstraction faite du point de vue politique que de propos délibéré on laissera ici au second plan, affirme une si prodigieuse vitalité qu'elle peut être proposée à tous comme une leçon. Elle demeurera comme un exemple ; quelles que soient les imperfections que puisse comporter, dans sa réalisation prodigieuse, une aussi formidable tâche si rapidement menée à bien.

M. Jean Margueritte expose le « Plan financier 1936 » de l'U. R. S. S. et M. André Beucler commente le pacte franco-soviétique. Enfin, on peut lire dans ce premier numéro les « Réflexions sur la Russie soviétique » de M. Ernest Mercier. Ces réflexions sont recommandées au lecteur en ces termes :

« RÉFLEXIONS SUR LA RUSSIE SOVIÉTIQUE »

Sous ce titre, M. Ernest Mercier, président de la Compagnie Française des Pétroles, administrateur de la « Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité » et de diverses autres sociétés, a fait récemment à l'amphithéâtre de physique de l'Ecole polytechnique une conférence organisée par le Centre polytechnicien d'études économiques.

Bien avant l'heure annoncée, l'amphithéâtre était entièrement occupé par une brillante assistance composée de hautes personnalités civiles et militaires, et c'est en très grand nombre que des auditeurs durent, faute de place et bien à regret, renoncer au plaisir d'entendre l'éminent orateur.

Les actifs organisateurs ont eu l'excellente idée de réunir dans une forte brochure, présentée agréablement, les *Réflexions sur la Russie soviétique*, courageuses et pleines d'avertissements, de M. Ernest Mercier.

C'est à cette publication de 125 pages — avec lesquelles nous ne sommes, d'ailleurs, pas toujours d'accord — que nous empruntons les lignes qui vont suivre, en regrettant de ne pouvoir insérer le texte intégral. Pour ne pas trahir la pensée de M. Ernest Mercier, nous ne pouvions mieux faire en publiant ses conclusions et en les faisant précéder d'une partie de son avant-propos.

A peu près inconnu du grand public il y a environ un an ou dix-huit mois, M. Ernest Mercier est connu aujourd'hui comme le loup blanc. On sait qu'il est allé en U. R. S. S. et qu'il en a rapporté, avec des impressions, des contrats lui

remettant le soin de multiplier et améliorer le réseau électrique en Russie. M. Ernest Mercier n'en demeure pas moins un adversaire de « l'intervention abusive du parti communiste russe dans notre politique intérieure ».

Trois images montrent « les femmes parachutistes en U. R. S. S. » A six, elles accomplissent un saut de 600 mètres dans le lac Séniejkoë, s'étant déséquipées de leur parachute pendant la descente afin de plonger dans l'eau.

MÉMENTO. — *Les Humbles* (avril) : « Pour les 70 ans de Romain Rolland » par M. Marcel Martinet. — « La Guerre » par M. Maurice Wullens. — « Soliloque d'un copain de la base » par M. César Fauxbras.

Revue des Deux Mondes (15 avril) : « L'intruse » roman nouveau de M. Henry Bordeaux. — « Poésies » de M. Henry Dérieux. — « Psychologie hitlérienne » par M. R. d'Harcourt. — « Joffre et Millerand » un très intéressant article de M. le Lieutenant-Colonel Charles Bugnet. — Un acte bien joli de M. Sacha Guitry, en collaboration avec Diderot, pour vaincre la prévention contre les comédiens et ouvrir l'Académie française à l'acteur, au moins s'il est aussi auteur dramatique, tel Destouches qui entra dans la Compagnie. C'est le précédent dont se réclame M. Sacha Guitry, non sans railler un peu le père du *Philosophe marié* :

MADAME GEOFFRIN. — Je ne sais rien de bien nouveau, sinon que Nicolas Destouches est mort hier soir.

DIDEROT. — Destouches est mort!... C'était son intérêt. On va parler de lui. Cela va le faire connaître un peu.

MADAME GEOFFRIN. — Il ne laisse pas grand chose, n'est-ce pas?

DIDEROT. — Il laisse un fauteuil vacant à l'Académie.

MADAME GEOFFRIN. — Et... ce fauteuil ne vous dit rien?

DIDEROT. — Je ne suis pas fatigué, madame. Et puis, j'ai celui-ci que vous m'avez donné!

MADAME GEOFFRIN. — Il n'a rien fait de bien marquant?

DIDEROT. — Destouches? Il a fait d'Alembert.

MADAME GEOFFRIN. — Vous le croyez, vraiment?

DIDEROT. — Né de père inconnu : on pense tout de suite à Destouches.

MADAME GEOFFRIN. — Pour ma part je n'ai jamais admis qu'il fût de l'Académie.

DIDEROT. — Que lui reprochez-vous?

MADAME GEOFFRIN. — D'avoir été comédien!

DIDEROT. — Il n'a jamais joué que ses pièces.

MADAME GEOFFRIN. — C'est encore trop! C'était la première fois qu'on voyait un acteur à l'Académie.

DIDEROT. — Ce ne sera peut-être pas la dernière fois.

Ce fragment du dialogue fait songer au ton du discours que prononcera peut-être bientôt sous la coupole mazarine l'auteur de *Debureau*. Mais s'il y cite son lointain prédécesseur, le nommera-t-il encore Nicolas Destouches au lieu de Ph. Néricault Destouches?

Nouvelle Auvergne (avril) : De M. Pierre Calel, « Comment sont nées *Les Vieilles de chez nous* ». — « Ceux que je ne reverrai plus », par M. Pierre Cuelhes-Bordes. — « Une proposition » de Rose Combes. — Poésies de Mesdames M. Perroy et M. Charron et de MM. M. Lafon et J. Vaylet.

Cahiers du Sud (avril) : N° qui célèbre M. Pierre-Jean Jouve et en publie une « Hélène ».

Les Primaires (avril). — Editorial : « Pour la paix ». — « Le galant », un conte savoureux de M. Maurice Fombeure, l'auteur de « Soldat ». — Poèmes de M. Albert Thierry. — « Trois préfaces » de M. R. Messac.

Le Génie français (avril) : Poèmes de M. Emile Vitta. — Epigrammes de M. Alfred Mortier. — « Le baiser de Rosamonde » poème de M. Jean Floryde.

La Muse française (15 avril) : Poèmes de MM. Louis Pize, A. Blanchard, J. Pourtal de Ladevèze. — « Réflexions sur le poème en prose », par M. R. Fernandat.

Points et Contrepoints (avril) : « Notre Génération et ses lectures » par M. Jean Romanu qui publie aussi un poème « Pour une danseuse nue ». — De M. René Hener, une « Lettre à M. Albert Sarraut » bien moins flatteuse et douce que les lignes qui continuent « Pour elle et pour moi » pour aboutir à celles-ci :

> Mais où es-tu, charmante amie? Il n'y a rien dans ma chambre, tout est calme, froid et mystérieux. Seul un violon — tendresse infinie — pleure. Et ses pleurs ne sont-ils pas les miens?
> Où es-tu, où es-tu, mon amour, ce n'est pas toi, ce n'est pas toi que mes bras serrent... c'est un rêve...
> Un rêve trop beau, trop doux et qui me brise de sanglots, puisque ce n'est qu'une ombre qui bouge...

Europe (15 avril) : M. L. Emery : « Le pacte franco-russe et la paix européenne ». — « Fils de la guerre », poème de M. Ph. Soupault. — De M. H. Bellamy : « L'Action française et la noblesse ». — M. N. Chiaramonte : « Sur le fascisme ».

L'Amitié Guérinienne (janv.-mars) : Lettres inédites de Maurice et d'Eugénie de Guérin. — « Jeunesse 1836 » par M. E. Decahors.

La Nouvelle Revue Critique (avril) : M. Léon Bocquet : « Sur la Poésie ». — M. Louis Le Sidaner : « Un nouveau livre d'H. von Kaiserling ». — « Cimetière des chiens », vers de M. L. Leluc.

La Grande Revue (mars) : « Henri Bremond et la Poésie », première partie d'une étude très documentée de M. Robert de Souza. — « Regards vers les Ecrivains Portugais » par M. Ch. Oulmont.

La Revue hebdomadaire (11 avril) : M. Charles Oulmont : « Le vrai Salazar ». — Poèmes de M. J. Fourcade.

Afrique (mars) : Un bel article de M. Claude-Maurice Robert : « La Passion de Marius Scalési ».

Muses (printemps) : Un choix de très beaux poèmes de MM. F. Mazade, X. de Magallon, Jean Lebrau, Gilbert Charles, Patrice de la Tour du Pin, Philipe Chabaneix, Jacques Reynaud. — Originalité très grande : pas une poétesse ne collabore à ce numéro. — M. Henri Ghéon y publie un « Divertissement de la Bacchante », extrait d'une « pièce en 3 actes écrite pour madame Cécile Sorel » : « Le Combat des Vices et de la Vertu. »

Les Marges (avril) : Enquête sur « le milliard de l'Académie française », lequel serait en tout cas celui de l'Institut.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le centenaire de M. Pickwick (*Le Journal des Débats,* 12 avril). — Un reporter en devenir, victime du devoir (*Toute l'édition,* 11 avril). — Thibaudet vivant (*Les Nouvelles Littéraires,* 25 avril). — Mlle Rouget, *alias* Marie Noël (*Le Bourguignon,* 15 avril, *Vendémiaire,* 22 avril). — Argentina en quête de danses (*La Vie Bordelaise,* 12-18 avril).

— Vite, vite, le dessert, je sens que je vais passer.

Ainsi disait la sœur de Brillat-Savarin sur son lit de mort. Ce « mot de la fin » a son émule dans le mot de tel moribond qui, d'après Carlyle, disait à l'infirmière qui veillait sur son agonie :

— C'est aujourd'hui jour de *Pickwick,* je pourrai, du moins, lire encore cette livraison.

M. Maurice Muret, dans **Le Journal des Débats,** rapporte l'un et l'autre, à l'occasion du centenaire des *Aventures de M. Pickwick.* Le roman qui mit en vedette Charles Dickens parut par livraisons, à partir du 31 mars 1836, et sous le pseudonyme de Boz.

Dickens avait déjà publié sous ce faux nom plusieurs petits écrits qui avaient eu du succès, mais l'apparition de *Pickwick,* par tranches, impatiemment attendues et qu'on s'arrachait, eut quelque chose de triomphal.

Toutefois, si nous avons l'exemple d'un lecteur qui ne conçoit rien de plus désirable, au moment de mourir, que de s'assurer une tranche de *Pickwick,* la publication du roman de Charles Dickens s'accompagna de circonstances macabres.

Il se présentait richement et drôlement illustré par le meilleur

caricaturiste de l'époque, Robert Seymour. Cet artiste était moins gai que ses dessins. Il se fit sauter la cervelle entre la première et la deuxième livraison. Quelques heures avant d'en finir, il était encore allé soumettre des gravures au romancier. Celui-ci demanda certaines retouches que Seymour exécuta scrupuleusement séance tenante. Après quoi, il se débarrassa d'une vie qui lui était à charge.

D'autre part,

la publication de *Pickwick* fut, en plein succès, interrompue et pour une raison toute sentimentale. Dickens était très attaché à sa belle-sœur Marie, la plus jeune sœur de sa femme. Or elle vint à mourir tandis que *Pickwick* accomplissait sa brillante carrière. Dickens en éprouva un tel chagrin qu'il resta deux mois sans reprendre sa plume. Le public attendit et n'en montra que plus d'enthousiasme quand la belle histoire qu'il vivait intensément recommença de se dérouler.

Puissance du roman publié par tranches. « Ce qu'il y a de meilleur, dans le feuilleton, disait un lecteur, c'est ceci : « *A suivre.* » Ou encore : « *La suite au prochain numéro.* »

§

Il y a pour chacun de nous une suite impossible... Pas d' « *A suivre* » devant la mort, et le lecteur de Charles Dickens qui se félicitait que ce fût « jour de Pickwick » n'aura pas lu jusqu'au bout les aventures du délicieux héros. On me permettra de citer, dans cette revue de presse, le cas d'un tout jeune homme, Lionel Deneux, tombé au champ d'honneur du journalisme, dirai-je. Vraiment Lionel Deneux mérite un salut, jugez-en. A dix-neuf ans, il se destine au reportage. Certes, il a hâte de gagner sa vie. Mais, scrupuleux, il n'entrera dans un journal que lorsqu'il saura son métier. Il s'est fixé un reportage : la vie des pêcheurs, et dans le but de vivre leur vie il quitte Amiens, où il habite, où sa mère est institutrice, pour Boulogne, Calais, Le Portel. Il ne visite pas seulement les ports, il prend la mer, le voici à bord du *Saint-Christophe*, une barque de pêche, et pour la semaine. C'est bientôt Pâques. Mais le froid est vif. Et le 6 avril, dans l'après-midi, alors qu'il écrivait sous le dur vent du large, une embolie le terrasse. Lionel Deneux était mort, qui restera le journaliste, le reporter en devenir, qui avait de son devoir

une conception à la fois si réaliste et si haute. **Toute l'Edition** a fait part de sa fin. J'ai tenu à honorer ici le souvenir de l'adolescent frappé le stylo à la main.

§

Un Thibaudet avait eu tout le temps de se réaliser. Encore que le critique disparaisse en pleine forme — à ce point que M. Maurice Martin du Gard peut appeler Thibaudet défunt *Thibaudet vivant* et donner ce titre à son article des **Nouvelles Littéraires.**

C'était un Français à la Montaigne, toujours à dialoguer sur le papier, avec la France la plus diverse, la plus complète qui soit, avec lui-même.

Ce dialogue se poursuivra au delà de l'œuvre : car l'œuvre de Thibaudet appelle la résonance. Et ce dialogue cesserait-il qu'il reprendrait sous forme de dialogue entre l'auteur et le lecteur. On aime en effet de s'entretenir avec l'écrivain; le livre refermé, lorsque le livre est riche de substance, suscite la réflexion. N'est-ce pas notre défense contre les outrances de la Radio? Thibaudet s'en remettait à la plume d'extérioriser sa pensée sans cesse active.

Il ne s'arrêtait pas d'écrire, note M. Maurice Martin du Gard, et il avait toujours plus à dire. Il écrivait vite, dans le train qui l'emmenait de Paris à Genève, ou, presque chaque semaine, de Genève à Tournus, sa ville natale, en Saône-et-Loire, où il avait sa bibliothèque, dans la tour d'une ancienne abbaye. Il ne se corrigeait que rarement, arrachant, à peine relues, les pages du chapitre ou de l'article qu'il venait de faire, au bloc in-octavo qu'il avait toujours dans sa poche. Il avait commencé par avoir le vers abondant, il en avait fait par milliers, puis la découverte de Mallarmé, prince de la quintessence, et l'ouvrage qu'il composa sur celui-ci, l'encouragèrent jusqu'à la guerre où, cantinier et territorial dans un régiment de Pamiers, il écrivit des odes nombreuses à la Hugo pour passer le temps.

Comme quoi Mallarmé ne détourne pas nécessairement de sacrifier à Hugo. Mais bientôt Thibaudet poète le cédait au critique.

...C'est à cette époque, vers 1915, qu'il s'engagea dans ses gros ouvrages sur Bergson, dont il avait été à Louis-le-Grand l'élève pro-

digieusement doué, sur Maurras ensuite et sur Barrès. Il ne se privait de rien comme vous voyez et surtout il ne nous prive de rien. Je pense qu'il eût désiré entreprendre un Jaurès, dont la mort en 1914 lui causa une émotion qu'il ne comparait qu'à celle que Barrès lui donna en mourant à son tour. C'est qu'il s'était assigné comme tâche l'inventaire spirituel de la France contemporaine, et que, chaque fois qu'il avait dénombré une famille, il se précipitait sur une autre, sans l'ombre d'un esprit partisan, les vidant jusqu'au fond, épousant leur durée vivante, très bergsonien de tendance, et de vocabulaire plus parfois que Bergson lui-même, et mettant moins d'air et de grâce peut-être que le maître dans son exaltante analyse. Sa vérité française reposait dans une société contradictoire mais qu'il se savait seul à dénombrer avec toutes les nuances qu'il fallait.

« Thibaudet vivant » oui. Comme sont vivants Pierre Lasserre, l'abbé Henri Bremond. Volontiers M. Maurice Martin du Gard les mêle dans sa mémoire, et il conclut :

Ces trois critiques, c'est la France, c'était l'Europe. Et lorsqu'il ne se rencontrera plus de pareils esprits, ou qu'on ne les aimera plus, ou qu'on les comprendra moins, c'est que la nuit sera tombée.

§

Il y a eu un banquet parisien de l'Association des anciens élèves du collège d'Auxerre. Vous en doutiez-vous ? **Le Bourguignon** me l'a appris, qui traînait sur une table de café, à Auxerre. « Avez-vous vu Marie Noël? » me demandait-on. Non, je n'avais pas vu Marie Noël. Ce n'est pas à faire, que de violer le domicile des gens, sans même l'excuse de l'interview à prendre. J'avais vu M. René Louis, un jeune savant, et déjà un maître archéologue, mais sur les lieux des fouilles qui l'occupent entre Vézelay et Foissy, aux Fontaines-Salées; j'avais bu le vin de Saint-Bris, entre deux poèmes, avec M. Henri Dalby, mais c'était à l'auberge, non loin du bourg d'Aillant où M. Georges Duhamel exerça la médecine. Je n'avais pas vu Marie Noël, vous dis-je, et il fallut le hasard pour qu'elle m'apparut : à travers le discours que M. Lalande, ancien élève du Collège d'Auxerre, avait prononcé. Le couplet vaut d'être cité, au demeurant, quand le souvenir est encore chaud de l'Exposition du pastiche :

Je conquis de haute lutte le deuxième galon du « bachot », — dit M. Lalande — et, de retour à Auxerre, je pus montrer à notre excellent professeur, M. Rouget, le brouillon d'une dissertation philosophique « un peu là » et qui contenait au bon endroit une citation de Pascal. Je me rappelle que M. Rouget trouva cette dernière tout à fait bien choisie et appropriée au sujet. Bien choisie certes, et il y avait à cela une raison péremptoire, c'est que cette mirifique citation n'était qu'un ersatz, un « à la manière de... » Ce Pascal de derrière les fagots était tout uniment de mon cru!

Et où donc Marie Noël, là-dedans? demanderez-vous. Une seconde, et nous y sommes. Oyez M. Lalande qui poursuit :

Cher monsieur Rouget, votre mémoire me pardonnera-t-elle cette tromperie intéressée, et me pardonneront-ils de l'évoquer ici votre chère compagne et les trois enfants qui ont conservé votre culte : les deux fils anciens élèves du collège d'Auxerre — l'aîné aimable rimeur de terroir — et cette poétesse inspirée, au pseudonyme symbolique et si doux, dont le talent brille comme un des plus purs joyaux dans l'écrin de la poésie française contemporaine.

Une ovation accueillit le discours de M. Lalande. M. Lalande nous permettra de penser qu'une part des bravos allait à Mlle Rouget, *alias* Marie Noël. Marie Noël dont la Pie Borgne, dans **Vendémiaire,** salue le « génie très personnel ».

§

Faut-il parler de génie, à propos d'Argentina? La danse est sœur du poème. A preuve, la cueillette des danses que pratique Argentina tout comme Achille Millien s'en allait cueillir les chansons dont enrichir le folklore. Dans **La Vie bordelaise** nous lisons ceci, que rapporte la danseuse :

Un jour, à Salamanque, on me parla d'une danse qui n'était plus connue que d'un seul homme dans toute la province. Je suis allée le voir : il avait soixante ans et c'était pour lui un souvenir de sa jeunesse. Il ne voulait pas danser. Je le priai et le suppliai tant qu'il y consentit enfin. J'avoue que peu de jeunes auraient pu rivaliser victorieusement avec ce danseur extraordinaire. Il m'enseigna cette danse, qui fait maintenant partie de mon répertoire et qui est une merveille.

Le joli canevas pour un sketch!

Mais, à côté de celle-ci, que j'ai eu le bonheur de sauver, combien d'autres sont en train de disparaître, et nul ne s'en soucie.

Ce ne sont pas seulement des danses, qui sont en train de disparaître, et sans qu'on y prenne garde. Si on ne veut pas que — pour reprendre le mot de M. Maurice Martin du Gard — la nuit tombe et sans espoir que renaisse le jour, il convient de sauver beaucoup de choses, dont les plus honnêtes gens n'ont cure. Et puis, ne pas s'attarder à faire des grâces sur un volcan, ne pas danser la danse du feu.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Mort d'Ottorino Respighi. — A propos d'*Œdipe*, de *Salomé*, des *Huguenots* et de *Lucia di Lammermoor*, à l'Opéra.

Ottorino Respighi est mort à Rome le 18 avril. Il était né à Bologne le 9 juillet 1879 et l'on pouvait croire que de longues années lui seraient encore données. Par sa double culture musicale, reçue en Russie près de Rimsky-Korsakow et en Allemagne près de Max Bruch, Respighi avait greffé sur l'italianisme de son propre fonds des qualités très diverses, et dont l'épanouissement n'allait point sans surprendre beaucoup d'auditeurs. A Rimsky, certainement, il devait cette science de l'instrumentation qui donnait leur couleur éclatante à ses compositions symphoniques : ses *Pins de Rome*, ses *Fontaines de Rome*, venant après *Aretusa*, ont été joués dans le monde entier et il n'est pour ainsi dire pas de semaines que les postes de radiodiffusion ne les incrivent à leurs programmes. Il n'y a point ou presque point de musique qui soit plus jouée. Pourtant, est-ce là qu'il faut chercher le véritable Respighi? Je ne crois pas et ce me paraît bien plutôt dans ses ouvrages de musique de chambre, dans sa Sonate pour violon et piano, dans ses trois quatuors à corde. Les grandes compositions symphoniques n'ont pas cette originalité, et il est bien possible qu'elles doivent leur succès si prompt et si étendu à ce qu'elles ne sont pas exemptes de banalité. M. Florent Schmitt l'a très justement dit dans un article du *Temps*, publié lorsque fut donnée en 1929 la première audition des *Fêtes romaines :* le succès de ces poèmes symphoniques est hors de proportion avec leur mérite et c'est pourquoi les musiciens s'en irritent. Mais la faute en est-elle à l'auteur? Moins, certes, qu'aux chefs d'orchestre et au pu-

blic, toujours portés aux concessions réciproques, trop enclins à se satisfaire d'ouvrages « de tout repos ». Le cas de Respighi n'est pas sans analogie avec celui de Tchaïkowski, victime, en France, du trop facile et trop vif succès de sa *Symphonie pathétique*. L'avenir se charge de remettre toutes choses à leur plan véritable. Respighi n'est pas sans titres, et son nom ne sera certes pas oublié. Mais ce sera pour d'autres raisons que le succès des *Pins*, des *Fontaines*, des *Fêtes de Rome*, ou de *Marie l'Egyptienne*, que l'Opéra-Comique ne put imposer l'an dernier au public français, et qui n'est qu'un oratorio d'expression tout extérieure, où l'habileté ne remplace pas cette flamme intérieure sans laquelle toute musique est vaine et reste un jeu sans aucune chance de durée.

§

Œdipe attire à l'Opéra une foule de spectateurs. Je suis allé réentendre à plusieurs reprises cette belle œuvre et j'ai vu, — surtout un samedi, où les places sont données à prix réduits, et où la tenue de soirée n'est point de rigueur — un public nombreux et recueilli, suivant passionnément le drame, écoutant avec ferveur la musique. D'interminables applaudissements rappelaient, à chaque fin d'acte, les interprètes : le succès de M. Pernet, de Mlles Ferrer, Montfort, Courtin, de MM. Etcheverry et de Trévi est pareil à ce qu'il fut au soir de la répétition générale. L'exécution est toujours aussi remarquable. A mieux connaître l'œuvre, elle m'a paru plus belle encore, plus digne d'être admirée, aimée; et je crois qu'elle s'imposera et — ce qui n'est point arrivé depuis longtemps — qu'elle réussira à prendre au répertoire la place qu'elle doit garder, et cela malgré la contrainte que le système des abonnements fait peser sur notre théâtre lyrique. La nécessité d'établir un roulement entre les ouvrages du répertoire, afin de ne pas donner deux fois aux abonnés de quinzaine le même spectacle, est la cause la plus certaine du marasme actuel. Cette disposition funeste interrompt inexorablement le cours des représentations à la sixième ou huitième (huit quand intervient l'abonnement « classique » du samedi) représentation des ouvrages. Et, pour qu'ils puissent

doubler ce cap dangereux, il faut que le succès en soit tel que les abonnés ne considèrent plus comme un manque à la déférence qui leur est due, la réapparition à l'affiche d'une œuvre déjà entendue. Car il en est ainsi dans notre beau pays : les mêmes gens qui, au concert, supportent et exigent l'ingestion hebdomadaire des mêmes ouvrages symphoniques sempiternellement rabâchés, se fâcheraient si on les priait d'écouter deux fois dans la saison le même ouvrage dramatique (à moins qu'il ne s'agisse d'un drame de Wagner, bien entendu). La conséquence de cette absurdité est que l'ancien répertoire s'est usé petit à petit sans qu'aucune pièce nouvelle ait pris la place de celles qu'il aurait fallu remplacer.

Or je crois qu'*Œdipe,* aussi bien par les qualités admirables de la partition (et du livret, car l'œuvre forme comme je l'ai dit un tout indissoluble), que par le mérite d'une interprétation hors de pair, conjure le mauvais sort. Tâche aussi difficile que de résoudre l'énigme de la Sphinge, mais dont la réussite prouve bien que « l'homme est plus grand que le destin » — l'homme qui fut capable de réaliser une œuvre aussi grande et noble que celle-ci.

Autre succès : celui de la reprise de **Salomé** — et celui-ci dû à l'exceptionnelle qualité de l'interprète, Mme Lily Djanel. Nous avions eu, à Vichy, quand elle tint le rôle sous la direction de M. Richard Strauss, la révélation d'une Salomé qui devait prendre rang près d'une Mary Garden et d'une Emmy Destinn. Successivement l'auteur, MM. Szyfer et Ph. Gaubert ont conduit l'ouvrage; le succès de Mme Lily Djanel n'a fait que s'accentuer. Triomphe mérité : il semble impossible qu'une même artiste réunisse si parfaitement la puissance vocale de la cantatrice, le charme gracile de la danseuse et donne une interprétation du rôle aussi complète, aussi parfaite. M. de Trévi est un Hérode digne d'une telle partenaire.

§

Les représentations italiennes de **Lucia di Lammermoor** (avec une interprétation qui réunit les noms de Mme Vina Bovy, du ténor Diego Borgioli, de la Scala de Milan, de MM. Brownlee et Huberty, sous la baguette du maëstro Fernando Tanara, qui est excellente) ont rappelé que le vieil

ouvrage de Donizetti est maintenant centenaire, puisqu'il fut créé en 1835, à Naples. Trois scènes parisiennes, un peu plus tard, le donnèrent presque simultanément : l'Opéra, les Italiens et la Renaissance, sans en épuiser le succès. L'air de la « folie » de Lucie fut bientôt aussi célèbre que les plus fameux du répertoire.

Venant après le succès de *Norma* l'an dernier, le succès de cette reprise appelle quelques réflexions sur l'évolution du goût musical et sur le rôle du snobisme dans l'affaire. Encore que ces deux ouvrages ne me semblent point comparables (Bellini malgré la pauvreté de ses accompagnements me paraît un artiste d'une sincérité et d'une originalité incontestables, tandis que le « métier » de Donizetti n'est trop souvent que du « métier »), la faveur qu'ils rencontrent actuellement marque-t-elle un retour du goût français au *bel canto?* Pareillement **Les Huguenots** (eux aussi, servis par la belle voix de M. Georges Thill dans le rôle de Raoul), retrouvent une jeunesse qui cependant n'enlève point les rides de la partition. Le temps n'est pas loin, pourtant, où le snobisme qui, aujourd'hui, oblige les mélomanes à tomber en extase devant l'*ut* de poitrine du ténor et les vocalises de la soprano, les obligeait à se gausser d'une musique trop séduisante à leur gré d'alors... Ainsi va le monde. On ne s'en plaindrait point si l'expérience n'enseignait qu'il faut redouter les « terreurs blanches » après les « restaurations ». Si la musique est, comme on le dit, une religion, il est bon que le culte soit célébré dans une grande église, une cathédrale ouverte à tous, et point dans une série de petites chapelles, dont l'accès est réservé à des sectaires.

RENÉ DUMESNIL.

HISTOIRE DE L'ART

L'Histoire universelle des arts. L'art au moyen âge. — La peinture au XVIIe siècle. — Les arts du métal. — Les primitifs italiens du XIe au XIIIe siècle. — Benozzo Gozzoli. — La peinture espagnole. — Les sources littéraires pour l'étude de l'art espagnol. — Berruguete. — L'art roumain. — Mémento.

Depuis plusieurs années et de divers côtés on a voulu faire le point de nos connaissances artistiques, et ce ne sont pas les histoires générales de l'art qui manquent désormais. La

dernière en date n'est ni la moins utile ni la moins intéressante : c'est celle que dirige et que rédige en grande partie M. Louis Réau (1). En quatre volumes se développe une **Histoire universelle des arts** allant des temps primitifs jusqu'à nos jours. Une place importante sera faite à l'Art de l'Orient et de l'Extrême-Orient qu'étudieront, en un tome particulier, MM. Grousset, Salles, Stern et Elisséev. L'art antique a été confié à MM. Contenau et Chapot. M. Louis Réau s'est réservé la part la plus importante : l'art primitif, l'art au moyen âge, pendant la Renaissance et les temps modernes.

Dans cette vaste synthèse il faut louer avant tout la sûreté de l'information et la clarté, la netteté de l'exposition. M. Réau a entrepris de résumer en deux volumes la substance de la vaste *Histoire de l'Art* d'André Michel, et il a parfaitement réussi dans cette tâche difficile, se libérant souvent des cadres traditionnels et donnant aux événements essentiels une présentation nouvelle qui rompt heureusement avec de monotones habitudes scolastiques. C'est ainsi qu'il a eu entièrement raison de « masser » les faits et les œuvres autour de ce qu'il appelle les « foyers lumineux ». La France et l'Italie occupent dès lors, dans les deux volumes de M. Réau, une place capitale; car ces deux pays furent tour à tour les directeurs de la conscience artistique européenne. Il est nécessaire de lutter ainsi contre la tendance de l'érudition contemporaine qui se laisse aller trop facilement à donner aux centres secondaires l'importance qu'ils n'ont pas. Il ne s'agit pas un instant de diminuer le rôle que jouèrent par exemple les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Espagne, et qui fut considérable. Il n'est tout de même pas du même ordre que celui que tout le monde s'accorde à attribuer à l'Italie, du XIVe au XVIIe siècle, et à la France, du XIIe au XIVe et du XVIIe au XXe siècle. Il y eut dans ces deux pays des époques de ferveur artistique qu'aucun autre n'a connues.

Nous retrouvons les mêmes qualités intellectuelles dans le volume que M. Louis Réau vient de publier en collaboration

(1) Trois volumes sur quatre ont déjà paru : *L'art antique*, par Contenau et Chapot. *L'art primitif et l'art médiéval*, par Louis Réau. *L'art de la Renaissance, l'art moderne*, par Louis Réau (Librairie Armand Colin, Paris).

avec M. G. Cohen dans la collection « L'Evolution de l'Humanité », que dirige M. Henri Berr : **L'Art du Moyen Age** (2). Belle synthèse au cours de laquelle s'affirme la primauté de l'art français avec une indiscutable autorité. Sur la redoutable question des origines de l'art gothique et de ses caractéristiques fondamentales, M. Réau sait être précis et équitable. Il faut reconnaître que MM. Sabouret et Abraham ont quelque peu bouleversé les notions traditionnelles que nous devions à l'esprit systématique de Viollet-le-Duc. La croisée d'ogives n'aurait-elle qu'un rôle purement décoratif? Devrions-nous renoncer à voir en elle l'élément constructif essentiel de l'architecture gothique? C'est là, on le conçoit, une question capitale. M. Réau, comme M. Marcel Aubert, reconnaît ce qu'il y a d'ingénieux et de séduisant dans la théorie qui tente de ruiner le « rationalisme » de Viollet-le-Duc; mais celui-ci garde, malgré tout, en partie, sa valeur : du seul point de vue architectural la « croisée d'ogives » marqua un grand progrès sur la « croisée d'arêtes », et il est vraiment impossible de nier ce que lui doit le verticalisme des grandes cathédrales.

§

C'est un « manuel » copieux que celui dont M. Louis Gillet nous donne la deuxième édition : **La peinture de Poussin à David** (3). Son auteur l'a entièrement refait et il faut le louer de sa conscience et de son labeur. On retrouve dans ce livre tout ce qui fait l'intérêt et le charme des œuvres de M. Gillet : une conception originale de l'évolution artistique, des analyses subtiles des œuvres d'art et une parfaite compréhension des caractéristiques essentielles d'une époque. Il voit grand et large, et lorsqu'il parle de l'art français on le sent convaincu de la force de cette tradition qui nous mène de Fouquet à Cézanne, en passant par les le Nain, le curieux Dumesnil de la Tour et Chardin. Comme il est naturel, la moitié du volume est consacrée à l'art français, dont l'importance s'affirme au XVII[e] comme au XVIII[e] siècle. Puis vient le « premier siècle de la peinture anglaise », avec de justes

(2) C'est le tome 40 de l'*Evolution de l'Humanité* (*La Renaissance du Livre*, Paris, 1935).

(3) 1 vol. in-8°, 480 p. 200 illustrations. Librairie Laurens, Paris, 1935.

considérations sur le développement du portrait et du paysage chez un peuple puritain, « ennemi des nudités, de la fable, sans avenue sur l'histoire, sur le monde des idées et des grands sentiments ». M. Gillet étudie ensuite les foyers d'art moins importants, l'Allemagne, la Suisse, les pays scandinaves, parle avec flamme du grand Goya et réhabilite bien des peintres italiens « settecentisti », un Crespi, un Magnasco, un Ricci, artistes qui ne sont secondaires qu'en Italie « et qui passeraient partout ailleurs pour des maîtres de premier rang ».

Un autre manuel important est celui que M. Henri Clouzot vient de consacrer aux **Arts du métal**; il appartient à la même collection que celui de M. Gillet et rendra d'aussi grands services (4). Les artistes auxquels il s'intéresse sont sans doute de second ordre, ils n'en sont pas moins dignes d'une étude approfondie; ils nous permettent de mieux comprendre l'histoire du goût, qu'il s'agisse des orfèvres, des fondeurs de bronzes, des armuriers, des émailleurs, des nielleurs, de tous ces artisans admirables dont beaucoup pourraient être comparés à un Cellini; combien de ces travaux anonymes, en effet, « qui cachent peut-être des génies ignorés » ! dit justement M. Clouzot dont l'œuvre nous offre un admirable répertoire d'objets d'art faits en métaux de toute nature. Et parmi eux, que de chefs-d'œuvre de goût!

Ce qui prouve bien l'importance de ces arts baptisés mineurs, c'est l'étude de leur parallélisme avec les arts majeurs. Comment ne pas noter dans l'orfèvrerie l'influence des grandes conceptions architecturales. Autre preuve de l'importance de l'orfévrerie, c'est le rôle qu'elle a joué au XVe siècle et au XVIe, en Italie; n'est-ce pas dans les ateliers des orfèvres que se forment, au Quattrocento, les grands sculpteurs? « Des maîtres de premier ordre font alors tomber les barrières qui séparent le grand art de l'art industriel. »

§

Dans une précédente chronique (5) notre attention a été attirée sur les nombreuses publications auxquelles donna

(4) Henri Clouzot : *Les arts du métal*. 1 vol. 524 p. 270 illustrations. Librairie H. Laurens, Paris, 1934.
(5) Cf. *Mercure de France*, 1er novembre 1935.

lieu l'inoubliable exposition **d'Art italien.** Il n'est pas trop tard pour signaler deux beaux recueils de planches, l'un consacré aux chefs-d'œuvre de la sculpture italienne (avec une préface de I. L. Schneider), l'autre aux chefs-d'œuvre de la peinture, avec préface de Raymond Escholier (6); d'excellentes reproductions y évoquent le meilleur de « ce qu'on ne reverra jamais ».

Et voici qu'une œuvre importante nous transporte vers les débuts de cet art qui domina en Occident pendant quatre siècles; je veux parler du dernier livre de M. Paolo d'Ancona : **Les Primitifs italiens du XIe au XIIIe siècle** (7). C'est une enquête serrée et approfondie sur les tendances essentielles de la peinture italienne telles que nous permettent de les définir les œuvres que nous avons conservées.

Cette période, encore obscure par bien des côtés, a fait l'objet de nombreuses recherches; des documents d'archives ont contredit les affirmations de Vasari qui, sur l'époque prégiottesque est vraiment mal informé. Grâce à ces découvertes on se fait aujourd'hui une idée plus précise de Berlinghieri, de Giunta Pisano, de Guido da Siena, de Marghalitone d'Arezzo (que Vasari, par patriotisme local, loua exagérément). Les uns et les autres durent beaucoup à l'art byzantin et, en les étudiant, il semble difficile d'adhérer à cette thèse de Van Marle qui imagine une école de peinture italienne autonome qui se serait développée à l'écart de la tradition byzantine. En réalité, c'est à un artiste romain du XIIIe siècle qu'est dû le grand mouvement de prérenaissance qui libère l'art italien de l'influence orientale : Pietro Cavallini. Depuis la découverte des fresques de Santa Cecilia di Trastevere, il apparaît comme un des plus grands artistes du Duecento; la révolution de Giotto et plus tard celle de Masaccio ne peuvent s'expliquer sans lui. Il est à l'aurore de la grande destinée de l'art italien, et c'est l'heureuse conclusion à laquelle nous conduit le livre de M. Paolo d'Ancona, un des plus riches de substance qui aient paru sur les Primitifs du XIIe et du XIIIe siècle.

Le volume de Mme Marcelle Lagaisse nous montre, par

(6) Editions d'art et d'histoire. Librairie Plon, Paris.
(7) Publié par les *Editions d'art et d'histoire*, Paris, 1935.

comparaison ,ce que fut l'art des « narrateurs » du Quattrocento. L'œuvre attachante de **Benozzo Gozzoli** (8) évoque la vie de ce xv[e] siècle florentin qui se parait de tant de grâce. Les portraits et les paysages donnent beaucoup de vie et de fraîcheur aux fresques de cet artiste si différent d'un Uccello ou d'un Castagno; en l'étudiant avec une minutieuse diligence, Mme Lagaisse ne s'est-elle pas laissé parfois entraîner par sa sympathie? « L'art d'Uccello et d'Andréa del Castagno offre sans doute, dit-elle, aux théoriciens de la peinture un intérêt plus puissant; mais quels sentiments, quelles suggestions esthétiques un profane y trouve-t-il »? Or, le profane lui-même peut-il ne pas admirer les deux fresques de Santa Maria del Fiore où ces deux artistes ont campé les puissantes effigies équestres de Giovanni Acuto et de Niccolo da Tolentino (9)?

§

La **Peinture Espagnole** vient de nous être présentée dans un bref raccourci par M. Enrique Lafuente Ferrari (10). C'est au *Centro de estudios historicos* que nous devons la publication de cet utile résumé, accompagné d'une bibliographie sommaire et d'ingénieux tableaux synoptiques; les illustrations sont parfois de trop petit format, mais, tel qu'il est, ce petit livre de 120 pages, clairement ordonné, rendra des services.

Le même *Centro*, dont on sait le rôle important qu'il joue dans la vie scientifique d'Espagne, achève actuellement l'édition des volumes si précieux que nous devons à l'érudition de M. Sanchez Cánton, directeur du Musée du Prado : **Fuentes literarias para la historia del arte espanol.** Le premier volume de ces « sources littéraires » parut en 1923, le second en 1933 et le troisième en 1934. Dans le premier furent publiés des extraits d'œuvres du xvi[e] siècle, depuis Diedo de Sagredo jusqu'à Jose de Sigüenza. Le second contient, entre autres

(8) Marcelle Lagaisse. *Benozzo Gozzoli.* 1 vol. 246 p. 54 illustrations. Librairie Laurens, Paris, 1934.
(9) Le *Giovanni Acuto* fut peint par Uccello, et le *Niccolo da Tolentino* par Andrea del Castagno.
(10) Lafuente Ferrari. *Breve historia de la pintura española.* Madrid, 1934.

textes importants, ceux de Pablo de Céspedes, de Pacheco et de Carducho. Le troisième nous donne surtout l'essentiel des deux premiers tomes du *Museo pictórico* d'Antonio Palomino, le troisième tome devant paraître dans un volume supplémentaire des « Fuentes literarias ». Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'utilité de l'œuvre importante que M. Sanchez Cánton vient de mener à bonne fin.

Signalons aussi un livre plein d'agrément que M. Rafael Lainez Alcalá a publié sur **Pedro Berruguete** et qui lui a valu le Prix national de littérature en 1934. Berruguete est connu par la puissante conception de ses retables d'Avila (à l'église Saint-Thomas et à la Cathédrale), et ce sont en effet des œuvres admirables. Ce qui est remarquable dans son cas c'est que, tout en se pénétrant d'italianisme à la Cour d'Urbino, il est resté profondément Espagnol, authentiquement Castillan. Ses peintures vivent par le caractère, un je ne sais quoi de vigoureux et de sincère qui lui est personnel. Il a été influencé par les Flamands; à Urbino même il a collaboré avec un Flamand, Juste de Gand; il est ainsi à la croisée des influences nordiques et italiennes et malgré tout il reste nettement de sa race et de son pays lorsqu'il raconte par exemple la vie de saint Pierre Martyr. Dans son volume M. Alcalá a raison d'insister sur les belles qualités essentiellement espagnoles de l'art de Berruguete; peut-on imaginer une œuvre plus caractéristique de son temps que le fameux *Auto da Fé* du Musée du Prado?

§

Remercions M. Opresco, professeur à l'Université de Bucarest, d'avoir comblé une lacune en nous donnant une excellente étude sur l'**Art roumain de 1800 à nos jours** (11). L'école roumaine du XIXe siècle est une des plus intéressantes d'Europe et elle mérite d'être largement connue. M. Opresco a su parfaitement caractériser les divers moments de cette histoire qui nous conduit de ceux qu'il appelle « les primitifs et les précurseurs » jusqu'à Petrascu, Steriadi, Pallady et tous les contemporains qu'il étudie (et il faut l'en louer) avec

(11) Chez Kroon, éditeur. Malmö (Suède).

la plus scrupuleuse impartialité : un siècle d'art au cours duquel la sensibilité roumaine — si proche de la nôtre — trouve des moyens d'expression originaux et émouvants. Grigoresco, Andreesco et Luchian dominent la deuxième moitié du XIX[e] siècle, et combien M. Opresco a raison de considérer comme essentiel le rôle d'Andreesco, qui, mort à trente-trois ans et peu connu de son temps, nous apparaît aujourd'hui comme un peintre de très grande classe!

MÉMENTO. — La librairie Stock a eu une heureuse idée en publiant une traduction du *Callot* de l'écrivain suédois Levertin, poète, essayiste, historien de l'art, historien de la littérature, qui mourut prématurément à quarante-quatre ans. L'essai sur Callot est une œuvre intelligente et compréhensive, où se notent assez souvent des préoccupations morales et religieuses, qui n'étonnent pas chez un Scandinave. La traduction de Mme Anna Levertin est précédée d'une introduction de M. Pariset qui apprécie justement la méthode avec laquelle Levertin étudia Callot.

JEAN ALAZARD.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME : *Fouilles françaises en Asie Occidentale en* 1935. — G. Childe : *L'Orient préhistorique*, Payot, 1935. — Ch. Autran : *Mithra, Zoroastre et La Préhistoire aryenne du Christianisme*, Payot, 1935. — A.-G. Barrois : *Précis d'archéologie biblique*, Bloud et Gay, 1935. — A. Guy : *Les Robaï d'Omer Kheyyam*, Société française d'édition, 1935. — *Encyclopédie photographique de l'art. Les Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre. — L'Art de la Mésopotamie ancienne au Musée du Louvre*, Editions « Tel », 1935.

Les diminutions de crédits, l'intransigeance des Etats lors du partage des monuments trouvés sur leur sol, ont amené la France à limiter son activité cette année à ses missions de Palestine, de Syrie et d'Iran. En Syrie, à Ras-Shamra, près de Lattaquié, MM. Schaeffer et Chenet ont conduit leur septième campagne de **fouilles.** Ils ont achevé de déblayer ce qu'on appelle le premier niveau (XV[e] et XIV[e] siècle avant J.-C.), qui correspond à la phase finale de la suzeraineté égyptienne. Parmi les vestiges de construction découverts, signalons des maisons dont le plan indique des demeures très importantes; l'une se composait de vingt pièces. Un système perfectionné de drainage emportait les eaux usées et chacune des maisons comportait, en sous-sol, son caveau funé-

raire. Avant l'époque mycénienne, il semble qu'il n'y ait à Ras-Shamra qu'une population imprégnée de la civilisation chypriote. Le culte général est celui des forces de fertilité et de fécondité. On avait, dans de précédentes campagnes, retrouvé des installations permettant de diriger les offrandes liquides dans des sous-sols où des vases étaient rangés. Il s'agit là, non de récipients pour constituer une réserve d'eau, mais de pratiques de magie sympathique en relation avec les rites du culte de fertilité.

A Aï, en Palestine, Mme Marquet a retrouvé les restes d'un palais du IIIe millénaire, dont les murs, assez hauts conservés, prouvent que la construction possédait sûrement des fenêtres et ne recevait pas la lumière uniquement de la porte ou de jours ménagés au niveau du plafond. La date de la destruction, établie par les découvertes archéologiques concomitantes, montre que la ville n'a pas été saccagée par les bandes de Josué, qu'elle était en ruines avant leur venue, et qu'il faut suivre sur cette période plutôt la tradition rapportée par le livre des Juges, que par celui de Josué.

A Tell-Hariri, site sur l'Euphrate, près de Deir-ez-Zor, de nouvelles inscriptions ont confirmé qu'il s'agit bien de l'ancienne Mari que les listes royales donnent comme siège d'une dynastie. M. Parrot a découvert un palais, vraisemblablement incendié par Hammourabi, vers 2000 avant notre ère, lorsque la première dynastie babylonienne mit fin à la dynastie de Mari. Bien que 70 chambres ou cours aient été déblayées, il reste environ la moitié du palais à dégager. Les pièces d'habitation sont pourvues de salles de bains et ornées de peintures qui nous restituent la décoration habituelle de l'époque. L'école du palais, avec ses bancs de briques et des tablettes cunéiformes ont été retrouvées.

A Doura-Europos, non loin de Tell-Hariri, la mission franco-américaine qui explore le site depuis plusieurs années a découvert, dans un talus adossé à la muraille de défense, des boucliers peints d'époque gréco-romaine, représentant les scènes de la guerre de Troie (l'épisode du cheval de bois, des combats entre Troyens et Grecs. A peu de distance de Doura, à Bagoush, faible monticule dans la plaine, M. du Mesnil du Buisson a recueilli, à côté d'une nécropole parthe, les ves-

tiges d'une installation du IVe millénaire, caractérisée par sa céramique peinte.

En Iran, deux missions ont travaillé cette année, celle de M. de Mecquenem, sur le site de Suse et celle de M. Ghirshman à Kashan, entre Téhéran et Ispahan. La mission de Suse, qui déblaie méthodiquement un site gigantesque, a rapporté son contingent habituel de tablettes, statuettes, cylindres-sceaux de toutes époques.

Aux portes de Kashan, sur la colline dite Tépé-Sialk, M. Ghirshman s'est trouvé en présence d'une installation extrêmement ancienne, remontant à l'époque où la civilisation de toute l'Asie occidentale était en possession d'une céramique peinte de caractères partout à peu près semblables. Son décor est à la fois géométrique et animal, avec une légère tendance (à Kashan), à la stylisation. Aux environs de la colline, deux nécropoles renfermaient les ossements de populations étrangères, sans doute conquérantes, connaissant l'une l'usage du bronze, l'autre celle des armes de bronze et de fer. Ce sont peuples de cavaliers qui font enterrer volontiers avec eux le harnachement de leurs chevaux, coutume que suivaient au plus haut degré les habitants du Louristan, au Ier millénaire avant J.-C. Une autre céramique, dont les formes, à long bec, font penser à une origine nordique et dont le décor, mi-géométrique, mi-animal, semble influencé par l'Ouest, pose le problème de l'origine de ces populations.

M. Gordon Childe, dont la spécialité est l'étude des Indo-Européens, a été amené, au cours de ses recherches, à pousser ses enquêtes en Orient; il en donne le résultat dans son **Orient préhistorique** (traduit de l'anglais par Mme E. J. Lévy). Dans ce volume, l'auteur a condensé une quantité prodigieuse de faits et de documents, ordonnés de telle façon que l'exposé demeure toujours net. Sans fatigue, nous passons des premiers balbutiements de la civilisation en Egypte et en Mésopotamie, jusqu'au moment où l'histoire commence, vers 3000 avant notre ère. Un des plus beaux résultats de l'archéologie orientale de ces dernières années, est d'avoir rendu possible la comparaison entre les périodes de civilisation les plus anciennes de l'Egypte et celles de Mésopotamie. Grâce à ces recherches, on a pu établir la contempo-

ranéité du début des deux cultures. A la suite d'une période préparatoire de plusieurs siècles, au cours du IVe millénaire avant notre ère, une période de civilisation brillante s'ouvre en Mésopotamie du Sud, au moment où se fonde la monarchie en Egypte (Ancien Empire), vers 3200 avant notre ère. Nous ne pouvons attacher, quant à présent, de noms de dynastes à cette période, mais les monuments d'un art remarquable y abondent.

Un autre élément de progrès, le foyer de l'Indus, n'a pas été oublié par M. Childe. Les fouilles exécutées à Harappa et Mohenjo-Daro, au Nord-Ouest de l'Inde, ont fait connaître une civilisation raffinée, dont les monuments ne paraissent pas pouvoir être datés d'avant le milieu du IIIe millénaire. Et pourtant, la présence, dans les niveaux profonds des sites mésopotamiens, de certains monuments (des cylindres-sceaux), d'un art parfait, nous oblige à accorder à cette civilisation une assez longue durée, sans grands changements, et à en faire remonter le début vers 3000 avant J.-C. Parenté entre cette civilisation de l'Indus et celle de la Basse-Mésopotamie (Sumer), telle est la conclusion qui s'impose, plutôt que celle d'une filiation; mais la présence de voies de commerce jalonnées d'installations en ruines, à travers le Balouchistan, nous avertit que les communications entre les deux contrées, par l'intermédiaire de l'Iran, existaient à une aussi haute époque.

L'étude de M. Ch. Autran sur **Mithra, Zoroastre,** nous oriente vers les mêmes régions, mais dans le domaine religieux. Le volume comprend deux parties distinctes : l'une, d'investigations à travers le monde antique de Cappadoce, de Mésopotamie et de l'Inde jusque vers les débuts du IIIe millénaire avant notre ère; l'autre, qui traite de l'influence de l'Iran dans la constitution du Christianisme. Nous insisterons sur la première qui est de notre spécialité. M. Autran, qui joint à une érudition prodigieuse un goût prononcé de la recherche, est un de ceux qui ont, à bon droit, insisté depuis pas mal d'années pour qu'il soit fait la place nécessaire dans l'élaboration de la civilisation mésopotamienne, à ce qu'on a appelé les Asianiques; on désigne ainsi les peuples qui ne sont ni des Sémites, ni probablement

des Indo-Européens, et qui font figure d'autochtones en Asie Occidentale, ou, pour nous, de premiers occupants. Cette vue, généralement admise aujourd'hui, rencontra de la résistance à une époque où, par suite de la résurrection de la civilisation assyrienne à Khorsabad et à Ninive, de la connaissance chaque jour meilleure du rôle des Araméens, et des antiquités phéniciennes, il était à peu près admis que cette civilisation générale était d'origine sémitique. En effet, il n'y a plus guère que des Sémites qui soient visibles en Asie Occidentale, à moyenne et basse époque, mais à l'origine il en va tout autrement; il est légitime d'admettre alors une civilisation primitive, asianique, sémitisée au cours des temps, mais ayant par surcroît eu à subir à maintes reprises l'influence d'aristocraties dirigeantes, surtout indo-européennes. La grandeur religieuse du monde iranien a eu des retentissements profonds dès l'époque ancienne. Vers le XVe siècle avant notre ère, le panthéon de l'Asie Mineure et de la Haute-Syrie en subit l'influence, et les différents couples divins, qu'il s'agisse des dieux de l'Asie Mineure, de Mithra et de sa parèdre Anahita, reflètent l'idée d'un culte des forces de fertilité et de fécondité. Or, les fouilles de Harappa et Mohenjo-Daro, dans le bassin de l'Indus (auquel nous faisions allusion ci-dessus), y ont découvert le même grand couple, antérieur au Véda, et révélant un état social plus archaïque que celui de l'Inde védique. Les porteurs de ces influences seraient des éléments dravidiens, que les Hellènes ont « jadis groupés sous la rubrique collective de Phéniciens ». Parmi les origines que l'antiquité attribuait aux Phéniciens, la Mer Rouge ne doit pas être omise; notons que cette vue ne paraît pas en désaccord avec les textes de Ras-Shamra, qui désignent les Phéniciens comme venant du Négeb (un relai dans leur course, vraisemblablement).

En somme, dit M. Autran, les cultes orientaux que connurent les Romains leur vinrent de l'Asie Mineure et de la Haute-Syrie, mais ces régions les reçurent de bien plus loin encore, et il esquisse l'histoire de l'expansion d'un grand culte chalcolithique où le dieu de fertilité et de fécondité est le seigneur des bêtes, la déesse une déesse-mère, et dont on voit les manifestations partout répandues. N'est-il pas inté-

ressant de trouver dans ce livre une explication, s'appuyant souvent sur la linguistique, de résultats qu'atteint par d'autres voies l'archéologie! Comme dans ses « Phéniciens », son « Tarkondémos », et bien d'autres études, M. Autran ne craint pas d'aborder les plus vastes horizons et il apporte une contribution de haute valeur à l'étude de la préhistoire des pays situés entre l'Inde et la Méditerranée.

Le R. P. Barrois a entrepris dans son **Précis d'Archéologie biblique** de nous donner le nécessaire sur une terre fameuse par l'influence qu'elle a exercée sur la pensée humaine, mais généralement pauvre en antiquités, souvent un peu rebutantes pour qui n'est pas spécialisé. Aussi, M. Barrois a-t-il brossé une série de tableaux des diverses activités en Palestine où, sans insister sur les détails, il retrace dans leurs grands traits leur évolution. Après une étude du cadre, nomadisme et sédentarisme, d'où celle des villes et des nécropoles, vient celle de l'activité rurale, des métiers, des arts et du commerce. La Société, les religions de Canaan, celle d'Israël, forment autant de chapitres distincts sur ces importantes questions. L'auteur, qui a séjourné de nombreuses années en Palestine, nous fait profiter de son expérience personnelle, étayée d'une connaissance très au point de la bibliographie du sujet. Le volume, clair, d'un style très agréable, sera une excellente initiation pour le voyageur et pour celui qui voudra entreprendre une étude approfondie de quelque aspect de la civilisation palestinienne.

Peu de poètes orientaux auront inspiré autant de commentateurs qu'Omer Kheyyam, en particulier ses **Robaï.** Ce nouveau volume sera cependant le bienvenu, car M. A. Guy, orientaliste averti, à qui nous devons déjà une fort bonne édition des Ghazels de Hâfiz, s'est appliqué à donner des *Robaï* une traduction en « décalque rythmique avec rimes à la persane ». La poésie iranienne a ses règles particulières qu'on ne peut bien goûter qu'en faisant abstraction de nos conventions. Une certaine préciosité de termes, un peu analogue à ce que nous avons connu à la bonne époque de l'hôtel de Rambouillet, des images poétiques admises une fois pour toutes, ne sont pas pour déplaire aux Persans. Joignez-y une diction semblable à celle qui prévalait autrefois pour nos

alexandrins, et vous aurez une cadence, à laquelle même l'oreille européenne devient sensible, et qu'un Iranien apprécie infiniment. Il aime le trait rare, mais aussi le trait attendu, la réminiscence, et je me souviens de l'enthousiasme qui emportait l'auditoire du Congrès d'Orientalisme de l'an dernier à Téhéran, lorsque de fins lettrés célébraient en vers Firdousi dont c'était le millénaire. La musique des strophes nous transportait, et l'assemblée frémissante prenait plaisir à accompagner le poète, finissant avec lui, par intuition, le vers commencé, sans erreur, tel que les règles exigeaient qu'il fût d'après le vers précédent.

M. Guy a rendu l'impression de la poésie de Kheyyam, aussi parfaitement que possible, tout en serrant de près le texte. Mais son mérite va plus loin. De la multitude des quatrains (robaï) attribués à Kheyyam, il en a tiré trois cents qui sont bien assurés ou portent bien sa marque. Il a fait précéder sa traduction d'une étude sur la vie du poète, sur les conditions de l'existence en Iran au XIe siècle, époque à laquelle s'est déroulée l'existence de son héros et, une fois de plus, il a abordé l'étude de la signification cachée de strophes acharnées à célébrer le vin, les flacons et l'ivresse. Certains exégètes ont fait de Kheyyam un ivrogne et un débauché; d'autres ont vu en lui un mystique. Le Vin, c'est la Foi, c'est la Vérité de la religion dont nous ne saurions trop nous enivrer. M. A. Guy partage cette façon de voir et l'appuie sur de bons arguments. C'est assez convaincant. Comment serait-il vraisemblable que la société iranienne du XIe siècle en ait jugé autrement, et accepté avec faveur une œuvre qui, si l'on n'en possède pas la clef, ne serait qu'impiété et blasphème!

Cinq fascicules de 32 pages, comprenant chacune une ou plusieurs illustrations, ont été consacrés aux **Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre** dont les principaux monuments se trouvent ainsi reproduits. Le but de l'éditeur n'est pas d'offrir au public une nouvelle histoire de l'art, mais des albums de planches exécutées d'après des photographies prises avec un soin minutieux, présentant le monument sous plusieurs faces et même avec agrandissement de détails quand la chose est nécessaire. Les planches sont expliquées avec

beaucoup de précision par Mlle Puy le Blanc, conférencière du Musée du Louvre.

La publication des principaux monuments appartenant à l'**Art de la Mésopotamie ancienne** a suivi; elle se poursuit actuellement. Le soin de les présenter dans une courte préface et de les commenter a été confié à Mlle Rutten, chargée de mission et de conférences d'assyrien au Musée du Louvre. On appréciera ses aperçus ingénieux, sa profonde connaissance de l'art oriental, la sûreté de ses informations.

Cette série d'albums, magnifiquement et intelligemment illustrée, rendra les plus grands services à ceux qui, familiers avec les chefs-d'œuvre du Louvre, désirent les revoir à loisir, et à ceux pour qui l'éloignement est un obstacle à la fréquentation assidue du Musée.

Dr G. CONTENAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Trois billets inédits de Baudelaire.

C'est à M. Marcel Lévy-Danon pour le premier, à feu M. Jules Le Petit pour le second et à M. Armand Godoy pour le troisième, que j'en dois l'obligeante communication. Ils ont rapport soit à l'impression des *Histoires grotesques et sérieuses* qui devaient paraître chez Michel Lévy en mars 1865, soit à la publication préoriginale des morceaux qui devaient prendre place dans ce recueil. Je les accompagne de quelques notes propres à en éclairer les passages obscurs. — JACQUES CREPET.

I

A MICHEL LÉVY.

[18 mai 1864]

Mon cher Michel,

Voici votre première feuille bien corrigée; c'était horriblement composé, comme vous pourrez le vérifier. Maintenant qu'il me soit permis de dire que vous êtes bien dur, et même plus que dur. Je vous écris (1) pour vous prier de renvoyer, pour plus de sûreté, l'impression de ce livre au moment où je rentrerai en France (6 semaines!) (2) Je vous demande en

(1) Nous n'avons pas cette lettre-là.
(2) On sait que Baudelaire, contrairement aux intentions qu'on le voit marquer ici, devait rester en Belgique pendant deux ans.

même temps le 1[er] vol[ume] des *Histoires Extraordinaires* pour le cas des conférences sur Poe (3), — et au bout de quelques jours voilà votre unique réponse : *des épreuves*. — Et comment faire maintenant pour aller à Anvers, Gand et Bruges? *Faut-il me priver de l'argent que j'y puis trouver pour vous obéir?* Me voilà cloué à Bruxelles par les épreuves. Une fois encore je vous prie de renvoyer cela à la fin de juin. La feuille composée peut bien rester en forme jusque-là.

Voici un nouvel article-réclame dont vous ferez ce que vous voudrez (4).

Tout à vous; mais je vous en prie, répondez-moi.

CHARLES BAUDELAIRE.

Hôtel du Grand Miroir,
rue de la Montagne.

II

A SIMON RAÇON (5).

18 juin 1864.

Monsieur,

J'ai renvoyé, sur la demande de M. Noël Parfait, la 2[e] épreuve de la 1[re] feuille de *Marie Roget* avec bon à tirer, quoiqu'il eût été beaucoup plus profitable pour moi d'avoir *tout Marie Roget à la fois sous les yeux*. Il y a *deux* ou *trois erreurs* qui se représentent tout le long de l'ouvrage, et il y a des cas où pour corriger une feuille, il est bon d'avoir la précédente. Mais il y a pire encore, j'ai beau envoyer lettres sur lettres, et même dépêches télégraphiques, je ne peux pas savoir si vous avez reçu (avec la 1[re] feuille [épreuve] de la 2[e] feuille corrigée) un manuscrit représentant une lacune dans *Marie Roget* et commençant vers la fin de la 2[e] feuille.

La meilleure manière de me répondre serait de m'envoyer enfin *tout Marie Roget* à la fois. Si ce manuscrit est perdu, il faudra que je le recommence; car c'était le double de

(3) Le cas ne se présenta pas.
(4) Relatif à *Eureka*. paru en novembre 1863.
(5) L'imprimeur.

Marie Roget déposé à l'*Opinion Nationale* (6) que j'ai repris pour vous.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

CHARLES BAUDELAIRE.

Tout le reste du manuscrit est bon. C'est au commencement du mois de juin que je vous ai fait envoyer la 1re épreuve de la 2e feuille avec le manuscrit intercalaire.

III

A HENRI DE LA MADELÈNE (7).

Vendredi 27 janvier 1865.

Quoi! Déjà! mon cher ami, il serait vraiment bien déplorable qu'une *Revue* que tout le monde désire voir vivre mourût si vite. En tout cas, publiez si vous le jugez bon ce qui vous reste de *poèmes en prose,* puis je vous en enverrai d'autres, et le 20 février vous m'enverrez de l'argent si vous le pouvez.

Quant aux fragments de Poe, *Arnheim, Landor* et *Ameublement,* envoyez-les *tout de suite* à Marcelin, 9 place de la Bourse, sous enveloppe (*à M. Marcelin, de la part de M. Baudelaire, très urgent*). Rien de plus. Je ne veux pas que Marcelin puisse s'apercevoir que je ne prends sa *Revue* que comme un pis aller, et que le paquet vient de chez vous (8).

Cependant, je m'aperçois que votre lettre ne me dit pas clairement que Le Josne (9) ait remis entre vos mains les trois fragments en question. Si vous ne les avez pas, soyez assez bon, malgré tous vos ennuis, pour les faire demander

(6) *Le mystère de Marie Roget,* qui ouvre le recueil des *Histoires Grotesques et Sérieuses* avait été accepté pour l'*Opinion nationale* par Pauchet, secrétaire à la rédaction; mais dans la suite Pauchet ayant été remplacé par Malespine, le journal allait revenir sur son engagement.

(7) Directeur de la *Nouvelle Revue de Paris* qui venait, dans son numéro du 25 décembre 1864, de publier quelques petits poèmes en prose, et n'allait faire qu'une courte carrière. — Cette lettre répond à celle d'Henry de la Madelène qui a été donnée dans le *Charles Baudelaire* d'Eugène Crepet, revu par mes soins, p. 387-388 (Albert Messein, 1906).

(8) De ces trois morceaux, que Baudelaire voulait réunir sous le titre de *Habitations imaginaires,* un seul, et seulement pour partie, devait être finalement retenu par Marcelin, directeur de la *Vie parisienne,* — le *Cottage Landor.* Encore ne fut-il inséré qu'à titre gracieux!

(9) Le commandant Hippolyte Le Josne, grand ami de Baudelaire et qui lui marqua un constant dévouement.

à Noël Parfait (10) chez Michel Lévy. Il est inutile que je charge ces Messieurs de transmettre ces fragments à Marcelin; jamais ces monstres ne pensent à ce que je leur demande.

Tout à vous. Je vous souhaite la meilleure chance possible.

CHARLES BAUDELAIRE.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les troubles de Palestine (1). — Périodiquement des troubles viennent ensanglanter la Palestine, tendant, entre deux explosions, les rapports entre Juifs et Arabes. Si regrettable que soit ce constant état de tension, c'est son absence qui serait étonnante. Il ne faut pas perdre de vue que, sur les ruines de l'anarchie ancienne, vieille de treize siècles, un ordre de chose nouveau est en train de s'établir, et l'agonie de l'ancien s'accompagne nécessairement de quelques soubresauts. On ne bouscule pas impunément des paresses séculaires : elles ont d'inévitables réactions avant de céder à la renaissance entreprise par d'autres.

A la vérité, quand on parcourt, l'une après l'autre, la Palestine et la Syrie, et quand on compare leurs échanges extérieurs respectifs et les valorisations des patrimoines des particuliers on constate le bienfait que constitue pour la Palestine le retour juif. A l'intérieur même de la Palestine entre ses deux parties, la cis-jordanienne (qui reçoit l'immigration juive) et la transjordanienne (qui y est fermée) ceci est encore plus vrai : autant l'une est prospère économiquement et florissante politiquement par les institutions de gouvernement qui s'y créent, autant l'autre est misérable et ne présente point de progrès sur son état d'avant-guerre.

Le progrès et le bien-être, en un mot la civilisation, ne sont pas payés par les Arabes du prix de leur liberté. Il n'y a pas en Palestine d'oppression ni de spoliation : la collaboration des indigènes est souhaitée et sollicitée dans les domaines

(10) Correcteur en chef chez Lévy.

(1) Il y a lieu de n'accepter les informations de presse qui en ont parlé qu'avec une très grande circonspection. Tous les journaux français ont indiqué que la population juive en Palestine représentait *un vingtième* de la population totale. Or, elle est d'environ 30 à 35 % de l'ensemble, Arabes musulmans, Arabes chrétiens et Européens compris. En 1930, la proportion était de 20 %; en 1925, inférieure à 15 %.

social, économique et même culturel et les terres achetées sont payées un bon prix. A la vérité, si ceux-ci se plaignent de l'immigration juive, ils n'expriment ainsi que leur refus de participer à la renaissance du pays, et protestent contre le grand principe en vertu duquel les nations civilisées ont droit de mettre en valeur au bénéfice de la communauté humaine des territoires peu occupés et inexploités par leurs habitants autochtones.

Ce n'est pas que les méthodes employées par l'Organisation Sioniste, méthodes dont nous avons fait, en son temps, un examen serré, soient sans reproches. Il n'y a pas de doute que des fautes ont été commises, mais si l'on excepte quelques cas d'espèce regrettables, elles sont insignifiantes par rapport à la masse de bienfaits dont la collectivité arabe a bénéficié. Ce qui nous préoccupe actuellement, c'est moins les erreurs des Juifs ou des Arabes que la politique de la Grande-Bretagne en Palestine et l'évolution qu'elle risque de prendre à la suite des troubles récents. En effet, seule la Grande-Bretagne a des responsabilités internationales en Palestine du fait du mandat qu'elle tient de la S. D. N.

La politique anglaise à l'égard de la Palestine est commandée par de multiples facteurs. L'on ne saurait oublier que ce pays se trouve au point précis où le Nil débouche et où la route des Indes s'amorce. Et l'on ne peut perdre de vue non plus qu'il intéresse autant l'Islam tout entier que le peuple juif aux innombrables antennes sur toute la surface du vaste monde. Son administration relève ainsi à la fois, — et en fait sinon en droit, — du Colonial comme de l'India Office d'un côté, et de l'ensemble de la politique anglaise de l'autre. La Palestine se ressent de cette multiplicité des facteurs qui la régissent. Certains fonctionnaires du Colonial Office, qui se sont laissé séduire par le charme de l'Orient — ou égarer par ses mirages, — ne peuvent évidemment pas voir les choses d'une petite contrée aux confins de l'Asie et de l'Afrique de la même façon que les envisagent les véritables maîtres de la politique anglaise, les hommes d'affaires de la City, conscients à la fois de la valeur juive et des besoins d'émigration des persécutés. A ces deux catégories, le profond idéalisme anglais en ajoute une troisième, où se classent des hommes

comme le colonel Wedgwood, qui sont des amis dévoués et désintéressés du Sionisme.

Ces différentes influences se cristallisent en deux politiques différentes : l'une, celle des fonctionnaires du cadre local, qui proscriraient volontiers l'immigration juive et le transfert des terres, — et l'autre, plus « Londonienne » qui conçoit que les Juifs ont besoin d'un certain délai pour s'implanter solidement en Palestine avant de devenir des éléments utiles de la communauté des nations britanniques. Pour les « londoniens » le rôle des fonctionnaires se réduit à faire de la modeste et provisoire politique locale en engageant le moins possible l'avenir; pour ceux-ci, au contraire, les bases administratives qu'ils jettent actuellement sont les fondations sur lesquelles s'édifiera l'œuvre de demain.

L'amour anglais du compromis, cette sagesse pleine de pondération à laquelle répugne toute opposition irréductible aboutit en Palestine à une politique en quelque sorte à double face. Les Juifs bénéficient du plus large libéralisme pour la conquête des leviers de commande économiques, en association d'ailleurs avec les Anglais, et sans que cette conquête cause de préjudice aux Arabes, qui n'ont rien sollicité n'ayant ni les hommes, ni les aptitudes, ni les moyens pour rien réaliser. Par contre, en ce qui concerne la politique locale, les Arabes obtiennent à peu près tout ce qu'ils veulent, tandis que la plus modeste manette ne passe entre les mains des Juifs que longtemps après avoir été amplement méritée. En fait, sous ces apparences d'incohérence il y a le plus parfait *fair play :* les Juifs jouent la carte économique, les Arabes jouent la carte politique. Elles ne leur ont pas été imposées. C'est de leur libre choix que Juifs et Arabes tiennent la carte qu'ils veulent jouer. Le rôle de l'arbitre anglais est simplement de veiller à ce que les joueurs ne trichent pas, et il n'entre pas dans ses attributions d'aider un des joueurs. La première victime d'une pareille intervention serait sa propre autorité et son propre prestige.

C'est grâce à cette politique que la Palestine est devenue ce qu'elle est, c'est-à-dire, proportionnellement à sa surface, un des plus beaux fleurons de la couronne britannique. Certaines modifications, sous le prétexte de diminuer les respon-

sabilités britanniques, ne feraient en dernière analyse que les augmenter et les aggraver. Tel le projet du Conseil Législatif qui, en déplaçant le fardeau de la déclaration Balfour des épaules de la Grande-Bretagne sur celles de ce quasi-parlement, déchargerait en apparence l'Angleterre. En réalité, l'effet risque d'être contraire. Sa premieère conséquence serait la création d'un centre d'agitation officiel dont le besoin ne se fait, certes, pas sentir; et comme, d'autre part, il n'est pas possible de lui accorder le pouvoir de décision qu'il faudra bien laisser au Haut-Commissaire, celui-ci deviendra, non plus l'arbitre de revendications situées sur deux plans différents, mais le point de mire de toutes les réclamations et le responsable-né de toutes les déceptions.

Sans doute l'état actuel, fait d'instabilité inévitable, ne peut pas se prolonger indéfiniment. Mais il faut bien admettre que la partie qui se joue entre les Juifs et les Arabes finira par avoir une conclusion, qui découlera tant des moyens que, respectivement, ils emploient, que des buts qu'ils se sont assignés. Le moyen arabe, l'agitation, tend vers un premier but : l'Etat arabe indépendant de l'Angleterre et préludant à un second but : l'Empire arabe, indépendant de l'Europe. Les Juifs, beaucoup plus modestes, ne cherchent, pour le moment, qu'à étoffer le pays en population et à lui fournir une véritable substance économique; ils se refusent même à inscrire officiellement dans leur programme le mot : Etat. D'après eux, ceci doit découler de cela.

C'est aux dirigeants anglais à voir laquelle des deux méthodes et lequel des deux buts sont les plus indiqués pour faire régner à la jonction de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, l'ordre, la paix et la sécurité.

D'un côté le plan mégalomane d'un Empire Arabe, glacis de l'Inde et bastion des communications transafricaines, — de l'autre, une Palestine riche, forte et d'un loyalisme parfait à l'égard de la Grande-Bretagne et de l'Europe. Entre ces deux conceptions il ne semble pas qu'une hésitation soit possible.

Il faut que l'équilibre qui se crée peu à peu en Palestine, équilibre fait d'innombrables oscillations, ne soit pas contrarié, ni les forces qui jouent dans un sens et dans l'autre

faussées. Il semble qu'en cette matière, comme en tant d'autres, la suprême habileté soit encore la plus élémentaire honnêteté. Travailler sincèrement au rapprochement des Juifs et des Arabes, de sorte que, si par malheur, aucune entente amiable ne pouvait intervenir entre les deux partenaires, et qu'un conflit dût éclater, la partie qui succombera ne puisse s'en prendre qu'à elle-même de son échec. La partie qui l'emportera, la partie la plus civilisée, consciente de toutes les difficultés qu'elle aura eu à vaincre, ne voudra pas les aggraver en laissant à l'adversaire vaincu le sentiment d'une irréductible hostilité. L'arbitre britannique enfin, du fait même de son impartialité, conservera intacts son autorité et son prestige pour les éventualités à venir.

KADMI-COHEN.

LETTRES ITALIENNES

Ada Negri : *Il Dono*, **Mondadori, Milan.** — **Angiolo Silvio Novaro :** *La Madre di Gesù*, **Mondadori, Milan.** — **Aldo Capasso :** *Poeti di Ieri*, **Solaria, Florence.** — **Adriano Tilgher :** *Critica dello Storicismo*, **Guanda, Modène.** — **Francesco Ercole :** *Pensatori e Uomini d'Azione*, **Mondadori. Milan.** — **Guido Manacorda :** *I Contrafforti*, **Morcelliana, Brescia.** — **Lorenzo Viani :** *Le Chiavi nel Pozzo*, **Vellecchi. Florence.** — **Mémento.**

Mme Ada Negri a commencé sa carrière littéraire par des recueils où les intention sociales et humanitaires prenaient trop facilement le pas sur la véritable poésie. Défauts imputables aux circonstances dans lesquelles elle se trouvait. Les femmes semblent avoir plus de difficulté que les hommes à s'y soustraire. L'admirable, chez Ada Negri, c'est qu'à force de volonté elle soit arrivée à les dominer pour aller jusqu'à la liberté d'un art véritable. Sans doute, dès ses débuts, ne pouvait-on méconnaître une sincérité qui s'attachait à la vie avec tant de force, encore qu'elle n'en exprimât qu'une certaine partie. Ses œuvres d'après guerre marquèrent un progrès, ou plutôt un changement qui étonna. Mais nul n'aurait pu prévoir **Il Dono,** qu'Ada Negri a publié au commencement de cette année. L'artiste ne touche à sa perfection qu'avec une sorte de dépouillement de soi; et c'est la marque principale de ce recueil. Une langue simple, une métrique précise, un vers *sciolto* rénové où s'accordent à la fois la souplesse et la solidité, une mesure parfaite, tel est le mode sur lequel est chanté ce *Don* qui est encore la vie, mais ressenti avec la

mélancolie de l'être pour lequel il se trouve presque tout dans le passé Ce n'est pas du regret, ni l'amertume de la résignation, mais encore un amour pénétré cette fois de philosophie chrétienne. D'où une grande profondeur d'accent. Il suffit de comparer une pièce comme *Rosa Germani* avec celles de *Maternità,* qui ont une similitude de thème, pour voir tout ce qui sépare les deux manières. L'essence même de la poésie n'étant transmissible qu'immédiatement, nous n'essaierons pas de dégager celle-ci. Une pièce comme *Fine* deviendra certainement anthologique. Mais d'autres, comme les *Etoiles* ou les *Vieillards* sont aussi belles, et montrent toute la richesse de l'inspiration du *Dono*. Les femmes n'ont jusqu'ici contribué que pour une part assez restreinte à la somme des œuvres lyriques auxquelles nous reconnaissons une valeur de pérennité. Combien de vers ont-elles écrits que nous retenions? Un fort petit nombre. Dire que le *Dono* les augmentera appréciablement est une pleine reconnaissance de la valeur du recueil.

Silvio Novaro qui depuis longtemps se taisait vient de donner avec **la Madre di Gesù,**un commentaire lyrique à la vie de la Vierge, quelque chose dans le style des *laudes* du Moyen Age, plutôt que dans la manière des hymnes de Manzoni. Ces vers sont rimés, et d'une grande fraîcheur. Il était facile de tomber dans le poncif et dans le déjà dit. Silvio Novaro s'en est gardé. Ses pièces ont la naïveté, non feinte, mais naturelle, des petites scènes peintes dans les prédelles par les vieux maîtres. Il y a l'Annonciation, la Fuite en Egypte, l'Entrée à Jérusalem; mais le poète ne s'est pas risqué à refaire le *Stabat*. D'ailleurs, sa foi est de plus de joie que de tristesse, et un sens de paix sans trouble émane de ce recueil, lequel, avec le *Dono,* vient rompre très heureusement le silence où la poésie italienne s'était tenue ces derniers mois.

Mince de volume mais dense de substance est le livre d'Aldo Capasso : **Poeti di Ieri.** C'est un modèle de la critique philosophique qui a toujours été pratiquée en Italie et que nous ne connaissons guère. Aldo Capasso s'occupe là de trois poètes : Carducci, D'Annunzio et Pascoli. Le second surtout nous intéresse. Aldo Capasso associe très heureusement, en D'Annunzio, les qualités de l'œuvre et de l'homme. Le poète

n'est pas sans morale, sans éthique, comme on l'a trop dit. Il en a une, toute spontanée, d'un aristocratisme intégral. Cette position, qui se fonde sur l'excellence des hommes d'exception, a été celle de tous les grands Italiens. C'est par là qu'il est pleinement dans la tradition. N'est-ce point d'ailleurs la véritable tradition classique? Les grimauds ont à plaisir déformé l'antiquité méditerranéenne. Elle est de caractère héroïque, dans le sens étymologique et même dans tous les sens. C'est ainsi que D'Annunzio l'a sentie, et qu'elle reste pour lui toujours vivante

Très serrée est également la **Critica dello Storicismo** d'Adriano Tilgher. L'auteur s'en prend surtout à la théorie de Benedetto Croce, qui va à une sorte d'immanentisme de l'histoire : « L'histoire n'est jamais justicière, mais toujours justificatrice. » Mais Croce est obligé d'établir des différences de valeur dans les modes d'activité que nous présente l'histoire. Il est évident, comme l'objecte Tilgher, que si la trahison de Talleyrand a été un chef-d'œuvre d'activité pratique, il aurait effectué un bien d'une qualité supérieure en restant fidèle à Napoléon. Parmi des développements tous très riches d'idées, choisissons le chapitre *Historien et Politique,* fondé sur la polémique qui eut lieu en 1934, dans la *Revue de Paris,* entre Julien Benda et Louis Madelin. Le premier soutenait que l'histoire n'est pas nécessaire au politique français qui cherche à conduire les événements d'aujourd'hui; et le second, qu'elle lui est indispensable. Tilgher montre que l'un et l'autre ne traitent pas tout à fait la même chose, et il établit une distinction entre l'homme qui comprend et celui qui agit. Ce peut être le même à des moments différents.

Puis il étudie le problème dans les faits en s'appuyant sur notre histoire. Au XVIIIe siècle, les rationalistes français cherchaient à abattre l'armature féodale qui était encore celle de l'Etat. Ils démolirent l'histoire, en substituant une idée constructrice à un fait réel. Mais la Révolution terminée, on s'aperçut que cette Raison, qui aurait dû créer des valeurs universelles, n'était arrivée qu'à instaurer, sous la forme du libéralisme économique, une féodalité plus dure que l'autre. D'où la position idéaliste que prirent tout de suite les masses prolétariennes; alors que, dit-il, les nouveaux maîtres recher-

chèrent une preuve de légitimité dans une rénovation du storicisme. Pour ma part, je ne pense pas que ce soit la vraie raison de la restauration de l'histoire au XIX[e] siècle. Les triomphateurs finirent par être MM. Prudhomme et Homais; ils sont aujourd'hui à l'apogée de leur puissance, et l'histoire ne semble pas les avoir jamais intéressés. Si l'histoire a été remise en honneur chez nous il y a quelque cent-vingt ans, ce fut par une sorte de nostalgie, un besoin qu'avaient les meilleurs esprits de remplacer par une construction solide un idéalisme devenu complètement négateur. Inversement, aujourd'hui, les jeunes se détachent de l'histoire, parce qu'ils ont à construire un monde tout neuf sur les ruines que leurs prédécesseurs leur ont laissées. Notons cependant que les néo-rationalistes français restent storicistes.

Francesco Ercole, spécialiste de l'histoire du XV[e] et du XVI[e] siècle, étend son registre dans **Pensatori e Uomini d'Azione,** puisqu'il va de Dante à Corradini en passant par S. François, Dante, Savonarole, Machiavelli, Charles-Albert, Crispi et quelques autres. Cependant, ces articles sont reliés par un fond commun de pensée que nous trouvons dans le chapitre : *Bartolo de Sassoferrato et la Conscience juridique moderne.* Ce grand juriste du XIV[e] siècle avait réussi à donner au droit public et privé une valeur universelle tout en fixant les principes de légitimité des divers états qui naissaient alors des ruines du Saint-Empire. Ses idées se retrouvent jusque chez Machiavel et Guichardin. Par ailleurs, fort juste de ton et de pensée apparaît le *Problème de Charles-Albert.* Ce prince a toujours été très maltraité par les écrivains libéraux; et encore aujourd'hui, il sert de paravent à des polémiques qui ont besoin d'une étiquette pour ne pas apparaître compromettantes. Cependant, la prétendue énigme de Charles-Albert apparaît claire si on la regarde du côté savoyard plutôt que du côté piémontais. Et c'est ce que fit Costa de Beauregard.

Guido Manacorda a reproduit, dans **I Contrafforti,** un grand nombre d'articles sur l'histoire ou sur la pensée religieuses. Il est impossible de les analyser tous, malgré leur intérêt. Retenons celui où il met exactement au point la pensée de Pietro Mignosi, et aussi la *Dissension spirituelle de Pétrarque,* tout à fait d'actualité au moment où nous célé-

brons le sixième centenaire de son ascension au Ventoux. Il y est monté, dit-il, *conduit uniquement par le désir de connaître l'insigne hauteur du lieu.* C'est l'amour du voyage pour le voyage, du mouvement pour le mouvement. N'a-t-il pas écrit, dans sa lettre à Andrea Dandolo, que l'immobilité est assignée seulement à Dieu dans le ciel et, sur la terre, aux montagnes, aux morts et aux podagres? Cela suffirait à faire de lui le père de l'alpinisme moderne.

Lorenzo Viani, qui est à la fois écrivain et peintre, a publié un très curieux livre, illustré de ses propres dessins : **Le Chiavi nel Pozzo.** Ces clefs jetées dans le puits, c'est la raison que les pauvres fous ont perdue. Lorenzo Viani les a étudiés et croqués, à l'asile de Viareggio qui est déjà connu dans la littérature italienne contemporaine. Livre auquel les psychiatres de profession reconnaissent une valeur d'intuition clinique. Il est, en certaines parties, effrayant, surtout doublé comme il est par des croquis dont certains font penser à Van Gogh.

Mémento. — La collection des Classiques Rizzoli (Milan-Rome), dirigée par Ugo Oietti, a publié *Mistici del Duecento e del Trecento.* Ces textes des mystiques du XIIIe et du XIVe siècle appartiennent à l'âge d'or de la prose toscane; et la plupart sont intéressants à plus d'un titre. On trouve réuni en ce volume de plus de mille pages sur papier extra-léger des œuvres qu'il n'était pas facile de se procurer. Le recueil a été compilé avec un soin extrême par Arrigo Levasti.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

A. S. Pouchkine : *Polnoié sobranié sotchinéniy.* Tome VII. Izdanié Akademii Naouk S. S. S. R. — Mémento.

Quelques mois à peine nous séparent aujourd'hui du centenaire de la mort d'Alexandre Serguéevitch Pouchkine, survenue le 29 janvier (10 février) 1837. Aussi, on se préoccupe déjà en U.R.S.S. de marquer dignement cet événement, en publiant soit de nouvelles éditions de ses œuvres, soit des inédits, trouvés dans les archives de l'Etat ou les collections privées.

Le tome VII d'une nouvelle édition des **Œuvres complètes de Pouchkine,** que l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S.

vient de faire paraître en premier lieu, avant les six premiers, contient les œuvres dramatiques du poète, aussi bien celles qui furent éditées de son vivant que celles qui restèrent manuscrites. Chacune d'elles, dans cette édition académique, est accompagnée de ses variantes, de ses brouillons, de notes explicatives et d'une analyse savante. C'est dire que la lecture de ce volume, richement édité et enrichi de dessins dus à la plume de Pouchkine et de fac-similés de certaines pages manuscrites, est d'un grand intérêt, car on y voit toutes les influences qu'avait subies Pouchkine et toutes les sources auxquelles il a puisé. Ainsi le lecteur étranger ne sera pas médiocrement surpris d'apprendre que le drame de Pouchkine, *Le Chevalier avare,* que l'auteur certifie être une traduction ou adaptation de la tragi-comédie de Shenstone, *The Covetous Knight,* fut en réalité inspiré directement par certains romans de chevalerie de Walter Scott, particulièrement *House of Aspen* et *Saint-Valentine's Day or the Fair Maid of Perth.*

Mais il est évident, remarque le critique anglais Simmons (« Pushking and Shenstone » dans *Modern Language Notes,* november 1930, n° 7), que Shenstone n'a jamais écrit le *Chevalier avare* et il n'existe, à ma connaissance, aucune pièce dans toute la littérature anglaise qui aurait pu servir d'original à la pseudo-traduction de Pouchkine.

A la base de sa tragédie *Mozart et Salieri,* Pouchkine a placé une légende qui était très répandue en Europe vers 1924. On disait alors que Mozart avait été empoisonné par Salieri et on citait les paroles qu'il aurait prononcées quelque temps avant de mourir : « Je ne me sens pas bien, je ne vivrai pas longtemps; on m'a empoisonné, c'est certain; je ne puis me défaire de cette idée. » (Hermann Abert, *W. A. Mozart,* Leipzig, 1924). Et d'autre part, Nimecek, le premier biographe de Mozart, avait recueilli dans son ouvrage : *Leben des K. K. Kapellmeisters W. Mozart.* Prague, 1798, les propos que Salieri aurait tenus à un de ses amis musicien : « Certes, on peut regretter un pareil génie, mais c'est heureux pour nous qu'il soit mort; car, s'il avait continué à vivre, nos œuvres auraient fini par ne nous rapporter pas même un morceau de pain. » L'écho des paroles de Mozart et de Salieri fut recueilli

par la presse française en 1824 et il est probable que c'est par ce canal que la légende de l'empoisonnement fut connue de Pouchkine. Il est regrettable seulement qu'il n'ait pas eu l'occasion de lire dans le *Journal des Débats* du 24 mai 1824 une lettre ouverte d'un abonné de ce journal, qui opposait un démenti catégorique à ces sinistres racontars. Ce démenti fut bientôt suivi d'un autre, dans le même journal, démenti daté de Vienne, qui enterra définitivement la légende.

Cependant, il est nécessaire de faire remarquer que cette légende de l'empoisonnement n'occupe qu'une place très secondaire dans le scénario de la tragédie de Pouchkine. Son thème principal, c'est la lutte que le génie doit mener pour s'affirmer; c'est aussi le destin cruel des ambitieux médiocres. C'est, enfin, la description du caractère des deux personnages du drame : Mozart et Salieri.

Salieri en est le personnage central et, pour le dépeindre, Pouchkine s'était adressé à diverses sources; en partie à Hoffmann, mais surtout à Beaumarchais. Beaumarchais était lié d'amitié avec Salieri, à qui il devait la musique de sa pièce *Tarare*. En publiant cet « opéra », l'auteur du *Mariage de Figaro* le fit précéder d'une longue préface : « Aux abonnés de l'Opéra qui voudraient aimer l'opéra. » Cette préface, dédiée à Salieri, contenait non seulement l'historique de la création du livret et de la musique de *Tarare*, mais encore une biographie complète de Salieri et une étude sur son art et ses dons de compositeur. Et c'est dans cette préface que Pouchkine, qui possédait les œuvres complètes de Beaumarchais dans l'édition de 1828, puisa ses connaissances sur le malheureux rival de Mozart et put ainsi camper une des figures les plus troublantes de ses œuvres dramatiques. Voyons maintenant un autre drame de Pouchkine: *Le Convive de pierre* (*Kamenny gost*). C'est incontestablement sous l'influence de Molière, d'une part, et de Mozart, de l'autre, que cette pièce fut écrite, quoiqu'il soit à supposer que Pouchkine connaissait le théâtre espagnol, tout au moins les œuvres dramatiques de Tirso de Molina, puisque le titre de *Convive de pierre* dérive incontestablement du titre d'une des pièces de Tirso, *El combidado de Piedra* que les troupes italiennes jouaient sous le nom de *Convitato di Pietra*, en Italie et sous

celui de *Festin de Pierre, à Paris.* Mais les emprunts que Pouchkine fit aux Espagnols semblent avoir été tout superficiels, car à l'époque où il écrivit son *Convive de Pierre,* il n'était pas encore familiarisé avec la langue castillane. C'est donc à travers Molière qu'il connut les Espagnols et c'est à Molière qu'il eut recours pour évoquer la légende de Don Juan. Cependant, quelle différence de ton entre le Don Juan du Français et celui du Russe! La muse de Pouchkine était d'essence tragique; aussi traita-t-il son sujet en drame et non en comédie légère, comme le fit Molière. Quant à l'influence de Mozart sur Pouchkine, elle peut se résumer ainsi. Mozart fut la seconde grande passion musicale de Pouchkine; la première fut Rossini. Mais à la fin des années vingt du siècle dernier, Mozart occupa la première place, rejetant Rossini dans l'ombre, car c'est à cette époque-là que le poète fut définitivement conquis par la musique de Mozart et en particulier par son opéra *Don Juan,* que Pouchkine eut maintes occasions d'entendre chanter à Moscou par la troupe de l'Opéra italien.

Le livret de Lorenzo da Ponte fut donc la seconde source de l'inspiration de Pouchkine. Mais, de même que Molière, da Ponte ne fut pour Pouchkine qu'un point de départ. Le drame du poète russe n'est pas une redite littéraire de la légende de Don Juan; c'est uniquement l'exposé d'une situation tragique, d'ordre général. Le Don Juan de Pouchkine se confond avec le personnage de la légende espagnole, et, en somme, c'est un « enfant du siècle » de Pouchkine qui dit :

Je ne nourris aucun espoir téméraire.
Je ne réclame rien, mais cependant
Je dois vous voir, puisque je suis
Condamné à vivre.

Rapprochez ces paroles de celles *d'Adolphe,* de Benjamin Constant, cet autre enfant du siècle : « Je n'espère rien, je ne demande rien, je ne veux que vous voir; mais je dois vous voir s'il faut que je vive. »

Parmi les œuvres dramatiques inédites de Pouchkine, il faut signaler sa *Papesse Jeanne.* Primitivement Pouchkine avait l'intention de tirer des documents qu'il possédait (outre l'article de Pierre Bayle dans son *Dictionnaire historique*) sur le personnage légendaire de Jeanne, un poème « dans le style de

Christabel », notait-il. Et l'on sait que *Christabel* est un poème mystico-érotique inachevé de Coleridge qui, au temps de Pouchkine, jouissait d'une grande renommée, grâce surtout aux éloges que lui avait prodigués Byron dans son *Siège de Corinthe.* L'idée de faire de la *Papesse Jeanne* un drame ne vint à Pouchkine que bien plus tard, dans l'année 1834-35, et elle ne fut réalisée qu'en partie, car, sauf un plan très détaillé et quelques notes, le drame resta à l'état de projet. Mais ce qu'il y a de particulièrement curieux dans le plan de Pouchkine, c'est qu'il contient à la fin une remarque de l'auteur : « Si c'est un drame, il rappellera trop le *Faust.* » Mais à quel *Faust* pensait Pouchkine? Evidemment pas à celui de Gœthe, mais bien plutôt à l'*Histoire tragique du docteur Faust* de Christopher Marlowe, ou encore à une vieille légende sur le docteur Faust qu'il connaissait dans son adaptation française de 1776 et dont il possédait un exemplaire dans sa bibliothèque : *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand et horrible Enchanteur, avec sa mort épouvantable.* Le *Faust* de Pouchkine devait être la papesse Jeanne, l' « enfant du diable », le « démon du savoir ». Et de même qu'à la fin de la tragédie de Marlowe les diables s'en vont avec Faust (*Exeunt Devils with Faustus*), de même chez Pouchkine Jeanne devait suivre le prince des ténèbres (« le diable l'emporte »).

« Je prends mon bien partout où je le trouve », disait Molière. Cet aphorisme, Pouchkine aurait pu l'adopter aussi. Mais, de même que Molière, il apportait bien plus du sien, qu'il ne prenait aux autres. Du reste, aussi bien au siècle de Molière en France qu'à celui de Pouchkine en Russie, les emprunts étaient chose naturellement admise. C'est nous qui sommes devenus plus chatouilleux sur ce point, ou plus hypocrites, car enfin, de notre temps aussi, on emprunte aux autres, avec cette différence qu'on ne met pas toujours du sien.

Mémento. — Quelques traductions. L'infatigable M. Henri Mongault vient de faire paraître chez Gallimard une nouvelle traduction, en deux volumes, des *Frères Karamazof.* De même que ses précédentes traductions des classiques russes, celle-ci ne laisse rien non plus à désirer. M. Mongault, tout en suivant de près le texte ori-

ginal, sait parfaitement bien le transposer dans un français souple et coloré et qui rend bien les moindres nuances de la pensée de l'auteur.

M. Soukhomline a traduit le troisième volume du roman de Michel Cholokhov, *Sur le Don paisible* (Payot, éditeur), qui est une épopée cosaque des années de troubles et de guerre civile. Le premier volume narrait la vie d'une riche bourgade cosaque (stanitza), de la région du Don durant les dernières années d'avant-guerre. Le second volume décrivait l'existence de cette même bourgade pendant la guerre et la première année de la révolution. Enfin le troisième volume nous dépeint l'insurrection cosaque de 1919 contre le pouvoir moscovite. Tout cela est décrit de main de maître et se lit avec intérêt, malgré la couleur spécifiquement régionale du récit.

Tout autre est le thème qu'a adopté Iouri Olecha pour son roman *L'Envie* (Plon, éditeur). Du reste, c'est moins un roman qu'une étude psychologique des états d'âme d'un malheureux désaxé, type de l'intellectuel à la vieille mode, végétant au milieu d'une société dont l'idéal est purement matérialiste. Ce livre est pénible à lire, mais il est instructif à ce titre qu'il montre que la révolte de l'individu opprimé, quoique tombé bien bas, existe encore en Russie soviétique. Si elle ne se traduit plus par des actes, elle se manifeste tout au moins par des idées. Du reste, cette constatation fit que le roman d'Olecha provoqua à son apparition une interminable polémique et rendit son auteur célèbre du jour au lendemain. Depuis, Iouri Olecha, tout en restant un des écrivains soviétiques les plus en vue, n'a écrit que bien peu de chose (un recueil de contes, le *Noyau de cerise,* et une pièce, la *Liste des Bienfaits*). Aussi, on peut se demander s'il n'est pas l'homme d'un seul livre, ce qui serait dommage, bien plus que si Alia Rachmanova, à qui nous devons déjà une *Aube de vie, Aube de mort,* cessait d'écrire, encore que son roman sur le bolchevisme et ses conséquences, *La fabrique des hommes nouveaux* (Plon éditeur) ne soit pas à dédaigner. Cependant, la vie soviétique se transforme et évolue si rapidement que chaque jugement sur elle, écrit à l'étranger, n'est qu'un témoignage rétrospectif. Et c'est le cas de Mme Alia Rachmanova dont le roman a été écrit, au surplus, directement en langue allemande.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

Souvenirs aériens. — L'Aéroport Remy de Gourmont. — Ce souvenir se situe dans l'histoire de l'aviation, autant que dans l'histoire littéraire. C'est, en effet, grâce à Remy de Gourmont que fut créé, il y a quinze ans, un des premiers terrains d'atterrissage sans lesquels l'aviation n'eût pu se développer en France.

Cela se passait le 23 septembre 1922. La ville de Coutances allait inaugurer le buste de Remy de Gourmont. Pour la cérémonie, Alfred Vallette, Rachilde, Jean de Gourmont et Suzanne de Gourmont, l'auteur du monument, avaient convié de nombreuses personnalités du monde littéraire.

Afin de corser la fête, je suggérai à Jean de Gourmont de faire survoler, par un avion, le buste de son frère et de lancer sur lui une pluie de ses poèmes, au moment où le voile traditionnel serait enlevé.

Pour ce but, Jean de Gourmont fit reproduire, par François Bernouard, sur trois mille feuillets, l'une des poésies les plus parfaites de Remy de Gourmont, intitulée *La Forêt*. Et je fus chargée de lancer les trois mille feuillets sur le buste, l'orateur et les spectateurs.

Il ne s'agissait plus que de fréter un avion. En 1922, c'était chose malaisée. Inutile de rappeler, ici, que l'aviation de tourisme naissait à peine qui donnerait, aujourd'hui, toute facilité à un semblable projet.

Nous dûmes, Jean de Gourmont et moi, nous adresser à la Compagnie Aérienne Française, qui mit à ma disposition un avion Farman F-90, pour le prix de faveur de mille francs. Et le pilote fut l'excellent André Marc.

En remettant sa quittance à Jean de Gourmont qui s'inquiétait un peu pour ma sécurité, le directeur de la Compagnie Aérienne Française lui dit aimablement : « Vous n'avez rien à craindre : en cas de panne, nos pilotes sont habitués aux atterrissages en campagne ». Ces paroles, qui marquent une époque de l'aviation où les moteurs étaient peu sûrs, rassurèrent Jean de Gourmont, lequel ignorait d'ailleurs à peu près tout des choses de l'air.

Et nous partîmes, André Marc et moi, du Bourget, le samedi 23 septembre après-midi, en direction de Coutances.

Comme il n'y avait aucun aéroport — sauf à Cherbourg — dans cette presqu'île du Cotentin semblable, à haute altitude, à une tête d'escargot qui aurait à moitié rentré ses cornes, le pilote dut atterrir sur le champ de foire de Lessay, en pleine lande de l'*Ensorcelée*. Atterrissage difficile entre des fossés et des barrières blanches bien gracieuses parmi la verdure normande, mais assez redoutables pour un avion. André Marc s'en tira en virtuose.

§

Nous étions partis la veille de l'inauguration du monument parce que, ce samedi soir, le théâtre de Coutances présentait, après une conférence de Louis Dumur, le spectacle d'une pièce de Remy de Gourmont : l'*Ombre d'une Femme*. Tout le Comité des Fêtes et tout le *Mercure de France* et tous les amis et admirateurs de l'auteur devaient l'applaudir. Invitée à y assister aussi, j'avais accepté avec d'autant plus de plaisir que j'étais, par surcroît, invitée à dîner et à passer la nuit chez mademoiselle Marie de Gourmont, dans la maison natale de Remy de Gourmont. Et ce repas, sous la suspension familiale, en compagnie de cette femme affable au visage monacal qui égrenait doucement le passé, et cette nuit, sous les baldaquins du grand lit normand, comptent parmi mes plus précieux souvenirs littéraires.

Le lendemain, dès le lever du soleil, je quittai la calme demeure. Une automobile me fit franchir rapidement la distance de Coutances à Lessay, parmi les bruyères et les ajoncs de la lande. J'arrivai droit sur le champ de foire où l'avion reposait, d'un repos, hélas! que rien ne semblait devoir rompre, ni les brassements de l'hélice, ni les jurons du pilote.

Nous avions compté, conformément au programme établi par le Comité, survoler Coutances à dix heures pour un premier jet de fleurs et, à quatorze heures, au moment des discours, pour un suprême envoi des trois mille poèmes.

— Ça va mal! Panne de magnéto, me dit brièvement Marc, la tête dans le moteur, sans se soucier de la population de Lessay qui le regardait béatement, oubliant de se rendre à la grand'messe.

Ce n'était pas en vain que nous avions atterri dans cette

lande de l'*Ensorcelée*. L'ensorcellement dura deux jours! Les célébrités littéraires avaient regagné Paris après la cérémonie où l'attente de l'avion avait causé à tous une déception...

Très mortifiée, je pensais, en outre, aux frais engagés par Jean de Gourmont. Aussi décidai-je, malgré l'avis du pilote, de ne rentrer à Paris que par la voie des airs et après avoir, coûte que coûte, jeté mes trois mille poèmes sur la tête du poète. Ainsi, j'aurais tout de même rempli ma mission.

En attendant, j'aidai tant bien que mal l'infortuné André Marc dans son essai de dépannage... Entre temps, j'initiais à l'aviation les enfants des écoles qui défilaient le long de l'avion, les garçons d'un côté, amenés par l'instituteur; les filles de l'autre côté, amenées par l'institutrice. C'était le premier avion qu'ils voyaient. Les enfants m'écoutaient bouche bée. André Marc s'adressait plutôt à la jolie institutrice. Toutefois, notre prestige commençait de diminuer, soit que la curiosité fût déjà satisfaite, soit que la panne durât trop.

Le lendemain, dès l'ouverture du bureau de poste, Marc télégraphia à Paris pour qu'on lui envoyât d'urgence un mécanicien.

Quant à moi, je visitai Lessay et son abbaye. Je visitai même son maire. Car une idée m'était venue : faire de la lande de Lessay un aéroport qui desservirait le Cotentin et toutes ses plages.

Rien de plus aisé, disaient les paysans, le sol de la lande étant doux à travailler. L'aménagement d'un aéroport comporterait peu de frais. J'allai donc trouver le maire, M. Fauvel, un vieillard à cheveux de neige, et lui tins, à peu près, ce langage :

— Monsieur le Maire, l'aviation française manque d'aéroports. On vient chez vous, de Paris, en moins de trois heures, mais on n'y vient pas sans risques. On y viendrait bien davantage si les avions pouvaient se poser sur un sol uni. Nivelez ce coin de votre lande. Donnez cet exemple à tous les maires de France. Le jour où, dans chaque chef-lieu de canton, comme le vôtre, il y aura un aéroport ou tout au moins un bon terrain de secours, le tourisme aérien pourra vraiment prendre son essor.

J'attendais des objections ou tout au moins une réponse à la normande. Il n'en fut rien. M. Fauvel me dit nettement :

— Je ne demande pas mieux. C'est entendu. Que l'ordre nous vienne du Gouvernement et nous nous mettrons à la besogne. L'aéroport de Lessay sera vite achevé.

— Et nous lui donnerons le nom d'Aéroport Remy-de-Gourmont!

— Bien volontiers. Remy de Gourmont fut mon camarade d'enfance. Je me souviens du temps où nous allions ensemble chez sa tante, Mme de Longueval, au manoir que vous avez survolé tout près, à Gefosse, et où Remy passait ses vacances. Cette petite plage de Gefosse était comme le fief de la famille de Gourmont. Mme de Longueval possédait aussi un hôtel à Coutances où je rencontrais Remy et sa sœur Marie et aussi leurs deux frères. Jean de Gourmont était alors un tout petit enfant.

« Pour venir à Gefosse, la famille de Gourmont suivait, en calèche, la route qui est en bordure du champ de foire — le futur champ d'aviation! — Je revois Remy à Gefosse. Il portait une vareuse de pêcheur en molleton blanc pour pêcher la grosse crevette. Mais ce « sportif » du siècle dernier m'avouait qu'en traversant la lande, il avait peur de son ombre!

« Tous deux, nous avons connu Barbey d'Aurevilly. Remy avait trente ans lorsque mourut l'auteur du *Chevalier des Touches*, — et moi un peu plus!... Au grand prestige de Barbey d'Aurevilly devait s'ajouter, pour moi, celui de Remy de Gourmont. J'admire infiniment son œuvre. Je demeure en relations d'amitié avec Mlle Marie de Gourmont après avoir été l'ami de toute la famille aujourd'hui dispersée à Paris. Vous comprenez, maintenant, que je sois tout acquis à l'idée de lier le nom de Remy de Gourmont à celui de ma commune.

— Alors, à bientôt l'aéroport Remy-de-Gourmont. Vous en serez le Parrain!

— Et vous la Marraine!

Nous nous séparâmes sur ces paroles aimables.

§

Le lendemain matin, le train de Paris amena un mécanicien

et une magnéto. Quelques instants après, la réparation s'achevait. L'hélice tournant enfin, le pilote envisagea un essai en vol. Mais ce champ de foire était si périlleux qu'y atterrir à nouveau eût été provoquer un accident. Alors, au petit bonheur la chance! Au surplus, nous décidâmes qu'en cas de défaillance du moteur, nous aurions la suprême ressource d'aller nous poser sur la plage de Gefosse, largement découverte par la marée basse.

Nous nous envolâmes à midi, André Marc à son siège de pilote, le mécanicien et moi assis, côte à côte. M. le Maire nous salua. L'institutrice nous tendit un bouquet.

Nous quittâmes le sol entre la double haie de la population tenue à distance par les gendarmes.

L'envol ne se fit pas sans quelques « ratés » au moteur, qui nous firent redouter d'endommager le fief de la famille de Gourmont! Il n'en fut rien. Et lorsque nous arrivâmes sur Coutances, le pilote put virer par-dessus la cathédrale, le parc et la pièce d'eau dans laquelle se mirait le buste tout neuf de Remy de Gourmont. Alors à pleines mains, le mécanicien et moi, nous jetâmes les poèmes. Par trois fois, nous tournâmes sur la ville où, à toutes les fenêtres, des têtes apparaissaient, des bras s'agitaient. Le bouquet de l'institutrice s'en alla aussi mêler ses fleurs aux feuillets. Puis l'avion reprit sa ligne de vol en direction de Paris.

Il restait, dans la carlingue, une douzaine de poèmes que le mécanicien avait placés, avec soin, dans un coin. Il en prit un, le lut lentement, le relut, car dès le premier vers :

> O forêt, toi qui vis passer bien des amants,

il avait été séduit par l'harmonie de la poésie. Se penchant vers mon oreille, il me demanda, en criant, afin de dominer le bruit du moteur, qu'était ce Remy de Gourmont. Et c'est ainsi que, dans l'azur de septembre, par-dessus la mosaïque du bocage normand, je contai à un petit mécanicien la vie d'un grand écrivain. Récit concis et retentissant. Tel, il satisfait mon auditeur qui conclut :

— Ce serait une fameuse idée de créer un aéroport Remy de Gourmont dans ce « bled bon pour rétamer les zincs ».

§

Dès mon arrivée à Paris, j'écrivis pour *le Temps* le récit de mon hommage aérien, qui parut le 29 septembre 1922.

Le soir même, je me présentais au *Mercure de France.* Le numéro du *Temps* était sur la table directoriale d'Alfred Vallette. Il l'avait lu et me parla d'abord de cette fâcheuse panne. En mécanicien averti, il souhaitait que toutes les magnétos disparussent des autos. Et il me conta quelques-unes de ses mésaventures routières. Louis Dumur, à sa table, ne nous écoutait pas. Il ne releva la tête que lorsque Alfred Vallette lui demanda :

— Croyez-vous que l'idée de donner son nom à un aéroport plairait vraiment à Remy de Gourmont?

— J'en doute, fit Louis Dumur. En relisant son œuvre pour la préparation de ma conférence, j'ai trouvé cette petite phrase : « Si la passion aviatrice continue de croître, les deux professions les plus lucratives seront celles de chirurgien et d'orthopédiste. »

— En effet ! approuva Vallette. Toutefois n'oublions pas que Remy de Gourmont fut l'ami de René Quinton, le pionnier de l'air.

— Et l'inventeur des piqûres d'eau de mer! ajouta Dumur.

Nous en étions à essayer de déterminer si la sympathie de Remy de Gourmont pour le colonel René Quinton n'allait pas plutôt au médecin qu'au soldat ou à l'aviateur lorsque Paul Léautaud, qui n'avait encore rien dit, me lança par dessus ses besicles :

— Et vous, croyez-vous que vous avez fait plaisir à Remy de Gourmont en lui jetant ses poèmes sur la tête?

Fort heureusement, à cet instant, Jean de Gourmont entra, bientôt rejoint par sa jeune femme Suzanne, qui montait l'escalier deux marches à la fois.

Jean de Gourmont avait reçu, le matin même, de Coutances, une lettre de sa sœur Marie, qui lui narrait le survol de la ville et la pluie des poèmes. On en trouvait partout, dans les rues, dans les jardins, dans les pommiers. Ils étaient tombés en abondance autour du monument, et la pièce d'eau semblait, par eux, couverte de nénuphars. La rivière en emportait vers la mer.

Il fallait que l'enthousiasme de la vertueuse demoiselle fût bien grand, car le poème *La Forêt* contenait, pour son goût, beaucoup trop d'amour et de baisers. Mais le jet des fleurs lui avait plu sans restriction. Comme toutes les personnes qui ne sont jamais montées en avion, elle était convaincue que j'avais particulièrement visé sa maison. J'imaginais ses belles mains pâles saisissant cet œillet qu'elles durent faire sécher entre deux pages des *Epilogues* ou des *Lettres à Sixtine*.

Cet après-midi se termina pour moi très agréablement. Jean et Suzanne de Gourmont m'emmenèrent dans leur appartement de la rue des Saints-Pères qu'habita si longtemps Remy de Gourmont et qui avait gardé tous ses souvenirs. Jean de Gourmont alla quérir, dans sa bibliothèque, un exemplaire très rare des *Promenades Littéraires*. Et, sur la feuille de garde, il écrivit de son écriture menue qui ressemblait tant à celle de son frère :

A Louise Faure-Favier,
la marraine de l'Aéroport Remy de Gourmont
en affectueux souvenir
JEAN DE GOURMONT.

Car le projet l'avait tout de suite enchanté. Il s'attendrissait à la pensée d'un aéroport dans cette lande qu'il avait si souvent parcourue, enfant, la main dans la main de son grand frère. Quant à Suzanne de Gourmont, qui représentait l'esprit moderne et sportif dans la famille, elle parlait déjà de monter en avion et faisait trembler son mari.

§

La presse aéronautique avait reproduit l'article du *Temps*. Le jet des poèmes était une nouveauté, la création d'un aéroport en était une autre.

Lorsque j'allai au Ministère de l'Air, qui n'était, en 1922, que le Sous-Secrétariat de l'Aéronautique, je fus d'autant mieux accueillie que j'apportais une lettre de M. Fauvel tout prêt à commencer les travaux d'aménagement du terrain de sa commune. Il n'attendait que l'argent. C'était ce qui manquait le plus.

En 1922, le budget de l'Air n'était accordé qu'avec parci-

monie par un Parlement peu enclin au développement d'une aviation dont l'avenir le laissait sceptique. C'était le temps où M. Raymond Poincaré se refusait, au nom de la Constitution, à créer un Ministère de l'Air. Il fallut toute la ténacité de M. Laurent-Eynac, pour garder à l'aviation née en France sa suprématie dans le monde.

Aussi, par son ordre, le terrain de Lessay fut-il aménagé. Tant et si bien qu'en 1927, qui fut l'année du survol triomphal de l'Atlantique, de New-York à Paris — qui ne s'en souvient ! — Charles Lindbergh, voulant revoir cette rive du Cotentin par où il avait atteint l'Europe, s'y rendit en compagnie de l'aviateur-poète Pierre Weiss et put poser aisément son *Spirit of St.-Louis* sur l'Aéroport de Lessay.

C'est en effet, près de Lessay et du fief de la famille de Gourmont que Charles Lindbergh situe le point approximatif de son survol de la côte française, — et qui porte aujourd'hui le nom de *Lindbergh-Plage.*

Ainsi, là où était, en 1922, un champ de foire sillonné d'ornières et hérissé de barrières, s'étend aujourd'hui un aéroport modèle, avec les abris et les signalisations indispensables à la navigation aérienne.

Cependant, l'aéroport de Lessay ne porte pas le nom de Remy de Gourmont, du moins pas encore. Ce n'est pas la faute de M. Laurent-Eynac, qui se plaisait à unir l'aviation et la littérature et qui voyait, dans cette union, la meilleure propagande.

Récemment, les aviateurs du dernier Tour de France survolèrent le Cotentin dans l'étape de Rennes-Deauville. Au moment où je me penchais sur le grand cercle blanc dans lequel s'inscrit en lettres de dix mètres le nom de LESSAY, je revis les visages disparus de ceux que le projet de cet aéroport avait séduits ou fait sourire : Jean de Gourmont, Louis Dumur, auxquels il faut ajouter, hélas, aujourd'hui, celui d'Alfred Vallette.

Et je pensai avec eux : Quel bel *Epilogue* Remy de Gourmont eût écrit sur l'aventure ou la mésaventure de son aéroport, quelles pages sensibles de fine ironie et de sereine philosophie !

LOUISE FAURE-FAVIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Stuart Chase : *Mexique,* étude comparée de deux Amériques, traduit de l'anglais par L. Servicen; Gallimard. 20 »

Florian - Parmentier : *L'Etoile rouge. voyage au pays des Soviets;* Le Fauconnier. 15 »

Ethnographie, Folklore

Arnold van Gennep : *Le folklore de la Flandre et du Hainaut français (Département du Nord).* Tome II : *Sources, Arbres et Saints Patrons. Magie et Médecine populaire. Littérature et Jeux populaires.* Avec une contribution à la Théorie générale des Patronages et 3 planches h. t.; Maisonneuve. 45 »

Histoire

Louis Villat : *La Révolution et l'Empire, 1789 1815.* I: *Les Assemblées révolutionnaires 1789-1799.* Avant-propos de S. Charléty; Presses universitaires. 40 »

Littérature

Ferdinand Bac : *Intimités de la IIIe République. Des ballets russes à la paix de Versailles,* souvenirs d'un témoin. Hachette. » »

Charles Benoist : *Le Machiavélisme.* Tome III : *Après Machiavel ;* Plon. 18 »

Mme Etienne du Castel: *Ma grand'mère Christine de Pizan.* Avec 24 reproductions de miniatures originales du temps, tirées hors texte; Hachette. 20 »

André Biosse Duplan : *Essai sur la joie de vivre;* Les Nourritures terrestres, 129, boulevard Montparnasse, Paris. 12 »

C. N. Peltrisot : *Jessé de Forest avesnois et la fondation de New-York;* L'Observateur, Avesnes-sur-Helpe, Nord. » »

Yvonne Pirat: *La petite-fille d'une grande sainte. Mme de Sévigné, sa spiritualité.* Préface par le R. P. Yves de la Brière; Aubanel père, Avignon. 12 »

N. Serban : *Un frère de Pierre Loti (Gustave Viaud);* Nouv. Editions latines. 10 »

M. Tresch : *Sur les pas de Victor Hugo,* trois études publiées à l'occasion du cinquantenaire de la mort du poète; Warré-Mertens, Luxembourg. » »

S. J. Turcotte : *Les gens d'affaires sur la scène française de 1870 à 1914;* Libr. Nizet et Bastard.

Voltaire : *Dictionnaire philosophique.* Avec introduction, variantes et notes par Julien Benda. Texte établi par Raymond Naves; Garnier, 2 vol. Chacun : 9 »

Pédagogie

Jean Lacroix : *Timidité et adolescence;* Edit. Montaigne. 12 »

Philosophie

Jacques Chevalier : *Pascal.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Descartes : *Correspondance,* publiée avec une introduction et des notes par Ch. Adam et G. Milhaud. Tome I; Alcan. 80 »

Politique

Benito Mussolini : *Œuvres et Discours, édition définitive.* Tome III : *Fascisme et Parlement. Fiume et la Dalmatie. La politique européenne. La marche sur Rome.* Traduction de Maria Croci; Flammarion. 20 »
Motus : *A travers le pays des Soviets;* Edit. de France. » »

Régionalisme

Emile Ernault : *Yale'h Wilh pe al locr c'hloan hag an diou Skritur* (*La bourse de Guillaume ou le bas de laine et les deux Ecritures*); Figuière. 6 »

Roman

Yvonne Chabas : *L'amour a deux visages;* Flammarion. 12 »
P. Chanlaine et G. Bourgeois : *Piboulette;* Nelson. 7 »
Marie-Anne Comnène : *Arabelle femme;* Gallimard. 15 »
Louis Dubrau : *Zouzou.* Préface de Albert Guislain; Edit. du Cheval de bois, Bruxelles. » »
Claude Harlès : *L'amour, cet ennemi,* roman d'une femme; Flammarion. 12 »
Lily Jean-Javal : *Les trois aventureux.* Illust. de Maggie Salcedo; Soc. d'éditions françaises. » »
Ignace Legrand : *Héry.* (Coll. *La Renaissance de la nouvelle*); Gallimard. 15 »
Thomas Mann : *Le jeune Joseph* (*Der junge Joseph*), traduit de l'allemand par L. Servicen; Gallimard. 15 »
Jean Mauclère : *Contes lithuaniens.* Illust. de Pierre Rousseau; Lasserre.

Sociologie

Jean Lux : *Vouloir;* Edit. R. S. F. 5,75
Georges Viance : *Restauration corporative de la nation française;* Flammarion. 12 »

Théâtre

Marcel Belvianu : *Agonie,* drame de rêve en 4 actes et 6 tableaux; Piton. 7,50

MERCURE.

ÉCHOS

La sultane Alida d'Eldir. — Un gala en l'honneur de Paderewski. — Flaubert, Charles Demailly et Albert Thibaudet. — La première œuvre symboliste. — Mme Colette et les Académies de Belgique. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

La sultane Alida d'Eldir. — Il y a quelques mois j'exposais ici-même (15-IX-1935) la petite énigme que constituent quelques lignes du *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes* (Mercure de France, p. 410) :

Voir la question de la Sultane Alida.
La Foire aux décorations, *Gazette des Tribunaux,* 30 septembre 1858. M. Ducreux, substitut.

Et, après avoir montré, documents à l'appui, qu'il fallait trouver dans la sultane une aventurière qui, de concert avec un sieur Varin, en fondant des ordres fantaisistes et en en vendant les insignes, avait exploité la crédulité et la vanité de ses contemporains, je con-

cluais que néanmoins l'énigme n'était pas résolue parce qu'on ne voyait pas les raisons pour lesquelles la sultane avait pu *faire question* aux yeux de Baudelaire.

Cet articulet m'a valu une lettre de M. P. Chacornac, le directeur du *Voile d'Isis*, me signalant qu'il existait un ouvrage de G. T. Villenave, intitulé *La vérité du magnétisme par les faits. Extraits des notes et des papiers de Mme Alina* [*et non Alida*] *Deldir, la « Sultane indienne »*, Paris, 1829, in-8°, 103 pages, et qui apporte une biographie complète de la dite dame.

D'autre part, je me suis aperçu dans l'intervalle qu'Alina Deldir (dame Mercier) figurait au Catalogue de la Bibliothèque nationale pour de nombreuses publications, notamment des *Méditations en prose* et des *Discours* prononcés dans plusieurs Sociétés fondées par ses soins : Cercles de Morale, de la Noble Porte de l'Elysée, etc...

Voici donc quelques renseignements nouveaux puisés à ces diverses sources.

Il faut d'abord savoir que la Sultane était d'un physique agréable. Une lithographie en date de 1833 nous la montre avec de longs yeux très noirs et taillés en amande, un nez fin, une bouche mignonne, un turban à aigrette, un beau collier et un air modeste et digne, qui prévenait en sa faveur.

Mais surtout Alina se recommandait aux âmes sensibles par les attraits d'une destinée mystérieuse et de l'innocence persécutée. Quand elle vit le jour, tous les trésors des *Mille et une nuits* lui semblaient promis, une ode due à « M. A. Paesschiers de Bisson, professeur de rhétorique » en fait foi :

> Fille des rois, noble enfant de l'Asie,
> Espoir de l'Indoustan, rejeton de Timour,
> De quels rayons sereins, de quels regards d'amour
> Le ciel environna l'aurore de ta vie!

Mais tout de suite la fatalité s'était abattue sur elle :

> De lâches ravisseurs, fendant les flots amers,
> Loin de tes doux climats t'emportent sur les mers...

Pourquoi cet enlèvement? Et pourquoi encore, dès son arrivée en France, la police, sous couleur de la soustraire aux poursuites d'un grand personnage qu'affolait sa beauté, l'avait-elle prise en surveillance? Hélas! elle ne l'avait jamais su elle-même, et comment dès lors ses biographes le pourraient-ils expliquer?... Ce qui est certain, c'est que, précipitée du rang le plus élevé dans une condition précaire, elle avait subi, dès sa tendre adolescence, toutes les rigueurs de l'exil et de l'abandon. Deux fois elle avait eu l'espoir de revoir famille et patrie : lors de l'expédition d'Egypte, Napoléon qui, en cas de succès, comptait pousser jusqu'aux Indes, avait *médité* de l'y envoyer en

éclaireur, avec l'intention sans doute de profiter de ses alliances... Un peu plus tard, les rajahs, ses frères, avaient dépêché à Paris, tout exprès pour l'en ramener, le noble cheik Goolem-Mouchi-Oud-Din. Mais, en ces deux occasions, le souci de son honneur l'avait contrainte de repousser offres et instances, si flatteuses qu'elles fussent : convient-il à une princesse de se prêter à des combinaisons politiques qui risquent de compromettre les siens? Et une catholique — car, touchée par la grâce divine, elle s'était convertie à la religion des Français, comme chacun pourra le vérifier en se reportant au *Journal des Débats,* 13 août 1822 — saurait-elle retourner chez les Infidèles avant d'être sûre que sa foi y sera respectée?

Il va de soi que j'en passe. Je me borne à rapporter les faits les mieux établis de cette cruelle biographie — où des chicaneurs désobligeants voudront peut-être trouver une légende habilement propagée et entretenue. — Venons maintenant aux travaux par lesquels la noble exilée trompait ses ennuis et les faisait tourner au bénéfice de l'humanité souffrante.

En attendant de recouvrer le royaume de ses pères, c'est à la diffusion de la doctrine mesmérienne qu'Alina consacrait son activité. Sans doute, auprès des mêmes gens grossiers dont je viens de parler, a-t-elle pu passer pour une vulgaire guérisseuse, tant il est vrai que le mérite le plus désintéressé trouve toujours des détracteurs... En réalité, Alina n'exerçait pas une profession, elle avait cédé à un appel d'en haut. Alina ne « faisait » pas « de la clientèle » : elle *permettait* seulement qu'on vînt chez elle, ou *consentait* à se rendre à domicile. Alina n'avait recours à aucun de ces moyens de publicité par lesquels les charlatans entretiennent leur industrie, mais elle laissait ses admirateurs publier librement ce qu'ils pensaient de ses dons quasi-surnaturels, parce que la révélation n'en pouvait que servir la gloire du Tout-Puissant, sans l'assistance duquel elle ne se fût pas permis de guérir...

Tout cela est très nettement mis en lumière dans l'ouvrage de G. T. Villenave, qui appuie sa démonstration de nombreux témoignages, et il faut reconnaître que la véracité de ceux-ci ne peut être mise en doute, vu la haute situation des personnages dont ils émanent : « Duchesse de B*** », « M. D***, qui a élevé le fils d'un maréchal de France », « Un chevalier de Malte », « M. Y***, le frère d'un grand marchand d'Odessa », etc. Ces témoignages ne valent pas moins d'ailleurs par les *faits* miraculeux qu'ils relatent. Il a été *constaté* que lorsque Mme d'Eldir impose les mains, une odeur suave se dégage de toute sa personne et qu'il suffit de s'asseoir dans son fauteuil pour être aussitôt débarrassé de la plus opiniâtre névralgie. Une vieille dame impotente, à qui elle a dit : « Lève-toi », s'est levée et a

marché. Une gracieuse jeune fille, dès la troisième séance, a vu sa tumeur se dissoudre « sous forme de glaires qui furent rendus par la bouche, sans effort et sans douleur ». Une autre jeune personne, atteinte d'ophtalmie, atteste que, pendant le traitement, sous l'influence magnétique de Mme d'Eldir, il jaillissait de ses yeux des étincelles « dont l'électricité et la clarté ont été vues et même entendues » par plusieurs assistants, tous d'une haute distinction.

Je m'aperçois que j'ai négligé, chez la Sultane, bien d'autres talents. Par exemple, je n'ai qu'à peine mentionné son éloquence, qui devait être grande, car l'un de ses opuscules porte le titre de *53e Discours...* et j'ai passé sous silence la puissance de sa pensée qui ne le cédait sans doute point à ses facultés oratoires, puisqu'on a d'elle un ouvrage où les plus vastes questions : Dieu, la Morale, la Philosophie, l'Avenir, etc., sont épuisées en vingt lignes... Mais peut-être en ai-je assez dit pour donner de son personnage une idée précise.

Il reste toujours, seulement, à déterminer les raisons qui poussaient Baudelaire à s'occuper d'elle. Avait-il été touché de compassion par le sort de la belle exilée, qui présente quelque parenté avec le thème de ses vers *A une Malabaraise?* Ou bien est-ce la voyante à laquelle il s'intéressait? Dans une lettre postérieure de deux ans à cette affaire de *La foire aux décorations* qui avait amené le nom d'Alina sous sa plume, on le voit rapporter des prédictions que lui a faites une tireuse de cartes. Aurait-il aussi consulté la Sultane? — JACQUES CREPET.

§

Un gala en l'honneur de Paderewski. — Les Amis de la Pologne, en collaboration avec le Salon des Musiciens Français et la Chorale des Mutilés l' « Héroïque », donnent le 15 mai à la salle de l'ancien Conservatoire une soirée de gala en l'honneur de Paderewski. — (*Communiqué.*)

§

Flaubert, Charles Demailly et Albert Thibaudet.

Si Flaubert avait figuré de son vivant dans un roman à clef, comme *Charles Demailly*, on l'y eût appelé, avec assez d'à propos, Cambremer.

C'est par ces lignes qu'Albert Thibaudet commence son essai sur *Gustave Flaubert*, publié en 1922 et réédité en 1935, aux éditions de la N. R. F., « après une revision attentive ».

On ne saurait imaginer plus malheureuse entrée en matière. Flaubert figure bel et bien au chapitre XXX de *Charles Demailly*, qui parut, en 1860, sous le titre *Les Hommes de lettres.*

Rendant compte des dîners du jeudi au Moulin-Rouge, qui réunis-

saient ses amis, hommes de lettres, artistes, philosophes, etc. — la table de Magny, avec les mêmes convives, avant la lettre — Charles Demailly écrivait à son cher Chavannes :

Notre romancier, un succès tout neuf et bon teint celui-là, est un grand garçon, ravagé, mais puissant; un tempérament de bronze à tout porter, vingt-sept heures de cheval, ou sept mois de travail aux arrêts forcés dans sa chambre; l'œil bleu (1), profond, pénétrant; des moustaches de Mantchou qui s'en va-t-en guerre; une voix forte, une voix militaire et haute. C'est un homme qui a eu quelque chose de tué sous lui dans sa vie, une illusion, un rêve; je ne sais. Au fond de lui gronde et bâille la colère et l'ennui de la vaine escalade de quelque ciel. Son observation de sang-froid fouille sans vergogne, et manches relevées, l'homme jusqu'à l'ordure : c'est comme une poigne de chirurgien, qui tâte avec de l'acier un fond de plaie : vieille blessure que tout cela, mon ami. Le plus étrange est que, malgré tout, la grande pente de son espoir est à la pourpre, au soleil, à l'or. C'est un poète avant tout, un admirable et inédit fantaisiste. Son livre, son beau livre, est, le croiriez-vous? une pénitence : il a voulu mettre son style au pain sec, et brider sa fantaisie à peu près comme ces femmes pléthoriques qui craignant les tentations, se font tirer une pinte de sang.

Charles Demailly ayant négligé de nommer l'auteur de *Madame Bovary*, Alidor Delzant, dans sa précieuse monographie des *Goncourt* a confondu (p. 71, note 1) Flaubert avec « Lamperière ». Mais le portrait anonyme tracé par Demailly-Goncourt était trop ressemblant pour n'être pas identifié par quelques flaubertistes perspicaces.

René Dumesnil l'a reproduit dans son essai sur *Gustave Flaubert* (1933). On ne s'explique pas comment les pp. 457-8 de cet essai, qu'il tenait pour la meilleure biographie du maître de Croisset, ont pu échapper à l'attention d'Albert Thibaudet. — AURIANT.

§

La première œuvre symboliste. — « A propos de ce cinquantenaire (le cinquantenaire du symbolisme) qu'on s'apprête à fêter, rappelons que la première œuvre symboliste fut un roman, *Les Demoiselles Goubert* (1886) écrit en collaboration par Jean Moréas et Paul Adam », lit-on dans un hebdomadaire récemment paru.

Si tant est que *Les Demoiselles Goubert* soient une œuvre symboliste, ce n'est assurément pas la première.

Jean Moréas et Paul Adam avaient déjà, la même année, publié, en collaboration, chez Tresse et Stock, un recueil de nouvelles, *Le Thé chez Miranda,* qui scandalisa la critique et fit la joie des feuilles tintamarresques.

Que le recueil de nouvelles ait précédé le roman, nul doute devant le texte de cette annonce que porte la feuille de garde :

(1) Vert, d'après Mme Colet, qui avait été mieux placée que les Goncourt pour observer la couleur des yeux de Flaubert.

Pour paraître prochainement
Les Demoiselles Goubert
Mœurs de Paris
par
Jean Moréas et Paul Adam.

Nouvelles et roman sont de même encre. Ils n'ont rien de symboliste. Ce sont des récits réalistes où s'intercalent des poèmes en prose, descriptifs sans plus, le tout mis en beau style par l'écolier limousin.

Cette même année 1886, furent publiées, par les soins de Verlaine, les *Illuminations* d'un certain Rimbaud. Pour le cinquantenaire qu'on veut fêter, c'est un meilleur point de départ. — ED. MN.

§

Mme Colette et les Académies de Belgique.

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Lucien Solvay, membre de l'Académie royale de Belgique :

Bruxelles, le 30 avril 1936.

Monsieur et cher confrère,

Sous la rubrique *Journaux* du *Mercure* du 1er mai, M. Gaston Picard parle de l'élection de Colette à l' « Académie royale de Belgique ». Voulez-vous me permettre de vous faire remarquer que ce n'est pas l'*Académie royale de Belgique* qui a reçu Colette dans son sein, mais bien l'*Académie royale de Langue et de Littérature françaises?*

Ce n'est pas du tout la même chose. L'Académie royale de Belgique, fondée par Marie-Thérèse, est vieille de plus de cent ans. Réorganisée en 1816, elle comprend trois « classes » : les Sciences, — les Lettres et les Sciences morales et politiques — et les Beaux-Arts. Son statut ressemble à celui de l'Institut de France. L'Académie de Langue et de Littérature françaises, créée par le défunt ex-ministre Jules Destrée, ne date que d'une quinzaine d'années; elle n'est accessible qu'à des écrivains belges d'expression française, auxquels on a ajouté, pour faire nombre, des essayistes et des historiens, parmi lesquels plusieurs faisaient déjà partie de l'ancienne Académie, et des étrangers, dont une dame, — que vous connaissez.

On confond très souvent les deux Académies; les membres de la jeune Académie ont une tendance marquée à encourager cette confusion et à laisser croire qu'une seule, la leur, existe. On aurait donc tort de penser à Paris que Colette occupe un divan dans l'Académie royale de Belgique; elle y serait, avec des vieux messieurs, un peu dépaysée.

Pour compléter cette documentation, je vous dirai qu'il existe en Belgique d'autres Académies encore : telles l'Académie Picard, qui est « libre » (on l'a pendant longtemps appelée, à Bruxelles,

« Zwanse-Académie »), l'Académie culinaire, l'Académie dentaire et l'Académie des joueurs de billard. Peu de pays ont le bonheur de posséder tant d'Académiciens.

Recevez, je vous prie, monsieur et cher confrère, etc.

LUCIEN SOLVAY.

§

Le Sottisier universel.

J'ai eu jadis une maitresse et un chien. Quand la maitresse devenait insupportable, odieuse, je prenais mon courage à deux mains et mon chapeau de l'autre, et je m'en allais pour ne plus revenir. — ALFRED DELVAU : *Les Cocottes de mon grand-père.* p. 361.

Malgré sa bêtise, le cheval domine une catégorie d'hommes, remplit deux villes, Chantilly et Maisons-Laffitte, situées à l'est et à l'ouest de Paris, de ses serviteurs. — Mme DE GRAMONT, *Mémoires,* t. I, p. 160.

Il [M. Henri Lavedan] restera l'un de nos grands auteurs dramatiques du début du XIXe siècle... — *Le Correspondant.* 5 avril. p. 88.

Douglas Fairbanks et lady Astor, sa femme, passent leur lune de miel à Cannes, au Carlton. — *Aux Ecoutes.* 18 avril.

Le Grand Prix Musical de Provence, institué par l'Association des Arts, des Lettres et des Sciences de ce Département, a été décerné à M. Hector Fraggi, le compositeur bien connu. — *L'Elan universaliste,* 1er janvier.

L'opinion a prévalu que la mort du Christ s'est produite le 7 avril dans l'année 30 de notre ère. Jésus avait alors 34 ans et trois mois. — *Paris-Midi,* 10 avril.

Les Cinq de l'opposition sous l'Empire, les Dix du Conseil de Venise ou de l'Académie Goncourt, les Treize et les Dix-Huit de Genève, les Trente du fameux combat de Ploërmel, les Trente-Trois de la commission Stavisky, les Quarante du quai Conti, les Quarante-Cinq de Balzac, les Soixante-Dix du Sacré-Collège, les Cent Quatre du Panama, les Trois Cent Soixante-Trois du Seize-Mai, les Cinq Cents du Directoire, les Mille de Garibaldi, les Dix Mille de Xénophon, etc..., ont fait ou font moins parler d'eux que les « Deux cents familles ». — *Le Journal,* « Mon film », 16 avril.

On inaugure aujourd'hui à Villeneuve-Loubet — sa ville natale — le monument d'Auguste Escoffier... Albert Thibaudet, qui vient de quitter ce monde, aimait à citer les propos d'Escoffier... et peut-être aurait-il fait le voyage de la Drôme, si sa santé lui avait permis d'assister aux cérémonies... — *Journal des Débats,* 20 avril.

Adolf vient d'avoir 47 ans... Ce premier jour de sa 47e année, le Führer l'a passé le bras tendu, dans une attitude farouche, à voir défiler au pas de l'oie ses fantassins casqués. — *L'Œuvre,* 22 avril.

COQUILLES.

Les Anglais n'ont jamais été capables de mettre sur pied une armée continentale, sauf après l'établissement de la circonscription. — *Le Bien public,* Chronique politique, 24 décembre 1935.

§

Publications du « Mercure de France ».

SCIENTISME ET SCIENCE, par Jean Fiolle. Un volume in-16 double couronne, 12 fr.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.